

Du sang sur l'or blanc

Philippe MESTRE



Chapitre 1

Marc bifurqua peu après Bourg en Bresse, il s'enfonça dans les premiers reliefs. L'autoroute prenait un aspect totalement différent avec ses grands viaducs qui surplombaient des vallées, des tunnels se succédaient régulièrement. Il se rappela les vacances d'hiver dans sa jeunesse quand il venait avec ses parents. Le voyage lui semblait si long alors.

Enfin il déboucha sur le bassin lémanique. Son Gps lui indiquait encore 25 minutes de route. Il se cala dans son fauteuil et resta attentif. Il délaissa la ville d'Annemasse et toute l'agglomération qui s'étalait jusqu'à Genève.

Il atteignit la barrière de péage de Nangy. Concentré sur les indications de son guidage, il enfila les ronds-points. La largeur des routes s'amenuisait et enfin il croisa le panneau Marcellaz.

Le village se tenait à la fois paisible et fier sur une croupe entre deux vallées. Son église tendait son clocher comme pour toucher le ciel. Les habitations alternaient avec les prairies. Marc roula tout doucement. Le centre était coquet avec une jolie grenette et quelques commerces. Il s'arrêta sur un parking et détendit son dos. Il entendait les cris tous proches des enfants en récréation.

Partout où il levait la tête il apercevait des sommets à l'horizon. Il se promit d'apprendre le nom de chacun d'eux comme son père le faisait.

Marc n'avait son entretien d'embauche que le lendemain matin. Il en profita pour marcher dans les rues paisibles. Des commerces étaient ouverts signe d'un dynamisme certain. Il prit la direction de Faucigny et passa devant la société qui avait passé l'annonce qui l'avait conduit là.

Winteralp était installé dans le corps d'une vieille ferme en bordure de route. Sur le côté, un pré où broutaient quelques vaches au milieu de vieux pommiers nouveaux. Ce cadre bucolique lui plut immédiatement. On était loin des immeubles parisiens où s'installaient les start-ups.

En poursuivant sa promenade, Marc aperçut l'autoroute au fond de la vallée et quand son regard se perdit vers la ville, il aperçut le jet d'eau de Genève.

Marcellaz demeurait campagnard mais tout près de la ville et de ses commodités.

Il ne regretta d'être venu présenter sa candidature.

Avant de transmettre son Cv, il avait fait des recherches afin de se renseigner sur la société. Winteralp était une jeune entreprise de création et de production de matériels de sports d'hiver.

Elle s'était implantée à Findrol près de Fillinges, trois ans auparavant. Il voyait la zone toute proche, en contre bas.

La réussite n'avait pas tardé et les locaux étaient devenus exigus. Leur matériel novateur et résolument jeune avait connu un succès immédiat.

Il avait fallu faire de la place et déménager la direction, le bureau d'études et le service informatique dans de nouveaux locaux. Le choix s'était porté sur un village tout proche : Marcellaz.

Marc comprenait ce choix, l'endroit était plein de charme et dégagait une paisible sérénité.

Plusieurs mois auparavant, Marc avait entamé des recherches, son choix s'était porté vers la montagne qui l'attirait.

Quand il avait pris connaissance de l'annonce de Winteralp en Haute-savoie, il ne put se garder d'en parler à Carole le soir à l'appartement.

Leur bébé avait un an maintenant, Eva serait tellement mieux à la campagne.

Carole pourrait trouver du travail, son métier d'infirmière était très recherché. La Suisse était à deux pas et recrutait avec des salaires attractifs.

Marc postulait pour le poste de responsable informatique. Il se sentait prêt pour quitter Paris, sa ville. Il désirait cette nouvelle vie, même si les parents grimaçaient déjà en les imaginant à cinq cent kilomètres. Tous les moyens de transport arrivaient ici, ils auraient le choix pour venir les voir.

Après avoir bu un verre au bar du village, il redescendit vers Findrol où se trouvait son hôtel. Au fond de la zone, il passa devant l'unité de production de Winteralp et admira le logo un W fait de deux skis et deux bâtons, plantés sur une pelouse digne d'un club de golf.

Marc passa une bonne nuit à l'hôtel. Il se sentait déjà si bien dans ces montagnes, que l'entretien ne lui parut qu'une formalité et son enthousiasme dut plaire aux dirigeants qui l'avaient reçu avec simplicité.

Le soleil était radieux, le Mont-blanc s'alanguissait, majestueux et serein, offrant l'étendue du dôme du Goûter à ses rayons matinaux mais conservant un voile sur sa cime dans un excès de pudeur.

Pour un vendredi matin de janvier, beaucoup monde se pressait à Chamonix laissant espérer une belle saison de sports d'hiver.

La cabine démarra par une secousse, serrant un peu plus les occupants d'un même côté. Marc engoncé dans son casque, tenait contre lui skis et bâtons. C'était la première fois qu'il prenait le téléphérique de l'aiguille du midi et

aujourd'hui serait un grand jour pour son expérience de skieur, il partait faire la Vallée blanche.

Dans le train, pour le retour, il sentait que cette opportunité ne pouvait lui échapper et il s'impatienta de recevoir, non pas une réponse, mais la validation de son nouvel emploi. Carole s'en inquiéta un peu car un échec était possible, mais elle était aussi gagnée par son optimisme et connaissait ses compétences professionnelles exceptionnelles, vantées par tous ses collègues.

Après quelques jours, Marc avait laissé son épouse ouvrir le courrier de Winteralp qui leur annonçait la bonne nouvelle et un déménagement à organiser.

Dès qu'ils purent poser quelques récupérations, ils se retrouvèrent sur l'A6, heureux comme de jeunes étudiants qui partent en vacances, laissant Eva aux grands parents. Ils s'installèrent à l'hôtel et passèrent une première nuit courte, tout à l'excitation de parcourir la région en quête de leur future résidence.

Quand le soleil d'avril les sortit de leur sommeil, il prirent leur petit déjeuner en peu de temps et repartirent sur la route. Marc voulait montrer les locaux de la société à Carole, il passa devant l'unité de fabrication de Winteralp toute proche et puis monta vers Marcellaz où les bureaux dans les anciens bâtiments de pierre avec bardage avaient

fière allure. Marc ne voulut pas s'arrêter, ils avaient une liste de locations à voir et le temps serait compté.

Ils s'accoutumèrent aux noms des villages du secteur. Viuz, Peillonex, St Jean de Tholome, Faucigny. Marc et Carole s'imaginaient en vacances, venant s'installer dans la carte postale. Le Môle, qui les surplombait, portait ses dernières neiges et au loin on pouvait parfois apercevoir le Mont Blanc.

La journée avait pris fin et rien n'avait emporté leur adhésion malgré les nombreuses visites. Le soir au restaurant leur optimisme n'était pas entamé et une bonne spécialité régionale leur remonta le moral.

- Demain je t'amène au bureau, nous aurons un peu plus de temps ! dit Marc
- Très bien, je croyais que tu voulais me cacher ? le taquina Carole !

Dès l'ouverture des bureaux, Marc présenta son épouse aux personnels présents et ils purent partager un café. Durant ce moment convivial, Delphine une secrétaire, leur conseilla de passer en mairie. Marc n'était pas encore habitué à la vie de village, où beaucoup de gens se connaissent et la mairie rend de multiples services.

Quand ils parcoururent les rues du village de Marcellaz, ils furent heureux d'entendre les enfants dans la cour de l'école, ils passèrent près de la grenette qui ornait une splendide place au sol de pierres. Des jeux pour enfants jouxtaient ce lieu, dans un cadre verdoyant.

Ils imaginèrent Eva jouant sur les agrées au milieu d'autres fillettes, avec en fond des crêtes enneigées l'hiver.

Carole était satisfaite de voir qu'il y avait de la vie au centre du village : un café concert, une bibliothèque, une coiffeuse, des commerces pratiques comme un boucher traiteur et une boulangerie. Quand elle ouvrit la porte de ce dernier magasin, la clochette tinta. Elle fut agréablement surprise d'y trouver un coin épicerie et presse. L'accueil fut chaleureux et quand elle goûta les délicieux croissants, elle comprit que de bonnes choses étaient à découvrir dans ces campagnes pour une fille de la ville..

A la mairie, la secrétaire leur donna la liste des locations disponibles sur la commune. Carole en profita pour se renseigner sur les possibilités de trouver un emploi.

- Vous avez divers cabinets d'infirmiers libéraux mais surtout à moins de cinq kilomètres vous avez le Centre hospitalier Alpes Léman, le CHAL.

Quand ils sortirent, Marc et Carole convinrent que Marcellaz était bien situé. Ils étaient passés près d'un supermarché à Bonne, à une poignée de kilomètres et l'hôpital était tout proche.

- Ce serait génial de trouver une location ici, mon chéri il a une école pour Eva, tu serais sur place et moi toute proche d'un hôpital. Voyons ce que l'on nous propose ! dit Carole
- J'aime cet endroit, je ressens quelque chose ! avoua Marc.

Le premier numéro sur la liste ne répondit pas. Pour la deuxième adresse, la propriétaire les invita à la rejoindre chez elle, elle habitait le village.

- Venez je vais vous faire visiter le chalet. Nous pouvons y aller à pied, cela se situe route des Chavannes, au dessus de la boulangerie. Ma mère est en maison de retraite, elle ne pourra plus revenir en raison de son état de santé. Pour payer les frais, nous sommes obligés de louer son chalet.

Chemin faisant, Carole et Marc apprirent mille petites choses sur la vie au village.

Quand ils virent le chalet, ils étaient conquis. Le quartier était calme, la route, peu empruntée, donnait sur des bois. Le terrain était plat avec un beau noyer devant. Le bas de la bâtisse était en maçonnerie avec un garage et une buanderie. Les étages étaient enveloppés de bardages et un balcon donnait sur les montagnes. L'intérieur avait été rafraîchi avec goût et ils ne manqueraient pas de places avec trois chambres dont deux mansardées. Cela plairait à Eva à n'en pas douter.

Discuter du prix de la location ne fut qu'une formalité et le bail était signé en fin de journée. L'installation fut terminée pour que le premier juin Marc prenne son poste.

Marc se mit rapidement au rythme de sa nouvelle société. Ses relations étaient bonnes avec tout le monde. La vie à Marcellaz tenait ses promesses et s'avérait agréable. La région était belle, les randonnées au bord des lacs de montagne ou dans les rues d'Annecy occupaient les

dimanches. Carole avait fini de mettre tout en place dans le chalet. Le couple était heureux, il reçut les familles en été.

Fin septembre, Marc fut convoqué par Guilhem, le patron.

- Marc comment s'est passé cette installation ? Avez vous pris vos marques ? Tout me semble bien se passer ?
- Oui merci beaucoup, tout va bien. Je maîtrise tout le système. Et je m'entends bien avec le personnel. Même mon épouse est ravie de sa nouvelle vie.
- Parfait ! Je vais vous confier une mission particulière. Vous savez que nous mettons au point une nouvelle matière dont seront faits les futures générations de skis. Ce matériau sera révolutionnaire et apportera un confort et des performances exceptionnelles. Nous allons commencer les tests de façon intensive au cours de la prochaine saison d'hiver. Cependant, il ne me semblerait pas inutile de faire un point sur nos protections informatiques. Si nos projets étaient éventés, ce serait une catastrophe. Je crains que nous ayons des failles en matière d'espionnage économique. Vous savez que nous avons deux postes non connectés où sont enregistrés nos paramètres confidentiels. Même si la salle où ils se trouvent est sécurisée et n'est accessible qu'à très peu de personnes, je voudrais que vous effectuiez un bilan des mesures de sécurité en place, des améliorations à effectuer et s'il n'y pas eu d'anomalies jusqu'à présent.
- Je comprends ! Je ne peux que vous encourager, l'espionnage économique est partout et le marché du

ski représente un potentiel financier considérable. Nous pouvons être la proie de gens mal intentionnés. J'apprécie votre confiance, je suis pourtant le dernier arrivé dans votre entreprise.

- Justement, vous aurez un regard neuf. Dans votre contrat était mentionné que nous pouvions vérifier vos antécédents. Je ne vous cache pas que nous avons procédé à une enquête sur vous et les résultats sont probants. De plus je ne pense pas que les données techniques dont vous pourrez avoir connaissance, vous parleront ?
- C'est bien vrai, je ne suis à l'aise qu'avec mes ordinateurs. Je m'y mets dès lundi.
- Très bien, vous avez carte blanche, vous n'en parlez à personne et vous me tenez au courant dès que vous avez quelque chose.

La mission se révéla plus complexe que Marc ne l'avait imaginée. Il se partagea sur les deux sites et sous couvert d'un état des lieux complet, pénétra les systèmes informatiques insondables et mystérieux pour la plupart des employés de Winteralp.

Ses résultats furent plus tardifs qu'il n'aurait pu imaginer, comme la neige cette année là.

En janvier, son analyse était terminée et sans tarder, il demanda un entretien avec Guilhem. Son patron tenait à ce qu'on l'appelle ainsi.

Ce dernier le félicita et lui donna rendez vous :

Vous avez bien travaillé, cela n'a pas été trop long.

- Merci pour votre investissement.

On en parle lundi, demain vendredi, vous savez que je vous amène avec des membres du personnel faire du ski avec nos prototypes. Ce sera un grand moment et notre façon de fêter la nouvelle année. La destination sera une surprise, mais je sais que vous skiez bien.

Chapitre 2

Voilà comment Marc se retrouvait agglutiné dans une cabine de téléphérique. Grand et athlétique, il avait la tête au-dessus des bonnets. Il avait eu un moment d'hésitation, en apprenant le circuit prévu. Puis il avait réfléchi, en récupérant ses ski étiquetés à son nom, tout avait été préparé avec minutie. Il ne pouvait laisser le service informatique se faire moquer comme cela ne manquerait pas d'arriver s'il se dérobaît. Toute son équipe était là, il fallait qu'il assure, même s'il n'avait pas encore chaussé les skis de la saison.

La discussion du groupe était banale, elle portait sur la météo qui inondait les cimes de soleil, la qualité de la neige ou des récits d'exploits que certains skieurs téméraires avaient réalisés dans la vallée.

Il admira la vallée de Chamonix depuis le plan de l'aiguille au changement de cabine. La montée était rapide. A l'arrivée à 3842 mètres, le froid le saisit après la chaleur de la promiscuité.

Il admira le panorama de la vallée blanche, puis le Mont blanc du Tacul, pour enfin oser porter son regard vers le mythique Mont Blanc qui semblait si proche.

Déjà la joyeuse troupe s'avavançait vers le départ de la descente, il fallait passer sous un tunnel de glace. Comme on le lui avait expliqué, il attacha ses skis sur un petit sac à dos, d'où il sortit des crampons fournis par Winteralp.

Quand il fut prêt, il s'avança vers la corniche qu'il fallait maintenant descendre.

C'était le moment le plus difficile. L'arête était vertigineuse et surplombait la vallée de plusieurs centaines de mètres sur la gauche. La ville de Chamonix semblait minuscule au loin. Le sentier faisait des lacets jusqu'à un petit replat que Marc aurait voulu déjà atteindre. Les bâtons dans une main et la corde dans l'autre il commença doucement sa descente. Au loin, il vit la télécabine panoramique qui amenait les touristes au dessus de la vallée blanche et les glaciers.

Arrivé enfin sur le col entre l'aiguille du Midi et l'aiguille du Plan, Marc se sentit beaucoup mieux. Il prit le temps d'admirer le paysage, le refuge des cosmiques, la dent du Géant, les grandes Jorasses tous ces noms sentaient bon les romans de Frison Roche qu'il avait lu dans son enfance. Le groupe autour de lui était bavard, comme libéré de la difficulté de l'arête et tout à l'excitation de la glisse à venir. Le groupe des jeunes vint à sa rencontre :

- Tu viens avec nous, on passe par l'envers du plan, c'est direct et c'est là que tu as la plus belle vue sur la vallée ? demanda Kévin.
- Je ne sais pas, je voulais faire le classique, pour ma première. J'ignore si j'aurais le niveau ? répondit Marc.
- Mais si, ce n'est pas très difficile, le parcours en bas est fait pour les touristes. Nous serons avec toi, on connaît, il faut juste faire attention aux crevasses plus bas, reste dans nos traces. Et puis il faut tester notre

matériel dans des pentes raides ! l'encouragea Sophie responsable du service commercial.

- Ok, j'arrive, passez devant, je vous suis !

Les premiers hectomètres étaient aisés. Il fallut même faire un peu de skating pour atteindre la crête. La vue était grandiose mais Marc était concentré. Quand il vit la pente raide qui débutait le grand envers, il sut qu'il s'était fait bizuter. Il jugea la difficulté, c'était très aérien, mais ne lui parut pas au dessus de ses capacités.

Il respira un bon coup, et poussa sur ses bâtons. Sa godille dans le haut du premier mur fut un peu hésitante et puis la confiance revenant, son ski devint plus souple. Il arriva sur un replat où sur un côté, la neige était vierge de toute trace. Ses collègues l'avait laissé passer pour qu'il ait le plaisir d'ouvrir la voie. Il était heureux de leur faire voir ce qu'il valait mais restait vigilant et prudent.

Le groupe se reforma en haut du premier couloir qui permettait de sortir du glacier de l'envers, derrière la moraine du requin. Ces passages plus étroits retrouvaient plus bas, l'itinéraire classique de la vallée blanche avant de rejoindre le Montenvers.

Après quelques encouragements et échanges sur la qualité de la poudreuse, les premiers éléments s'élancèrent dans les bosses.

Marc s'attarda un peu et partit le dernier. Dès les premiers virages plus serrés sur les bosses, il sentit un léger mouvement de son ski droit, le goulet arrivait, la pente était plus raide. Au premier virage à droite, il sentit que son pied droit partait et il pensa qu'il déchaussait. Il s'écrasa

sur son ski se blessant à la hanche sur sa fixation. Emporté par la déclivité, il glissa à grande vitesse et rattrapa les derniers partis. Il ne parvenait pas à se dégager de son ski qui s'était accroché à son pantalon. Il heurta et sauta une arête rocheuse en saillie. Sa tête percuta violemment la pierre. Son ski parvint enfin à se détacher et le système d'arrêt toujours bloqué, il prit de la vitesse allant se perdre dans une crevasse au fond de la combe.

Marc poursuivait sa course comme un pantin désarticulé, bousculé au grès des bosses et du dévers. Sophie ne put s'empêcher de hurler quand il la dépassa, ce qui alerta ses camarades. Quand sa chute s'arrêta enfin, on aurait dit un chiffon bleu reposant sur un drap blanc. Il avait perdu connaissance. Sa bouche et son nez maculaient la neige de son sang.

Sophie s'arrêta et déchaussa aussitôt. Elle n'osa pas toucher Marc, son état lui parut immédiatement d'une extrême gravité. Elle ôta ses gants, vérifia son pouls qui était faible et sortit son portable. Ouf ! Il y avait du réseau. Elle appela le 17 et communiqua avec les gendarmes du Centre opérationnel de la Gendarmerie d'Annecy (CORG). Après un temps qui lui parut trop long, avec des questions qui n'en finissaient plus, elle put raccrocher. La position des bras et des jambes laissaient présager des fractures. Elle n'osait pas le toucher.

Kévin du service informatique la rejoint. Il avait laissé ses skis plus bas et était remonté en marchant. Les autres avaient continué leur descente, croyant à une chute banale.

Kévin parut effrayé par la position du corps, puis demanda :

- Où est son ski, tu l'as vu ? Il en manque un.
- Je ne sais pas, on s'en fout. Quelle importance, il faut que les secours se dépêchent, il respire mais faiblement. Je vais prévenir Guilhem.
- Tu sais ce qu'à dit le Patron, il faut tester les skis et surtout ne pas les laisser traîner, ce sont des prototypes.
- On s'en moque, c'est Marc qui compte, pas les skis.

Guilhem fut accablé par la nouvelle. Il encouragea Sophie :

- Gardez votre calme, je vous attends au Montenvers. Malheureusement, je ne peux pas vous rejoindre. Demandez bien aux gendarmes dans quel hôpital ils vont le conduire.

L'adjudant Lacoste décrocha le téléphone sur la drop zone de Chamonix où étaient stationnés le détachement aérien et les personnels d'intervention..

Le CORG lui donna tous les renseignements recueillis sur la mission à réaliser. Son visage halé, ses rides au coin des yeux et son calme, laissaient présager de sa grande expérience du secours en montagne. Il imprima la fiche où figuraient tous les renseignements qui pouvaient s'avérer utiles. La localisation était précise, c'était déjà ça !

Il avait déjà informé le pilote et le médecin de service.

L'adjudant Lacoste et le chef Desplaz bouclèrent leur sac et le jetèrent sur l'épaule. Le casque sur la tête, ils se

dirigèrent vers « Choucas », le nom familier de leur hélicoptère.

Déjà le major pilote et son mécanicien démarrait l'EC145 bimoteur.

L'équipage décolla en quelques minutes. Il prit la direction de la Mer de glace et du Montenvers. Le nombre d'interventions augmentait chaque année et tout les membres du PGHM connaissait mieux le massif que leur bureau.

Sophie était à genoux près de Marc, elle lui parlait. Elle vit arriver un guide de haute montagne avec son client qui montait vers le refuge du requin. Il avait fait un détour pour venir voir s'il pouvait apporter son aide. C'est à ce moment là que le bruit du rotor se fit entendre. Le guide signala le lieu de l'accident qui fut immédiatement repéré par le pilote.

La chute de Marc avait cessé en haut d'un cône, au débouché d'un couloir aux parois minérales. Cela aurait put être plus dramatique encore, un peu plus bas une crevasse précédait un rognon rocheux. Un petit replat avait arrêté sa course folle. Le pilote estima sa zone de posé en liaison avec le mécanicien debout sur le patin. Il était ses yeux sous l'appareil et ils étaient en liaison permanente. L'endroit était très difficile d'approche. La pente était assez prononcée et ne permettait pas un atterrissage à proximité. Après avoir tout examiné le pilote expliqua sa manœuvre, il allait appuyer le bout du patin droit sur la pente et les secouristes pourraient sauter.

Chaque geste était pesé, étudié. Ces gendarmes avaient des heures d'intervention et d'entraînement à leur actif. Si ce n'était leur uniforme, on aurait pu les confondre au milieu de tous ces montagnards hautement chevronnés dont ils partageaient la passion et les compétences.

Le mécanicien guida la manœuvre. Quand le pilote donna le signal, l'appareil touchait la neige avec la crosse du patin, sur l'équivalent d'une carte à jouer. Il était face à la paroi. Les pâles rasaient la neige, sa stabilité était primordiale. Il n'aurait pas fallu que la pente déjà raide soit plus verticale. Les deux gendarmes secouristes sautèrent au sol, l'un emportait une barquette suivi par le médecin. Ils attendirent accroupis sur leurs crampons que l'EC145 reprenne de la hauteur. Le docteur était aussi un accro à la montagne et n'avait pas pu résister à affronter la nature plutôt que rester dans un cabinet.

- Partager deux passions n'est ce pas merveilleux ! disait il souvent.

Ils se portèrent auprès de Marc et Sophie. Kévin était plus bas près de la crevasse. Le guide s'était écarté, un militaire lui montra un pouce levé et il put repartir. Le médecin et un secouriste firent le premier bilan du blessé.

Pendant ce temps, le chef Desplaz interrogeait Sophie. Elle ne put lui donner que peu de renseignements. Le docteur avait diagnostiqué une jambe cassée au niveau du fémur, et un traumatisme crânien qui l'inquiétait. Il piqua le blessé pour soulager la douleur et l'endormir profondément. Aidé des secouristes, ils réussirent à le

hisser avec mille précautions dans la barquette. Pendant que le docteur plaçait une perfusion, le chef rejoignit Kévin. Celui-ci ne put lui apporter aucun nouvel élément sur l'accident. Il demanda au militaire :

- Vous ne pouvez pas remonter le ski, il est là dans la crevasse.
- Nous n'avons pas le temps, pourquoi voulez vous récupérer un ski ?
- C'est un prototype et notre société aurait voulu le récupérer.
- Vous voulez récupérer un ski, il est plus important que l'on s'occupe de votre ami ?
- Oui bien sûr ! Et avec l'hélico vous ne pouvez pas le remonter ?

Le gendarme regarda dans la crevasse et vit le ski coincé quelques mètres plus bas. Il souleva les épaules et remonta vers le blessé. Ses collègues avaient fini la mise en condition, il ne fallait pas tarder. Il appela l'EC145 et ils allèrent se positionner là où ils avaient sauté, attendant le souffle des pâles.

En quittant Sophie, l'adjudant Lacoste lui dit :

- Désolé, on ne pourra pas vous amener, l'appareil est en charge maximum. On l'amène au centre hospitalier d'Annecy. Vous avez été courageuse et vous vous êtes bien occupée de lui. Tout ira bien, soyez prudente surtout, descendez doucement, vous risquez d'avoir des jambes en coton.
- Merci, ça va aller, prenez soin de lui ! dit Sophie que ce sourire réconfortait.

Le pilote renouvela son approche avec une maîtrise exceptionnelle. L'audace de la manœuvre glaça le sang de Sophie. L'appareil semblait s'incliner devant la puissance de la montagne et l'embrasser dans ce qui pouvait à tout moment devenir une étreinte mortelle.

Une fois le médecin à bord, il réceptionna avec le mécanicien, la barquette que les deux secouristes hissèrent. Une fois l'équipe au complet, l'EC 145 s'écarta de la paroi avec précaution, puis monta pour faire un virage serré sur la gauche et plonger vers Chamonix puis Annecy.

Sophie était comme sonnée. Elle regarda son portable et il lui sembla que le temps s'était arrêté. Elle vérifia, son appel avait été passé 45 minutes plus tôt. Elle fut épatée par la rapidité de l'intervention. Kevin l'appelait plus bas. Elle appela Guilhem pour l'informer de la situation. Elle chaussa ses skis et repartit tout doucement.

Quand elle retrouva Guilhem et toute l'équipe, elle fondit en larmes dans ses bras :

- C'est notre faute, c'est nous qui l'avons entraîné sur cet itinéraire. Je ne voulais pas qu'il lui arrive un accident.
- Je sais, répondit Guilhem. Marc était bon skieur, je l'ai regardé partir. Il pouvait refuser, s'il a choisi de le faire, c'est qu'il s'en sentait capable. C'est un accident stupide. Nous allons le rejoindre à l'hôpital, mais avant je passerai au PGHM puis j'irai prévenir son épouse. Descendons avec le train, fini le ski pour aujourd'hui.

Chapitre 3

Carole ne pouvait quitter du regard la salle de soins intensifs où Marc luttait pour survivre. Le silence, seulement troublé par les alarmes des moniteurs que l'on percevait derrière la vitre, ajoutait à l'angoisse. Les médecins avaient un diagnostic réservé. Ils avaient opéré la jambe, découvert et réduit une luxation de l'épaule. Concernant la tête, il n'était pas possible et inutile d'intervenir en l'état.

Carole passait ses journées à l'hôpital, heureusement sa mère avait pu la rejoindre et gardait Eva.

Guilhem s'avança, il venait souvent prendre des nouvelles de Marc. Elle appréciait sa présence qui la rassurait. Il avait été prévenant et efficace. Il s'était occupé de toutes les formalités administratives. Après un premier passage dans les bureaux du PGHM, il y était retourné pour être entendu dans le cadre du dossier accident. Il avait chaleureusement remercié les militaires et le médecin qui étaient intervenus. Carole était perdue.

Le chef de service, dans sa blouse immaculée, passa et leur donna les dernières nouvelles.

- Son état de santé est stable, comme hier. Il peut sortir du coma à tout instant. Il est toujours sous morphine.

Carole demanda :

- Gardera-t-il des séquelles ?
- A ce stade, je ne peux pas me prononcer. Pour sa jambe et son épaule, non. Par contre il risque d'avoir des troubles de mémoires ou neurologiques. Votre mari est solide, il faut rester optimistes.

Carole s'assit quand le médecin quitta la pièce. Cette incertitude était insupportable.

Guilhem sentait qu'il fallait prendre la parole.

- Marc est un battant, il saura s'en sortir, ayez confiance. Avez vous besoin de quoique ce soit ? N'hésitez pas, je suis avec vous, et tous les employés aussi.
- Merci, à tous, merci pour votre soutien.

Deux jours plus tard, Carole eut la bonne surprise de voir que Marc avait ouvert les yeux. Il put lui faire un léger sourire au travers de la vitre. Le neurologue se montrait optimiste même si l'on ne pouvait encore estimer les séquelles éventuelles.

Quelques jours plus tard, il quittait le service des soins intensifs pour un lit en chirurgie. Marc pouvait parler, des premiers tests, il apparut que sa mémoire remontait jusqu'à l'installation à Marcellaz. Entre ce moment et son réveil à l'hôpital, c'était le vide.

Le neurologue se montrait rassurant et positif.

- Il faudra être patient, je pense que tout vous reviendra, ne brusquons pas les choses et laissons faire le temps. Vous avez de la rééducation à faire. Dès que l'on

pourra vous laisser rentrer chez vous, cela vous fera le plus grand bien de retrouver votre fille et votre maison ! déclara le médecin.

Quand l'ambulance quitta le chalet, Carole était heureuse. Sa petite famille était à nouveau réunie et tout le bonheur qu'ils avaient connu et apprécié, allait revenir, à n'en pas douter.

Elle s'occupa de Marc avec douceur et discrétion afin qu'il ne se sente pas trop assisté. Sa jambe le faisait parfois un peu souffrir. Sa mémoire avait bien oublié les derniers mois, mais tout se passait bien et ils retrouvaient leur moment de rire et de complicité.

En plus du kiné, Marc devait marcher. Quand la météo le permettait Carole prenait la poussette et l'accompagnait pendant qu'Eva dormait bien au chaud.

Carole fut heureuse quand Marc lui fit remarquer que cela faisait un an qu'il était venu pour l'entretien d'embauche. Ils profitèrent de l'occasion pour aller au restaurant.

Carole commença son travail, elle avait choisi de travailler au CHAL pour la proximité. Afin de ne pas fatiguer Marc, ils avaient trouvé une nounou pour Eva, et ce nouveau rythme convenait à tous.

Tous les matins et tous les après-midi aux mêmes heures, Marc sortait de chez lui. Avec son coupe vent rouge, il montait vers le bois des bûches en direction de Peillonex. Il aimait la tranquillité de ce petit bois. Il passait la crête,

puis après avoir traversé le sous bois, il débouchait face au Môle et au Pic de Marcelly. Le paysage l'enchantait à chaque passage, à partir de là, il variait les circuits sur les petites routes. Il s'arrêtait souvent pour acheter le pain ou une douceur à la boulangerie. Il en profitait pour discuter et prenait le temps comme il n'avait jamais pu le faire à Paris.

Une nuit, Carole le sentit agité dans le lit. Elle s'éveilla et observa Marc qui marmonnait dans son sommeil. Puis il se mit à crier et tout à coup, il se réveilla en sursaut le front en sueur.

- Tu faisais un cauchemar mon chéri !
- Je t'ai réveillée ? Excuse moi. ! Je crois que je me rappelle de mon accident, c'est de cela que je rêvais !
- Super, ta mémoire va revenir, on ne va pas la brusquer. Prend moi dans tes bras et essayons de nous rendormir.

Effectivement, à partir de cette nuit là, des bribes de souvenirs revenaient à Marc, parfois rien de bien précis mais des choses que lui confirmaient Carole quand il lui racontait.

Guilhem qui passait régulièrement les voir fut très heureux de cette amélioration de sa santé.

- Génial, voilà une bonne nouvelle , c'est le résultat de vos efforts. Tout va rentrer dans l'ordre avec de la patience.
- J'aimerais revenir au travail !

- Pas encore, on verra ! Ne soyez pas pressé votre place est là, elle vous attend. Vous devez voir le neurologue, lui en dira plus, mais quand vous reviendrez, nous en serons tous heureux. D'ailleurs, je vais fêter mon anniversaire. Un demi siècle cela se marque non ? Vendredi en fin de journée, nous vous attendons aux ateliers à Findrol, on va arroser ça !
- Cela me fera plaisir de revoir tout le monde. J'y serai avec grand plaisir. Merci beaucoup Guilhem, vous avez toujours été présent et vous avez soutenu Carole. Il me tarde vraiment de revenir parmi vous.

Quelques tables avaient été dressées au milieu du dépôt. Les bouteilles alternaient avec les verres et les assiettes de toasts. Marc avait mis du temps à saluer tout le monde. Guilhem avait tenu à ce qu'il vienne à côté de lui et de son épouse Florence, pour que tout le monde le voit. Sur une petite table un énorme paquet recouvert d'un papier décoré attendait patiemment qu'on s'occupe de lui. Guilhem prit la parole :

- Tout d'abord merci à tous d'être venus pour ce moment sympathique qui nous donne l'occasion de nous retrouver. Vous le savez maintenant, mon âge n'a plus de secret pour vous, je passe le cap des 50 ans. Merci à tous de ces quatre années qui nous ont réunis dans l'aventure Winteralp. Je peux vous confirmer que nos études ont abouti et que bientôt, nous aurons une place prépondérante sur le marché du ski. Notre technologie sera révolutionnaire, le mot n'est pas trop fort. Merci aussi pour votre cadeau.

Une autre bonne nouvelle nous arrive. Marc va pouvoir reprendre son poste dans 15 jours à mi-temps. Sa mémoire revient avec régularité et son docteur a donné le feu vert ce matin.

Alors ne nous attardons pas sur mon âge et buvons à nos projets et à l'avenir !

Ce fut un tonnerre d'applaudissements.

Si Marc n'accompagna pas les fêtards tard dans la nuit, ce premier retour à Winteralp, lui réchauffa le cœur.

Ce mercredi 6 mai, le chef Desplaz amenait un jeune collègue en formation. Le gendarme Barrier était nouvellement affecté au PGHM et il faisait sa première sortie avec son parrain comme le voulait la tradition.

- Aujourd'hui, rien de bien compliqué, juste une prise de contact. Choucas va nous treuiller au col entre l'aiguille du Plan et du Midi. On descend la vallée blanche en ski par grand Envers. On a préparé les cordes car cet hiver, nous avons eu un accident au bas d'un couloir et un ski est parti dans une crevasse. Pas n'importe quel ski, ce serait un prototype et ce sera sympa de le voir . Ce sera l'occasion, tu feras la descente dans la crevasse et tu le remontes. En bas de la mer de glace, Choucas nous reprend. Ok ?
- Parfait, c'est parti, la vallée blanche pour débiter, c'est magnifique.

Après avoir minutieusement vérifié le matériel, les deux sous-officiers montèrent dans l'EC145. Une fois sur zone,

ils furent hélitreuillés sur le col. Le chef décrivit les sommets, puis les skis au pied, la descente ne fut que du plaisir.

Une fois sur le lieu de l'accident, le chef vérifia que le ski était toujours là une dizaine de mètres plus bas. Il fit placer un piton à son collègue dans un bloc de rocher et l'assura dans la descente qui ne présentait aucune difficulté.

*

Le chef Desplaz ne quittait pas des yeux la fixation du ski. Visiblement une pièce avait cédé mais quelque chose intriguait le fameux skieur qu'il était, sans qu'il puisse dire ce qu'il en était. L'adjudant Lacoste pénétra dans le bureau :

- Tu te rappelles l'accident sous le refuge du requin. On a remonté le ski de la victime cet après-midi. Regarde tu ne remarques rien de particulier ?
- Je ne vois rien de particulier, le métal a cédé. Il s'agit de prototypes, ils ont peut être trop cherché la légèreté et la pièce était faible.
- Je ne crois pas, comment ça a pu casser là. Je verrai ça plus tard !

*

Le lendemain, Marc sortit du chalet, un petit détour à la boulangerie et il partirait vers sa balade.

- Heureusement que je reprends le boulot lundi, se dit il, sinon je vais grossir. C'est pas grave, faut en profiter, je ne sais quand sera la prochaine et puis j'ai des forces à reprendre.

Le soleil était radieux quand il sortit de la boulangerie son croissant aux lèvres, il pensa, on est bien sur les contreforts du Môle, le fond de la vallée doit être sous le brouillard. Il appréciait l'accueil des commerçants et les quelques mots échangés. Il repassa devant le chalet et monta la petite route qui menait au bois des bûches. Il ne croisa personne à cette heure matinale. Il remonta le col de son coupe vent rouge, l'air était frais mais vivifiant. Il huma les odeurs du sous-bois.

Il sourit en repensant à l'animation d'halloween qui avait été organisée par un association du village, ici à la nuit tombée avec un parcours dans les bois. Cela avait été un moment original clôturé par un vin chaud.

Il se remémorait les deniers évènements. Il savait que l'accident ne serait bientôt qu'un mauvais souvenir, il fallait rassurer Carole et s'investir à fond dans son travail.

Il passa le réservoir d'eau, remonta la grande allée qui longeait un champ où paissaient des génisses. Il tourna les deux virages et s'apprêta à apercevoir les maisons de Peillonnex au travers des feuillages. Il aimait cette balade et en connaissait chaque particularité.

Il s'arrêta pour apprécier la perspective qui s'ouvrait devant lui. Le Môle majestueux qui lui faisait penser à la montagne de la Paramount au cinéma, les haies, les prairies, tout ces petits riens qui font un paysage, c'était comme un tableau avec pour cadre les derniers arbres de part et d'autre de la piste.

Il sortit son portable et décida d'envoyer la photo à Carole. Cela lui ferait plaisir et la soutiendrait dans son travail

Il mit la main dans la poche extérieure pour en sortir le téléphone.

C'est à cet instant précis que la balle frappa sa poitrine. Il n'avait pas entendu le bruit. L'onde de choc déverrouilla ses genoux qui fléchirent, son corps bascula en arrière, ses yeux demeurèrent grands ouverts comme s'ils voulaient voir une dernière fois l'immensité de l'azur.

Chapitre 4

L'homme garda son œil collé à la lunette. Le grossissement lui avait permis de voir les détails de sa victime pourtant à 400m.

Il connaissait son visage pour avoir étudié la photo qu'on lui avait donné et il l'avait suivi quelques temps. L'impact de la balle avait marqué sur le rouge de la veste.

Il sourit, il n'avait pas perdu la main.

Il caressa l'arme comme si c'était le corps d'une femme, qu'il retrouvait après une longue absence. Il aimait ce fusil. Il déverrouilla la culasse et récupéra l'étui de la cartouche qu'il mit dans la poche de son blouson.

L'homme ne bougeait pas, si quelqu'un avait entendu le coup de feu, il ne fallait pas se faire remarquer. Il observa de tous côtés.

Cet inspection terminée, l'homme vérifia que le corps ne bougeait plus et se leva. Il enleva le silencieux qu'il avait bricolé. C'était une bonne idée de mettre un filtre à huile de voiture.

Ce n'était pas aussi efficace qu'un vrai silencieux mais cela s'était avéré un bon système simple et pas cher.

Il avait fallu improviser et agir dans le temps imparti. Son commanditaire avait paru stressé, même paniqué.

Il en avait profité pour faire flamber le tarif. 30 000 euros au lieu de 20 000, cela ne se refusait pas. Il l'avait fait pour bien moins que ça au pays.

Il repensa à sa région natale, il fallait se battre pour y survivre.

Il avait appris à tuer alors qu'il était encore jeune. Il le fallait pour faire partie du groupe. Si on n'avait pas de meute, on faisait comme les loups, on errait seul et on devenait une proie.

L'école, c'était la rue. La loi celle du plus fort ou du plus rapide.

Avec cet argent, il pourrait investir dans de la cocaïne ou de l'ecstasy et lancer son business.

Il avait eu de la chance, les quelques jours de repérage avaient suffi à trouver l'endroit ou agir. Sa victime était aussi précise qu'un train, elle passait au même endroit, à peu près à la même heure.

Cet homme avait l'air sympa, mais qu'importe, ce n'était pas sa décision, lui ou un autre, il serait mort dans tous les cas.

Il avait sa vie à construire et ne voulait pas végéter comme son père.

Il le respectait mais il avait manqué d'ambition et sa petite affaire l'avait fait courir après chaque fin de mois.

Sa mère était morte et elle n'avait pas connu le bonheur, soumise à son mari et gérant un intérieur misérable.

L'émigration en France de ses parents, ne leur avaient pas apporté la sérénité et le confort qu'ils attendaient. Certes ils avaient bien amélioré leur niveau de vie, mais cela ne le satisfaisait pas à lui.

Ils avaient pris des chemins opposés, lui réussirait.

Il fallait profiter du système, il était faible. C'était une fuite en avant, on donnait sans compter et sans contrôle. Les

gens ici semblaient ignorer que plus on reçoit, plus on attend.... et plus on veut.

Lui prendrait ce qu'il voulait.

Il se leva tranquillement observant encore aux alentours comme il avait fait en arrivant. Personne n'était visible, l'endroit était toujours calme. Quelques voitures passaient en bas sur la route.

Il démontra son fusil de fabrication russe, enleva la lunette, démontra le canon qu'il sépara de son bipied et glissa le tout dans son sac de sport avec le filtre à huile.

Tranquillement il pris le petit sentier qui remontait la prairie et rejoignait une route. Il la suivit presque un kilomètre et, il retrouva son 4x4 bien camouflé dans un bois.

Il s'était fait plaisir en volant ce monstre surpuissant. Il le flatta de la main. Voilà la vie qu'il voulait.

Il jeta le sac sur le siège passager, enleva son blouson. Un bruit attira son attention, l'étui de la cartouche venait de glisser de la poche et était tombé dans la cabine.

Il le ramasserait plus tard, il ne fallait pas s'affoler mais il était temps de partir. Il mit ses lunettes de soleil et fit rugir le moteur. Il alluma une cigarette et enclencha la boîte automatique.

Il descendit vers Bonneville et pris l'autoroute en direction d'Annecy.

Il se mit à la vitesse autorisée pour ne pas se faire remarquer et mit la musique à fond.

Chapitre 5

Le couple de joggeurs avait cessé de parler à la sortie de Peillonex, pour se concentrer sur la montée en direction de Faucigny. Ils tournèrent à droite et s'engagèrent dans le chemin qui remontait vers le bois des bûches. Quand il reprirent leur souffle, la conversation redémarra. A l'approche de la lisière, la haie s'avancit davantage sur leur droite. Le sous bois était inondé par le soleil matinal. L'homme fut le premier à voir un objet rouge sur la piste, ce qui attira son attention. En quelques foulées, ils arrivèrent sur le corps de Marc.

Ils se précipitèrent croyant une personne victime d'un malaise, mais en voyant le trou et la trace de sang sur la poitrine, la femme émit un petit cri de surprise et s'écarta. Elle repartit quelques mètres en arrière. L'homme, malgré tout appela deux fois, puis s'avança pour prendre le pouls. Pompier volontaire, il était habitué aux personnes sans vie. Il rejoignit sa compagne qu'il trouva toute retournée :

- Va téléphoner à Peillonex. Je reste auprès de la victime. Tu donnes un point de rendez vous aux gendarmes et tu les conduiras ici. Ok ?

Sans oser regarder à nouveau le cadavre, la jeune femme reprit sa course vers le village, bien contente de s'éloigner de la scène.

Au bout d'une dizaine de minutes, des gyrophares appaurent en bas vers la route. Deux voitures montaient à vive allure.

Des patrouilles de Saint Jeoire et Marignier arrivaient sur place. La voiture du SAMU suivait juste derrière. Alors que les militaires marquaient une zone protégée comme étant la scène de crime, le docteur confirma la mort de la victime et se retira aussitôt, sans déplacer le corps.

Il délivra le certificat de décès avec un obstacle médico-légal et souhaita bon courage aux enquêteurs.

C'était le temps des coups de téléphone, des premiers comptes rendus. Par précaution, une série complète de prises de vues photographiques fut faite, en attendant les renforts et les techniciens en investigations criminelles (TIC) d'Annecy qui viendraient faire les constatations. Dès que tous furent sur place, le commandant de brigade de Marignier, venu sur les lieux, donna ses ordres :

- Personne ne s'approche du corps tant que les TIC ne sont pas passés. Le PSIG (1) fermera le chemin des deux côtés pour bloquer les badauds et puis peut-être

(1) Peloton de surveillance et d'intervention de la gendarmerie

- la presse dans un moment. Vérifiez s'il n'y pas de traces identifiables sur le chemin tant qu'il n'y a pas eu trop de passages.

Une de mes patrouille va sur Marcellaz prévenir le Maire, faites le tour du voisinage pour identifier la victime. Il est sûrement connu.

Si vous ne trouvez pas, allez sur Peillonex.

L'autre patrouille amenez les témoins à la brigade à St Jeoire et procédez à leur audition.

L'autre équipe du PSIG fouille les sous bois 100 mètres autour de la scène de crime, on va le faire avec l'équipe cynophile, j'ai appelé un chien spécialisé dans la recherche des armes et munitions, on se sait jamais, on peut trouver un étui de cartouche. Après vous ratissez tout jusqu'à la route sur 20 m de chaque côté.

Les techniciens arrivèrent avec leur fourgon aménagé pour la police scientifique. Ils s'équipèrent de leur combinaison blanches et se mirent au travail pour effectuer les opérations avec minutie.

La Substitut du Procureur de Bonneville arriva vers midi en compagnie du médecin légiste. Il était rare de voir les magistrats sur le terrain.

Pendant que le praticien se joignait aux techniciens, la Substitut appela les commandants d'unité avant de repartir.

- Messieurs, j'ai décidé de saisir la Section de recherches (SR) de Chambéry (1), pour ce qui apparaît comme

- (1) Unité de police judiciaire de la gendarmerie implantée sur une Cour d'appel et affectée aux affaires importantes.

étant un homicide. La chasse est fermée en cette saison, il ne peut donc s'agir d'un accident. L'autopsie nous le confirmera. J'ai prévenus le SR, ils ne devraient pas tarder. Vous travaillerez avec eux.

A 13 heures 30, une Renault Mégane gris foncé remonta doucement la piste. Les deux enquêteurs en descendirent

et saluèrent leurs collègues. Le plus âgé était devant, disait un mot à l'un, donnait une tape à l'épaule d'un autre.

Il se tourna vers la scène de crime et salua les TIC qui avaient terminé. Il s'imprégna de la scène et leur dit :

- Je reviens vers vous !

Il rejoignit le groupe à quelques mètres et on se rassembla autour de lui.

Le major Bouguier, Jean-Luc demanda, avec son accent du midi, un topo de la situation et des investigations effectuées.

Habillé en civil, jeans et chaussures de trail, bomber noir sur le dos, c'était un fin limier de la vieille école qui avait usé bien des képis. Ses cheveux courts bruns, peu coiffés, essayaient de cacher son front dégarni. Ses yeux marrons d'une incessante curiosité, regardaient tout le monde et partout. Il portait souvent sa main à son bouc long et grisonnant, qu'il taillait de la largeur de son nez. Il démarrait sous sa lèvre inférieure et dépassait de son menton.

A ses côtés, le chef Marchand, Lucie semblait être sa fille. Kickers au pied, pantalon et un blouson de jean, elle ressemblait à une étudiante avec sa sacoche en bandoulière. Ses cheveux blonds mi longs, lui donnaient un air timide. Elle avait obtenu sa mutation en section de recherches depuis peu et notamment pour ses excellentes compétences en informatique. Elle était devenue l'ombre de son binôme et avait appris à s'adapter au caractère entier de son binôme et profitait de son expérience.

Le major de Marignier énuméra la liste des mesures prises jusqu'à cet instant et fit une pause. Jean-luc ne bougeait pas, il poursuivit :

- Nous avons identifié la victime comme étant M. Marc, Claveau. Le maire est venu l'identifier. Il habite route des Chavannes à Marcellaz, le village derrière le bois. Il est responsable informatique dans une société de matériel de sports d'hiver implantée dans la commune : Winteralp. Son épouse Carole travaille comme infirmière au CHAL. Ils ont un enfant. Actuellement, il ne travaille pas, suite à un accident de ski l'hiver dernier. Nous t'attendions, on n'a pas encore prévenu sa femme.

Jean-Luc caressa son bouc.

- Bon boulot les gars. Si l'enquête a été confiée à la SR, je tiens à vous associer à tous les actes. Nous allons travailler ensemble et j'en suis heureux. Je compte sur vous, nous ne serons que deux de la SR. Notre groupe travaille avec la SR de Grenoble sur un meurtrier en série sur l'Isère et Chambéry. Nous bossions avec eux et avons été détachés. Si vous avez une suggestion ou pensez à quelque chose n'hésitez pas à m'appeler. Je vais répartir les missions complémentaires. Je vous laisse faire, je retourne auprès des TIC et on se retrouve tous à la brigade de Marignier demain 09h00, chacun fera son compte rendu. L'autopsie aura lieu demain après midi à Grenoble. Cela fera de la route mais bon... !

Lucie prend quelqu'un de la brigade des recherches avec toi et va trouver l'épouse de monsieur Claveau. Je te rejoins dès que je peux.

Des questions ?

Allez au travail à demain.

Le major retourna vers les TIC qui terminaient leurs opérations.

- Alors les gars, qu'avez vous à me dire ? Pas besoin de techniciens de Pontoise ? La scène de crime est simple, n'est ce pas ?
- C'est pas à toi que je vais apprendre qu'une scène de crime n'est jamais simple, chaque détail compte, mais non, je ne vois pas ce qu'ils apporteraient de plus. On a fait des clichés de tout. Nous avons saisi son téléphone portable. Il avait un porte-monnaie avec sa carte de crédit et un peu d'argent. Il a son alliance, une montre de grande marque et un pendentif. Je te les mets sous scellés. Il n'avait pas de papier d'identité sur lui.
- Ok !
- Le corps n'a pas été fouillé après la mort. On voit des fibres du coupe vent dans la blessure, si on avait ouvert sa veste cela se verrait. Vu le diamètre de l'orifice, c'est un gros calibre ! Le tir était à distance, il n'y a aucun résidu de poudre sur son coupe-vent. Il n'y a qu'une blessure, un impact qui a frappé le cœur. Sacré tir ! On ne voit aucune trace de lutte. Ses traits sont reposés, il n'a rien dû voir venir et n'a rien senti. On a fait un examen du corps, il a des traces

d'opérations chirurgicales compatibles avec un accident de ski. J'ai fait un tamponnement pour recherche de poudre sur ses manches et savoir s'il n'aurait pas tiré et que l'on ait fait disparaître l'arme. Je te dirai quand on aura fait le résultat. Demain on t'enverra quelqu'un pour l'autopsie mais ce ne sera pas nous.

- Pour le prélèvement sanguin ?
- Il est tombé en arrière, le toubib pourra le faire, pas de souci. Il n'a pas voulu le faire ici.
- Sur la scène de crime ?
- On n'a absolument rien trouvé ! Il devait se balader. C'est l'autopsie qui t'en dira plus.
- L'heure de la mort.
- Le légiste nous a donné 09h30 environ par sa température corporelle, on l'avait dit à Lucie.
- Vous pouvez vous occuper de l'exploitation du téléphone ?
- On s'en occupe !
- Ok les gars super, on va le faire amener en chambre funéraire et demain jusqu'à Grenoble. Il faudra que sa veuve vienne le voir ce soir, après ce sera difficile. A plus, je vais à Marignier voir les témoins !

Quand il arriva à la brigade, le planton l'intercepta.

- Major la presse vous demande depuis pas mal de temps.
- Personne ne dit rien, la veuve n'est peut être pas encore avisée et cela risque de passer à la radio.

- Ils insistent, ils vont rappeler !
- Rien à foutre, personne ne dit rien, nous ici on ne fait pas dans l'événementiel, on bosse. Une enquête gagne à rester discrète. Tu leur dis que quand on décidera, on leur donnera des infos. Fais bien passer la consigne, personne ne dis rien !

Le lendemain matin, Jean-luc et Lucie passèrent par Marcellaz. Il aimait flâner l'ambiance qu'avait connu les victimes pour mieux s'imprégner de l'affaire. Ils étaient rentrés tard la veille, ils avaient accompagné la veuve à la chambre funéraire.

Il avait été touché par la douleur et la pudeur de Mme Claveau. Elle était dévastée. Elle les avait raccompagnés et les avait regardés s'éloigner, serrée dans son gilet de laine. Lucie avait observé son collègue, elle ne s'étonnait plus de son air faussement indifférent. Elle savait qu'il était touché, mais il ne fallait pas se laisser envahir par les émotions et garder la tête froide.

Ils passèrent à la boulangerie et il acheta deux poches de viennoiseries avant de regagner Marignier. La réunion ne commença qu'avec dix minutes de retard, quand tout le monde eut terminé son café croissant.

La major attira l'attention et rentra dans son enquête :

- Bien faisons le point sur ce que l'on a. Lucie à toi.
- Mme Claveau, Carole, mariée depuis 4 ans, une fille Eva. Pas de problème particulier, pas d'antécédents. Elle est infirmière en bloc opératoire, elle y est entrée hier à 09h00, en est sortie à 11h00. Le couple

s'entendait bien d'après ses collègues mais elle était arrivée depuis peu.

Quand tu es arrivé, nous avons effectué la saisie de l'ordinateur portable de son mari et regardé le bureau. On n'a rien trouvé de suspect. Le couple vivait bien.

- Très bien, en effet joli chalet arrangé avec goût. Le PSIG à vous !
- Nous avons vérifié le chemin jusqu'à la route et les bas côtés, les abords de la scène de crime. Nous n'avons rien vu de suspect, pas de trace de roues exploitables. Le temps est très sec.
- Parfait, merci les gars. Les brigades Marignier et St Jeoire ?
- D'abord les témoins, tu les a vus hier, rien de particulier, ils faisaient leur footing. Ils n'ont rien vu, rien entendu. Le chemin était désert quand ils sont arrivés. Nous avons fait une enquête sur Marcellaz. Le couple était sympa et donnait l'impression de bien s'entendre. Ils sont arrivés en mai dernier de Paris. Suite à son accident de ski, la victime marchait deux fois par jour et partait toujours par cet itinéraire. Les voisins le confirment, il disait toujours bonjour. Personne n'a vu quoique ce soit de suspect. Il est passé juste après 09h00 à la boulangerie, ce qui confirme l'heure de la mort.
- Ok merci, je résume le boulot des TIC. L'heure du décès est déterminée à 09h30. Le vol n'est pas l'objet du meurtre, il n'y a eu qu'un projectile genre carabine, tiré de loin et de gros calibre. Cet après midi autopsie, nous y serons avec Lucie.

Si quelqu'un veut venir avec nous, dites le moi.
Ce matin je vais appeler son patron, je prendrai
rendez vous pour demain matin.
Procédez aux auditions de tous les témoins intéressants
comme la boulangerie.

Le médecin légiste jeta ses gants et se lava les mains dans le pavillon vétuste situé dans le parc de l'hôpital de Grenoble.
Il regarda le major :

- Voilà, tu sais tout. Je ferai procéder aux analyses biologiques des prélèvements. J'ai fait des prélèvements sous les ongles. La position du corps est compatible avec les lividités cadavériques, il n'a pas été déplacé. Ce qui m'étonne c'est le calibre de la balle. On n'a pas l'habitude de voir de telles munitions.

Jean-Luc regardait le projectile à travers le sachet plastique. Son diamètre était vraiment peu courant. Cela mettait définitivement hors de cause les chasseurs ou les braconniers, il n'utilisaient pas ce genre de munitions. Dès son retour aux bureaux à Chambéry, Lucie fit faire une série de photos en macro de la munition et de ses rayures. Les clichés montèrent sans attendre à l'IRCGN (1) à Pontoise.

Jean-Luc accompagna l'envoi d'un appel téléphonique. Il fallait assurer le coup pour aller vite et attirer l'attention de ses vieilles connaissances.

Le département balistique se mit immédiatement sur le

dossier. Le scellé ne tarderait pas à arriver. Quelques relais des brigades rapides d'interventions sur les autoroutes et il aurait rejoint la capitale.

Le lendemain le duo de la SR était à nouveau à Marignier. La réunion venait de commencer quand le téléphone du major Bouguier sonna. Il reconnut le numéro de l'IRCGN de Pontoise. Il s'excusa et partit dehors marcher sur la pelouse. Ses collègues le voyait parler au travers de la vitre et faire de grands allers et retours.

Quand il rentra ses traits étaient un peu plus tirés :

- J'avais l'IRCGN en ligne, nous avons un premier élément sur la munition qui a tué monsieur Claveau. Il s'agit d'une balle de 408 Cheytac, calibre 10,3 mm. C'est un gros calibre utilisé pour les tirs à longue distance, pour les armes de tireurs d'élite. Elle est de fabrication américaine. On dit Cheytac pour Cheyenne Tactical. Il y a des traces de rayures sur le chemisage, ils devraient pouvoir identifier le type d'arme qui a tiré.

(1) Institut de recherches criminelles de la Gendarmerie nationale .

Voilà qui ajoute à nos questions.

Qu'est ce qui a motivé que l'on tue la victime avec un tel matériel ?

Hier à l'autopsie, nous n'avons rien appris de plus, on a récupéré la balle et c'est déjà pas mal.

Lucie ce matin va faire une perquisition complète chez Mme Claveau. Avec tact, comme tu sais le faire.

Du nouveau pour les autres ?

- Les auditions des témoins sont faites, pas de nouvel élément. On a commencé le tour des trois villages autour du lieu des faits, pour chercher d'éventuels témoins. On a rien pour le moment, mais on n'a pu voir tout le monde. Ce matin la brigade contrôle de 9h00 à 10h00 sur la route pour interroger les conducteurs. On le fera une semaine complète.
- Très bien, bon boulot, c'est fastidieux mais ça peu payer. J'ai rendez vous avec le patron de monsieur Claveau, je ne m'attarde pas. On se tient au courant.

Alors que Jean-Luc regagnait sa voiture, la charge de cavalerie retentit sur son portable signalant un appel inconnu. Il ne connaissait pas le numéro qui s'affichait mais qui avait un indicatif local :

- Bonjour, Irène, Seigneur de Radio Faucigny.
- Bonjour, qui vous a donné mon portable ?
- Je viens d'appeler la compagnie de Bonneville. Pouvez m'en dire un peu plus sur la mort de monsieur Claveau ?
- Qui vous a donné ce nom ?
- J'ai de très bonnes relations avec vos collègues de Bonneville. La population s'inquiète et à le droit de savoir ce qui se passe.
- La population est très calme, quand au droit de savoir, c'est aux services d'enquête de décider du moment. Pour l'instant, j'estime que la discrétion doit être de mise sur cette affaire. Donc, je n'en rendrai compte

qu'à l'issue des investigations ou plus exactement la Procureure de la République de Bonneville le fera.

- Des rumeurs circulent, il vaut mieux dire les faits exacts !
- Veuillez à ne pas alimenter ces rumeurs. Tout ce que vous voulez, c'est être les premiers à avancer des informations. Vous aurez le compte rendu quand cela sera le moment ou utile à l'enquête. Ne m'appelez plus, laissez moi travailler. Bonne journée.

Jean-Luc raccrocha et composa immédiatement le numéro de Bonneville.

- Bonjour mon commandant, major Bouguier !
- Bonjour major, comment avance notre dossier ?
- Pour l'instant notre enquête débute, il faudra du temps. Je ne sais pas qui a donné mon numéro à une station locale de radio. Je me suis mis d'accord avec madame la Substitut pour ne pas divulguer d'informations sur cette affaire, vous étiez présent.
- C'est moi qui ai donné votre numéro, pour que vous ne donniez que les informations que vous jugerez utiles.
- Ne donnez jamais mon numéro sans mon accord !
- Nous avons de très bons rapports avec la presse en général. Nous négocions et tout se passe bien.
- La presse ne négocie pas, elle fait ce qu'elle veut. C'est le scoop qui prime, même si dans notre cas, c'est une petite radio.
- Nous avons interrogé beaucoup de gens dans le village. Les gens savent des choses.

- Exact mais nous posons des questions, on ne leur dit rien. C'est tout de même mieux, si cela ne vient pas de chez nous. La population sait que l'on s'occupe de l'affaire, c'est tout ce qu'ils doivent savoir pour l'instant. Maintenant cela va être le défilé devant chez sa veuve. Si elle appelle, je lui dirai de prendre contact avec vous.
Bonne journée.

Chapitre 6

Jean-luc s'arrêta devant le bâtiment de Winteralp, admirant le mélange de moderne et d'ancien. Le cadre était idyllique, il devait faire bon travailler et vivre à Marcellaz, c'était un beau village. Une idée à retenir pour la retraite, pensa-t-il.

Ah la retraite ! Il y pensait souvent, mais la peur du manque d'adrénaline, lui faisait toujours reculer la décision. Le frisson que lui donnaient la fraîcheur du matin et le stress avant l'interpellation à 06h00 le faisaient toujours vibrer.

Guilhem, le patron reçut le major Bouguier dans son bureau autour d'un café.

- Quel drame ! Je suis dévasté. Tous les membres de l'entreprise sont sous le choc.
Je ne comprends toujours pas ce qui a pu se passer. Et tout cela à quelques semaines de son accident de ski. C'est terrible, avec Florence ma femme, nous sommes allés voir Carole, son épouse, hier soir. Nous essayons de la soutenir au maximum.
- Ce ne sera pas facile avec un enfant si jeune. Cela faisait longtemps que Marc était parmi vous.
- Il a débuté en juin l'an dernier. Il a répondu à une annonce et nous a immédiatement convaincu par son enthousiasme et ses compétences. Il était extrêmement

doué, ses capacités en informatiques étaient exceptionnelles. C'est pour cette raison que je lui avais confié toute la protection en matière d'espionnage industriel. Nous travaillons sur des brevets sensibles. Je comptais beaucoup sur lui.

- Pouvons nous accéder à son poste de travail ?
- Bien sûr, mais nous avons des données sensibles et cela me gênerait s'il devait sortir de nos locaux.
- Je vous enverrai ma collègue, elle est spécialiste en informatique, elle s'y retrouvera mieux que moi. Ce n'est pas la procédure habituelle, mais nous nous adapterons.
- Merci pour votre compréhension. J'ai bloqué son ordinateur, je suis le seul à y avoir accès, je lui donnerai les codes.
- Merci de votre collaboration.
- C'est tout à fait normal, nous ferons tout pour vous faciliter votre enquête. Trouvez ce qui s'est passé, c'est essentiel pour nous.
- On va tout faire pour y parvenir, mais ce ne sera pas simple et risque de prendre du temps. Quelles étaient ses relations avec ses collègues ?
- Excellentes, ses compétences ont épaté toute le monde, il savait se montrer simple et efficace.
- Des jalousies ?
- Non pas que je sache, quand les autres informaticiens ont vu ses capacités, ils ont fonctionné avec lui.
- Avec ses collègues féminines ?
- Des relations saines et professionnelles. Il était très

amoureux de son épouse et cela se voyait.

- Des problèmes d'argent ?
- Pas que je sache, on lui a proposé un salaire confortable, on ne voulait pas qu'il parte en Suisse.
- Bien ! C'est tout pour l'instant, si vous voyez autre chose, je vous laisse mon numéro. Ma collègue Lucie, Marchand viendra cet après midi.
- Qu'elle me demande. Merci et à bientôt.

Jean-Luc rejoignit Lucie chez madame Claveau. La perquisition était terminée. Lucie n'avait rien saisi de nouveau. Il dit quelques mots à Carole :

- Désolé de vous avoir importunée, mais nous ne pouvons rien négliger pour retrouver ceux qui ont fait ça !
- Bien sûr, je comprends.
- Si la presse vous importune, n'hésitez pas à appeler la brigade, nous viendrons régler l'incident.
- Merci beaucoup. Je dois remonter à Paris quelques jours pour les obsèques.
- Si nous avons du nouveau, nous vous tenons au courant. Acceptez toutes mes condoléances.
- Merci, vous avez toute ma confiance.

- Nous ferons tout pour la mériter, mais nous aurons besoin de temps.

Ils laissèrent Carole avec Eva. La sincérité de la jeune femme n'était pas feinte, le major avait appris à reconnaître les vraies émotions.

Le lendemain la réunion se tint à effectif restreint.

Lucie prit la parole :

- J'ai remis l'ordinateur personnel à la brigade des recherches pour analyse. Je n'aurais pas le temps de m'en occuper. Leur technicien s'en charge. Je suis allée hier à Winteralp. J'ai été super bien reçue. Je sens que je vais m'y plaire, cela vaut mieux, j'ai du boulot, leur réseau est dense. J'ai déjà commencé.

- Très bien, tu sais qu'il vaut mieux que ce soit toi qui mette le nez là-dedans et pas moi ! Nous n'avons pas encore un début de mobile, il ne faut pas négliger, la partie professionnelle. Merci Lucie.

J'ai eu des nouvelles du département balistique. Ils ont pu identifier le fusil qui a été utilisé avec les rayures : il s'agit d'une arme russe, le fusil Lobaev KS-11. L'arme et les munitions ne sont pas vendues en France dans cette version « opérations ». C'est une arme pour sportif ou tireur d'élite.

La major se recula dans le fauteuil :

- Entre un fusil russe et une munition US, cette enquête est un fouillis international.
- La brigade des recherches, pouvez vous faire l'environnements, victime, épouse, comptes bancaires, ...la routine, enfin tout quoi ?
- Ok, on s'y met.

- Je vais prendre contact avec les Renseignements Intérieurs, voir si des russes s'agitent ces derniers temps. Mais bon, quel rapport avec M. Claveau ?
- La presse locale a sorti un article, il y a des mois, sur des russes qui se seraient servis de la Haute-savoie comme base arrière, à voir !
- Ah, merci je verrai avec eux. Est ce que quelqu'un voit autre chose ? Allez, on y retourne !

La major Bouguier rencontra le commandant de police Larraz des services de renseignements intérieurs à son antenne d'Annemasse. Cette unité était un peu plus étoffée que dans une ville moyenne en raison de la proximité de la frontière, mais les effectifs étaient bien insuffisants pour faire un suivi efficace des personnes à surveiller.

- Bonjour, comme je t'ai expliqué au téléphone, j'ai un homicide sur les bras, avec une arme russe. Je venais voir si de ton côté cela pouvait t'évoquer quelque chose, notamment dans le milieu russe ?
- Comme ça, non, cela ne me dit rien. Pour ma part une arme russe, je la verrai plutôt dans les mains d'albanais. Ce sont des durs à cuire et expéditifs avec ça. Ils sont dans les filles et les stupés. Ils sont très actifs. Ils ont des filières depuis la Tchéchénie. Les autres groupes c'est plutôt du matériel des Etats-unis ou la kalachnikov.
- On avait parlé de russes qui s'était mis au vert ?
- Oui, la presse en a un peu rajouté la dessus. Il est vrai que certains russes, avec statut diplomatique,

habitaient chez nous et partaient vers d'autres pays, ils devaient pas tous faire de la diplomatie, plutôt du renseignement. Avec Genève et son aéroport c'est facile. On les a surveillés de très près, je peux te dire qu'il n'y avait pas d'armement sur notre territoire.

- Peux tu voir avec tes contacts, s'ils ont entendu parler d'arrivée d'armes, un Lobaev KS-11 ça ne doit pas passer inaperçu. On ne sait jamais !
- Nous surveillons une équipe pour du trafic d'armes justement avec le commissariat et le SRPJ (1). On risque d'avoir besoin de renfort ?
- Ok, tu me dis, on peut vous aider sur les interpels, mais il faudra que l'on puisse faire des vérifications pour notre fusil.
- Ca va de soi, on s'organisera !
- Ok, alors appelle moi quand tu as planifié votre inter !

En rentrant, Jean-Luc décida de passer à Winteralp, voir où en était Lucie. Il était content de faire équipe avec elle, outre ses compétences en informatique qui lui permettaient de lui confier cette partie qu'il détestait, elle était d'un caractère agréable. Chose rare maintenant, elle écoutait, regardait et n'hésitait pas à poser des questions. Elle avait un respect des anciens et de l'expérience qui avait une fâcheuse tendance à disparaître dans cette société à

(1) Service Régional de Police judiciaire (Police nationale)

l'individualisme exacerbé.

Il fallait la soutenir, qu'elle ne se sente pas mise à l'écart.

Quand elle lui fit un exposé rapide de ses investigations, il fut vite perdu.

- Tu fais du bon boulot, continue, tu as toute ma confiance ! Dis moi juste si tu as trouvé quelque chose ?
- Non rien de suspect pour l'instant mais je n'en suis qu'au début !
- Tu as besoin de renfort ?
- Non, je préfère le faire seule, je sais où j'en suis, ne t'inquiète pas, je m'organise et j'avance.
- Viens je t'invite, un bon repas te fera du bien.

Avant de partir, il croisa Guilhem.

- Rien de nouveau du côté de l'entreprise ?
- Non, rien de plus que je n'ai dit à votre collègue.
- Avez vous des nouvelles de madame Claveau ?
- Je suis rentré hier soir des funérailles. C'était poignant, je crois qu'elle envisage sérieusement de remonter sur Paris.
- Je peux la comprendre, elle sera moins seule. Bonne journée à vous.

Jean-Luc invita Lucie à Faucigny dans un petit restaurant, au milieu des ouvriers des entreprises de la région. Quand ils furent les derniers dans la salle, il put lui faire le bilan des vérifications en cours ou bouclées. Elle fit la grimace :

- On n'a pas grand chose !
- C'est vrai mais ça va venir. Concentre toi sur ton informatique. Te laisse pas distraire. Ca va bouger !

- Guilhem m'a précisé ce matin que Marc avait fait l'inventaire des systèmes de sécurité.
- Tu l'appelles Guilhem ?
- Ben oui, il a insisté, il est super sympa, tu sais.
- Je sais, il m'en a parlé à notre premier entretien ?.
- Ils devaient se voir avec Marc, pour en parler le lundi qui suivait son accident de ski.
- Et alors ?
- J'aurais pensé trouver quelque chose là dessus, je n'ai rien vu !
- Nous n'avons rien d'autre pour l'instant, alors concentre toi sur ses fichiers et prends ton temps, ok.
- OK, tu veux un café ?
- Non merci, j'en déjà bu !
- Alors en route, j'ai du boulot.

Le major quitta Winteralp et prit la direction de Marignier. Il fallait faire le point sur la procédure. Ce n'était pas ce qu'il préférait, mais il fallait y consacrer du temps, il fallait contrôler les pièces établies et mettre tout cela en ordre.

Il téléphona à la Substitut du Procureur de la République :

- Bonjour madame la Procureure, je vous contacte afin de faire le point sur notre affaire et savoir quand est ce que vous envisagez de transférer le dossier au pôle criminel d'Annecy, que je prépare la procédure.
- Justement je pensais à vous, je vous laisse une journée supplémentaire et je saisis le Tribunal de Grande Instance d'Annecy.

Quand il eut raccroché Jean-Luc se rendit compte que son enquête était au point mort. Il se frotta les yeux et se mit à caresser son bouc. Quand le commandant de brigade le vit ainsi, il l'interpella :

- Un souci ?
- Nous n'avons guère avancé. On a peut-être manqué quelque chose, il faut que reprenne depuis le début.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

- Je retourne sur les lieux, peut-être que je suis passé à côté d'un indice. Tes gars ont fini les vérifs aux alentours.
- Non, on a eu pas mal de boulot, on s'y remet.
- Merci, je compte sur toi !

Le major Bouguier gara sa voiture sur la place du centre de Marcellaz. Il voulait refaire le chemin qu'avait parcouru la victime. Il monta la route des Chavannes. Il regarda le chalet des Claveau aux volets toujours fermés. Il s'engagea vers les prairies, tout en admirant la vue sur le Môle. Il croisa quelques marcheurs qui redescendaient. L'endroit était tellement agréable que ce devait être la balade de beaucoup de promeneurs.

Quand il eut traversé les sous-bois, il approcha de la lisière et reconnu le lieu de la découverte du corps.

Jean-Luc s'arrêta, se concentrant sur l'environnement.

Il inspira bien fort et s'avança très lentement. Il atteignit le lieu exact où gisait le corps. Il s'arrêta et regarda partout. Les arbres formaient encore une haie, pour quelques

mètres, de part et d'autre. Sur la gauche, elle était plus longue. Après, s'étalaient des prairies pour le foin ou des pâtures. On distinguait bien le chemin clair qui serpentait en descendant vers la route. Un peu plus bas à environ 300 mètres la départementale jaillissait de derrière un talus, sur la gauche en direction de Peillonex et disparaissait derrière une haie de maison à droite. En face, la colline s'étirait mollement avec le sommet du Môle en deuxième plan. La différence de lumière était importante. On ne devait pas bien le voir depuis la route à cette heure de l'après-midi. Il calcula l'orientation et se dit que le soleil encore peu haut à 09h30, surtout en heure d'été, devait éclairer jusqu'à lui. Il lui faudrait revenir pour vérifier ce point. Il reprit sa marche et gagna la route. Quand il l'atteignit, il se retourna et se parla à haute voix :

- Où pouvait bien se tenir le tireur ?

A cet instant là, un tracteur tirant un char à foin s'engagea dans le chemin. Jean-luc s'écarta et fit signe au paysan qui stoppa sa machine.

- Bonjour, je suis de la gendarmerie, dit il en lui tendant sa carte.

Connaissez vous un chemin sur le flanc de la colline, de ce côté ?

- Sûr que je connais le coin. C'est moi qui travaille les terres là-haut. Il y a bien un chemin mais pas en bon état. Un 4x4 peut y passer ou un tracteur. Vous voyez ce taillis à mi-pente et bien il passe juste au-dessus.

- On peut y accéder par où ?
- Allez vers Faucigny à droite, vous avez un chemin qui monte à environ 300 mètres, il va à une vieille bergerie qui est en ruine dans le taillis dont je vous parlais. Plus personne ne va là-haut, il n'y a que les vaches ou moi quand je fais les foins, mais je prends plus la piste. Vous pouvez y aller !
- Merci beaucoup.

Le tracteur repartit et quand il s'éloigna, Jean-Luc se rendit compte que son portable avait sonné. Il n'avait pas entendu la sonnerie avec le bruit du moteur.

Chapitre 7

Au bord de la route, les voitures de passage étaient bruyantes. Jean-luc s'avança sur la route et trouva le chemin qui serpentait dans la prairie. Il gravit quelques hectomètres et s'assit dans l'herbe autant pour reprendre son souffle, que pour rappeler.

Après quelques sonneries le commandant Larraz décrocha.

- Bonjour, major Bouguier, tu m'as appelé !
- Oui bonjour, du nouveau dans notre affaire. Dans deux nuits nous avons une livraison d'armes russes qui arrivent des Balkans et qui doivent transiter par chez nous. Tu es toujours intéressé ?
- Bien sûr, plus que jamais !
- J'en ai parlé au SRPJ, c'est d'accord pour que vous soyez avec nous, on a un sérieux problème d'effectif. On a des unités sur Paris avec la menace terroriste. On vous affectera un objectif secondaire avec juste un officier de police judiciaire (OPJ) de chez nous.
- Ça marche, on peut se voir pour avoir un topo de l'affaire ou au moins de l'objectif.
- Non, on vous le fera juste avant l'interpellation. Une fois la perquisition terminée, on vous libère. J'ai pensé au revendeur qui arrose le secteur. Il est installé sur Annemasse. Si quelqu'un est au courant pour ton fusil ce sera lui.

- Ce serait génial. Je fais la demande pour l'unité d'intervention. Tu peux rassurer le SRPJ, j'en parle le moins possible, sans donner de détails, détails que je ne connais pas d'ailleurs, pour ne pas éventer l'affaire et quand on a terminé, on s'éclipse.
- Ok, tu sais ce que ce sait chaque maison à ses habitudes.
- Bien sur, pas de souci. Je suis satisfait que l'on puisse vous apporter notre aide. Tu me tiens au courant pour le lieu et horaire de rendez vous !
- Entendu, au plaisir de travailler ensemble alors.

Jean-luc raccrocha, enfin un peu de mouvement.

A peine avait il raccroché que le téléphone sonna à nouveau :

- Major, ici la patrouille de Saint Jeoire. On est sur Faucigny, on vient de rencontrer l'employé communal. Il est passionné de voitures. Il nous a dit que quelques jours avant le meurtre, il a vu à deux ou trois reprises un pick-up Ford qu'il ne connaissait pas.
- Pourquoi a-t-il attiré son attention ?
- C'est pas un modèle classique, il est plus gros que le Ranger que l'on voit par ici. Il a un V6, un bruit comme ça, fait retourner les passionnés de mécanique. C'est un Raptor. C'est un véhicule très peu courant par chez nous.
- Il est sûr du modèle ?
- Oui, la marque est inscrite en gros sur la calandre et vu la taille, cela ne peut être que ça. Il était noir.

- Bon boulot les gars, entendez le avec le maximum de détails. Essayez de voir si quelqu'un d'autre l'a vu et quand ! Pensez aux stations-service et grandes surfaces. Je passerai lire sa déclaration.

Décidément l'après-midi s'avérait positif, ce n'était peut être pas grand chose mais il ne fallait rien négliger. Il reprit sa marche avec un nouvel entrain.

Quand il arriva vers le taillis situé au milieu d'une grande prairie, il ne vit pas de suite les ruines. Il gardait les yeux au sol sur les traces de pneus qui avaient durcies au fond d'une flaque asséchée. On aurait dit un pneu de camion, le paysan avait pourtant dit que personne ne venait et lui passait dans le champ. Il continua l'inspection du lieu et remarqua les pierres écroulées enchevêtrées dans la broussaille. Il devina des traces de passage dans l'herbe, mais elles étaient difficiles à suivre. Il remarqua alors que le crépuscule arrivait déjà. Il n'avait pas vu l'heure. Il ne pouvait continuer pour l'instant, il fallait revenir.

Il remarqua une vieille tôle ondulée, vestige de ce qui avait été un toit. Il la dégagea et la coucha sur la trace de roue. Il y déposa deux pierres de bonne dimensions et retourna à sa voiture.

Il avait un bout de chemin à faire.

Le lendemain à 09h00, il arrivait sur place avec Lucie.

- Laisse tes ordinateurs un moment, cela te fera du bien un peu d'air de la montagne. Tu vas aller te mettre sur la position exacte du corps de monsieur Claveau. Moi

je vais aller en face dans la prairie et je t'appelle sur ton portable.

- Ok, traîne pas trop j'ai du boulot à Winteralp !
- Je sais, je me presse.

Il partit vers Faucigny et se ravisa.

- Un problème lui lança Lucie !
- J'allais oublier mes jumelles.

La tôle de protection n'avait pas bougé. La prairie en pente douce était éclairée par un soleil rasant. Il repéra les traces vues hier et les suivit entre deux moignons de murs. Devant les broussailles avaient été dégagées, des branchettes coupées avaient séché.

Il regarda vers Lucie. Il remarqua que le soleil pénétrait sous la frondaison et le chemin clair donnait une bonne luminosité. Il appela Lucie qui se mit en place.

Avec les jumelles il voyait très bien son visage et pouvait la reconnaître. Il prit la tôle et la posa sur l'herbe foulée. Il s'allongea dessus. La vue était encore meilleure.

- Je crois bien que nous avons trouvé l'emplacement du tireur ! annonça-t-il à Lucie. Je te vois très bien et encore mes jumelles sont moins puissantes que certaines lunettes de visée. Je te ramène à Marcellaz dès que j'ai appelé les TIC d'Annecy. On se rejoint à la voiture.

A la brigade de Marignier, le travail quotidien se poursuivait, rythmé par les interventions et les dossiers de la vie courante.

Le major Bouguier repensa à ses années passées en unité territoriale. Le travail, la nuit, le jour épuisait les militaires qui se voyaient rappeler de nombreuses fois chez les mêmes personnes, pour les mêmes faits dans l'indifférence des autorités. Ce travail était passionnant fait de bons moments et de camaraderie. Il aimait travailler au service de la population mais ces tâches ingrates devenaient épuisantes, usantes. C'était l'un des endroits où l'on vivait les problèmes de la société en direct.

Il rejoignit son bureau et trouva dans le dossier l'audition du témoin du Raptor. Les gendarmes avaient même pris soin de lui imprimer une fiche technique du véhicule avec photo. Il apprécia le geste.

Il appela le Groupement d'Annecy et demanda l'officier en charge de la Police judiciaire (PJ).

- Capitaine Carraz !
 - Bonjour mon capitaine, major Bouguier. Je reviens vers vous pour le renfort au SRPJ. Nous en avons déjà parlé. L'opération devrait se déclencher dans deux nuits. Pouvez vous regarder quelle unité pourra intervenir avec nous ?
 - C'est du rapide dites moi, je regarde et je vous rappelle.
- Jean-luc se pencha sur la déposition. Effectivement, le témoin semblait sûr de lui. Il avait vu un homme européen, brun, seul à divers endroits et notamment partant vers Peillonex avec ce véhicule qu'il décrivait parfaitement. Il avait même remarqué qu'il était plaqué à l'étranger. En

l'état actuel des renseignements, aucun lien ne pouvait être fait avec le meurtre, mais la coïncidence était à noter.

Il rassembla son dossier et le mis en forme avant de partir pour Annecy. Il n'était que temps et encore il lui fallait prendre Lucie au passage, il fallait jongler avec les voitures. Ils avaient rendez vous avec le juge qui allait s'occuper de l'instruction. Le Parquet l'avait appelé tard la veille, pour l'en informer.

Quand il arriva dans la Préfecture de Haute-savoie, Jean-luc profita de l'arrivée d'une escorte de détenu pour se glisser dans le parking souterrain du Tribunal. Il montra sa carte aux collègues et monta au pas de charge, Lucie trotta derrière lui. Le tribunal de grande instance était installé au centre ville. Le bâtiment d'allure moderne avait un pied carré surmonté d'un cube de verre où se situaient les bureaux. Luxe suprême, de certaines fenêtres on pouvait apercevoir un bout du lac

L'échange fut simple et cordial. Le point fut rapide, les éléments étaient peu nombreux. Le magistrat sembla satisfait des investigations en cours et délivra une commission rogatoire permettant tous actes d'enquête.

Jean-luc et Lucie passèrent à la gendarmerie d'Annecy. Les TIC étaient rentrés.

Ils se trouvaient déjà derrière leur écran pour rédiger le procès-verbal.

- Nous avons fait des photos et un moulage de la trace de roue. C'est un pneu tout terrain de belles

dimensions. On a pu mesurer la voie, c'est certain, c'est pas une voiture.

Jean-luc l'interrompt :

- Et un Ford Raptor, tu crois que cela pourrait coller.
- Un Ford quoi ?
- Un gros pick-up ! Tiens j'ai cette fiche technique.
- Ben oui pourquoi pas, faudrait qu'on compare les dimensions avec nos relevés.
- Vous avez trouvé un étui de cartouche ? Je pense que c'est de là que le tir a été exécuté.
- Je pense aussi, mais on n'a rien trouvé, on a fait appel au chien, il n'a rien trouvé.
- Le tireur est peut être reparti avec. Vous pourrez me confirmer pour le 4x4. En tout cas, il a pas fait dans la discrétion si c'est ce véhicule.
- Pas de souci, on te tient au courant, on verra avec Ford demain.
- Très bien, merci.

Avant de repartir sur Chambéry, ils passèrent voir l'officier PJ.

- Ah major, vous tombez bien, j'allais vous appeler. Ce sera le PSIG Sabre de St Julien en Genevois qui sera avec vous. Ils sont en alerte terrorisme. Ils sont contents de venir avec vous, effectif 8 et trois maîtres de chiens.
- Merci parfait mon capitaine. Je les contacte demain.

Le lendemain, Jean-luc avait la tête des mauvais jours. Il était rentré tard encore une fois et Céline son épouse s'en était prise une nouvelle fois à ses horaires infernaux. Maintenant que les enfants étaient grands et avaient quitté la maison, elle désirait une vraie vie de couple et ne contentait plus des deux jours de repos, quand une affaire urgente ne les décalait pas au dernier moment et bousculaient tous les projets. Elle s'était lassée de ces nuits interrompues par le téléphone, auxquelles ont fini par s'accoutumer mais qui dérange toute la famille et vous casse de fatigue durant la journée, à la peur lorsque le départ était précipité et ces longues heures d'attente avant qu'il ne rentre. Maintenant, ce n'étaient plus les interventions mais les déplacements qui rythmaient leur vie, Jean-luc savait tout cela. Il n'imaginait la vie ni sans son épouse, ni sans son travail.

- Il faudrait vraiment que je pense sérieusement à la retraite, pensa-t-il en pénétrant dans les bureaux.

Lucie était déjà arrivée. Encore une qualité qu'il appréciait chez elle, la ponctualité. Ils se retrouvaient toujours un moment avant l'heure prévue et échangeaient autour d'un café.

- Comment vont tes ordinateurs à Winteralp ?
- Oh ils vont bien. Sacré matériel, j'ai bien avancé. Tu as besoin de moi ailleurs ?
- Non, ça va aller. La nuit prochaine, j'interviens au profit du SRPJ avec un PSIG ? je vais voir si on peut

avoir du renseignement sur les armes russes. Toi continue, ce que tu as à vérifier.

J'ai pensé à autre chose, quand on aura un moment, on montera à Chamonix voir le PGHM. Je voudrais vérifier le dossier de son accident. On ne sait jamais !

Chapitre 8

En début de soirée, le briefing avait commencé. Chaque groupe, pour chaque objectif était pris à son tour et faisait l'objet de consignes particulières. Outre la gendarmerie, les douanes étaient associées à cette opération, les effectifs rassemblés démontraient l'importance du nombre d'interpellations espérées ainsi que la qualification des infractions poursuivies.

Il avait même fallu organiser un tour, pour que les chiens puissent s'ébattre, les renforts canins étaient importants et ne devaient pas se côtoyer. Jean-luc était assisté de trois chiens, l'un pour la recherche de billets et deux autres pour les armes. Il était passé à St Julien et avait pris contact avec l'équipe avec qui il allait passer une bonne partie de la nuit. Il se retrouvait à la tête d'un groupe de 12 sous-officiers.

Ils entendirent un appel les concernant et ce fut leur tour.

- Merci les gars pour votre renfort. On en avait bien besoin. Pour vous objectif n° 6 sur Ville la grand : Arslan, Kelmendi, 50 ans. On ne le tape que quand le convoi qui franchira le tunnel du Mont-Blanc cette nuit, sera intercepté. On préfère agir dehors. Lui c'est le revendeur local. Il doit en recevoir une partie, mais la plupart du chargement ne fait que transiter ici. Il file après sur Paris. Arslan est connu pour vols et recels.

Officiellement, il est dans la revente de voitures d'occasion. Il doit en exporter vers son pays, mais c'est pas ce qui nous intéresse. On veut son carnet de comptes et de stock des armes revendues. On sait par les écoutes qu'il en a un, c'est pas un tout jeune, il marche à l'ancienne. Vérifiez aussi s'il n'a pas d'argent en quantité ou encore du stock d'armes. On sait que d'habitude, il héberge son fils de 30 ans, Démiri. Mais il est reparti brusquement sur Rome et ne devrait pas être là. Soyez sur vos gardes tout de même, il est peut être rentré. On ne le connaît pas chez nous, mais d'après Interpol, il est connu en Albanie pour fréquenter des mafias.

Vous aurez à perquisitionner le domicile et le garage route de Thonon.

Votre OPJ sera la capitane Lagrange du commissariat d'Annemasse. C'est elle qui vous donnera le feu vert. Il faudra attendre, les arrestations sur l'autoroute.

Des questions ?

- Pour rentrer au domicile ?
- On est en Commission rogatoire (CR) pour terrorisme, on perquisitionne quand on veut, on a les autorisations du juge d'instruction. Pour ouvrir, pas de temps à perdre, bélier les gars ! Vous avez ce qu'il faut !
- C'est tout bon.
- Votre OPJ est là, je vous laisse voir avec elle.

Jean-Luc alla se présenter et la conversation s'engagea immédiatement. Le contact était bon, cela faciliterait

l'intervention. La policière montra les photos qui avaient été faites des lieux. Elle fit un plan sommaire mais efficace de la disposition de l'appartement. Les rôles furent rapidement répartis. Et le plus dur débuta...l'attente. Elle fut longue, pesante. Il fallait lutter contre la fatigue alors que l'action restait à venir. Chacun était patient, conscient que la police judiciaire n'est pas un science exacte. Qu'un événement, un rien en entraîne un autre et que tout ce que l'on avait prévu est au mieux reporté ou au pire éventé.

Seuls les malinois regardaient de leurs yeux obéissants leurs maîtres en frémissant, sentant la tension des hommes.

Le signal du départ sonna comme une délivrance. Les équipes montèrent dans les voitures et fourgons, les visages se fermèrent. Comme un python en chasse dans la jungle, les éléments s'évanouirent dans la nuit. Le jour ne tarderait pas, il était 04h30.

L'objectif numéro 6 fut rapidement abordé. Le petit immeuble modeste dans ce quartier ancien de Ville la grand ne payait pas de mine. L'accès était ouvert.

Tout le monde quitta les voitures, aucune portière ne claqua. Deux sous officiers se postèrent à l'arrière.

L'appartement était au premier étage, mais on avait vu bien des suspects tenter leur chance d'une hauteur pourtant dissuasive.

L'équipe d'intervention monta sans bruit. Le bélier, long tube d'acier d'une quinzaine de kilos, équipé de deux longues poignées, sur l'épaule, les gendarmes empruntèrent l'escalier. Derrière les casques à visières balistiques, les

yeux étaient aux aguets. Chacun connaissait son rôle, chaque geste était précis malgré le gilet pare-balles qui engonçait la silhouette.

Le groupe se répartit de chaque côté de la porte. L'OPJ police avec son brassard regarda l'équipe d'intervention. Le chef fit signe que tout était prêt. Il avait vérifié sans bruit, la porte était verrouillée. La capitaine regarda sa montre et répondit d'un signe de la tête. Deux gaillards projetèrent le bélier sur la poignée et la porte s'ouvrit d'un même mouvement.

L'élément d'assaut s'enfonça dans l'appartement dans l'obscurité, l'arme à la main, la lampe dans l'autre.

L'homme de tête, derrière son bouclier, sentait le bras de son camarade s'appuyer sur son dos et par là, la force et la solidarité du groupe. Ils s'annoncèrent en hurlant comme étant la Gendarmerie. Ce cri libérait l'énergie. L'effet sur les dormeurs fut déstabilisant, en plus des lumières à led éblouissant les yeux. Chaque pièce fut sécurisée et les trois occupants interpellés en un tour de main. Arslan occupait l'appartement avec sa femme et sa fille. Son fils n'était pas là.

Les femmes se mirent à hurler de surprise, puis de colère. Madame Kelmendi ne parlait pas le français. Sa fille gesticulait avec force, insultant, s'approchant menaçante des forces de l'ordre. La menace d'être menottée ne changeait rien et il fallut que son père se fâche pour qu'elle se calme enfin.

L'officier de police judiciaire du commissariat informa dès qu'elle le put Arslan de ses droits, des motifs de leur présence et du but de leur visite.

Qu'il ne demande pas d'avocat était une bonne chose pour simplifier la procédure, mais cela pouvait aussi vouloir dire qu'il était sûr de lui.

Les femmes furent écartées dans le couloir. C'est la capitaine qui dut procéder à leur fouille.

La perquisition fut minutieuse mais infructueuse. Arslan, toujours présent, rabâchait constamment les mêmes choses.

L'appartement totalement vérifié, ce fut le tour de la cave puis on en profita pour vérifier les communs et voir si le trousseau de clés, ne pouvait ouvrir une autre cave.

Beaucoup étaient abandonnées à la suite de vols ou de dégradations et pouvaient être récupérées par d'autres locataires. Les chiens n'eurent pas plus de succès.

Le groupe conduisit la personne gardée à vue à son garage où commença une autre perquisition. L'entrée était gardée par un molosse agressif qui ne faisait qu'aboyer et montrer ses crocs dont une canine était brisée, signe de sa combativité. Arslan expliqua :

- Attention, je suis le seul à pouvoir l'approcher. C'est la seule façon pour que l'on ne me vole rien sur mes voitures. Laissez moi l'attacher à sa niche.

Dès que ce fut fait, le petit garage fut investi. Il n'y avait pas beaucoup de voitures, ce qui soulagea les enquêteurs. La fouille commença systématique et appliquée. La capitaine commençait à désespérer de trouver ce qu'ils cherchaient.

Les chiens passèrent dans les locaux et chaque voiture, rien n'excita leur flair. Ils marquèrent quelques effluves dans le bureau mais rien n'y fut découvert.

Un maître de chien demanda à Arslan de déplacer son molosse dans le bureau, afin que son malinois puisse inspecter tout le terrain autour du garage sans danger de combat entre les animaux. Celui refusa invoquant la difficulté de l'opération. Jusque là coopératif cela ne manqua pas d'attirer l'attention.

Un maître de chien mis son manchon de protection et après que le molosse lui ait mordu le bras, un de ses collègues parvint à le museler.

Jean-luc apprécia le courage et la dextérité, il n'aurait pas aimé être à leur place.

Le molosse fut attaché dans le dépôt. Le chien spécialisé dans la recherche des armes fit le tour du terrain clôturé et repassa partout. Rien ! Il paraissait déçu pour son maître. Alors qu'il était à la niche du chien de garde, cachée entre deux voitures, il se pencha pour boire quand son maître le rappela.

- Ne bois pas cette eau croupie, je vais t'en donner ! lui dit il comme s'il comprenait ses paroles.

Effectivement l'eau stagnait dans une sorte de coffret aménagé puis délaissé dans la dalle de béton où reposait la niche. Avec un bâton qu'il avait ramassé pour écarter la broussaille et fouiller l'abri, le sous-officier sonda la profondeur de l'eau. On voyait une brique sous la surface mais le bâton s'enfonça assez profondément. Le gendarme brassa le tout et du limon épaissit l'eau. Il allait partir quand la brique bascula sur le côté, on vit une boîte en plastique étanche remonter à la surface.

La pâleur d'Arslan n'eut d'égale que la surprise de l'enquêteur. La capitaine prit la boîte et l'ouvrit. Un carnet à élastique s'y trouvait bien au sec.

Quand elle lut les premières pages, elle s'exclama :

- Bingo ! Voilà ce que nous cherchions. Original comme cachette. Remarque, il fallait y penser. Et puis le gardien est efficace. C'est bien à vous monsieur Kelmendi.
- Je ne sais pas ce que c'est, je n'ai jamais vu ça.
- Très bien, on verra cela au commissariat. C'est votre chien qui doit savoir écrire. On retourne dans votre bureau, on va saisir des documents que vous nous avez dit avoir écrits, on comparera.

Les enquêteurs rentrèrent à nouveau après avoir félicité le chien. Après tout c'était grâce à lui que l'affaire prenait une bonne tournure.

La capitaine saisit quelques documents manuscrits. Quand il pénétra à nouveau dans le bureau, le major Bouguier remarqua le vieux cadre poussiéreux sur l'étagère. Il n'y avait pas prêté attention. On y voyait deux jeunes hommes en vestes militaires avec un fusil à la main et un diplôme dans un cadre qui les rendait visiblement joyeux.

- C'est vous là ? demanda-t-il .
- Non c'est mon fils, répondit Arslan en haussant les épaules.

Quand la capitaine montra au gardé à vue les documents qu'elle prenait. Jean-luc discrètement prit la photo du

cadre. Personne ne remarqua son geste. Il n'aurait su dire pourquoi il avait fait cela.

Une fois au commissariat la capitaine remercia chaleureusement son équipe.

- Merci beaucoup les gars, j'ai apprécié travaillé avec vous. Allez vous reposer. On gère maintenant.

Jean-Luc resta avec elle, et put examiner le carnet à loisir.

- Tu as trouvé quelque chose qui t'intéresse ! demanda la policière.
- Non, je ne vois que du Tokarev, ou du Makarov pour les armes de poing. Pour les armes automatiques c'est de la kalachnikov. C'est tout de même bien du matériel russe.

Si c'est bon, pour toi, je vais rester, nous lui poserons des questions pendant son audition.

- Tu peux rester, viens boire un café.

Chapitre 9

Jean-Luc retrouva Lucie de bonne heure le lendemain.

- Tu es déjà là ? lui demanda-t-elle. Tu n'étais pas de repos ? Ta journée d'hier a été fructueuse ?
- Je suis allé courir un moment ce matin, cela m'a fait du bien. Hier, on a eu du résultat pour la police mais pas pour nous, rien pour notre enquête.
Le Lobaev n'est pas passé par la filière habituelle.
- Tu ne devais pas être de repos ?
- Si mais à la maison c'est un peu tendu, et j'ai d'autres vérifications à faire, on verra une autre fois.
On peut passer voir les TIC à Annecy ?
- Bois ton café et on y va ! Tu as récupéré de ta nuit blanche.
- On va dire que oui, je dors pas très bien ces temps-ci.
Lucie prit le volant et démarra.

- Passe par le bord du lac du Bourget, on est pas en retard. Cela me fera du bien de voir un joli paysage et puis cette autoroute me fatigue.

Le lac s'étira le long de la route, surmonté par la dent du chat. Des écharpes de brume rendait la vue énigmatique, presque fantastique et l'on s'attendait à voir jaillir la tête d'un monstre de l'onde ou un dragon surgir des sommets au dessus de l'abbaye de Hautecombe.

Des joggeurs couraient sur la piste cyclable. Aix les bains se réveillait doucement. Ils traversèrent la zone commerciale et reprirent l'A41.

Le duo retrouva les techniciens d'Annecy :

- Salut les gars, je viens pour mes traces de 4x4.
- Bonjour, pas de souci on t'a fait ça. Le véhicule est bien un Ford Raptor, on a comparé avec les dimensions des autres pick-up et notamment les Ford Rangers, il a une voie de 15 cm plus large. Les pneus aussi sont adaptés à ce véhicule c'est du 355 de largeur au lieu du 215. Autre élément c'est bien le dessin que la marque monte en sortie d'usine. On ne la trouve pas en France.
- Excellent les gars, voilà une bonne nouvelle. Je peux te laisser une photo que j'ai prise avec mon portable. Tu pourrais me faire des tirages portait de chaque personne et un agrandissement pour lire ce qu'il y a là, sur ce diplôme ? Cela ne presse pas.
- Ok, passe moi la et je te fais ça, dès que j'ai un moment. La qualité est vraiment mauvaise ! Si besoin je l'envoie à Pontoise.
- Nous avons aussi fini d'exploiter le portable de la victime, tant que j'y pense, je te le rends.
- Donne moi une bonne nouvelle !
- Des appels à la famille, à sa femme, vraiment rien de particulier. C'était un gars bien rangé. Pas de fichiers cachés, les numéros appelants ou reçus depuis 6 mois, sont tous référencés dans le répertoire. Il avait une vie bien nette. Les textos sont toujours dans la liste des conversations. Aucune photo compromettante, franchement, rien à signaler de ce côté là.
- Cela correspond au profil que je me fais de lui. Merci au moins c'est fait. On ferme une porte.

- On a aussi analysé les tamponnements faits sur les manches. La victime n'a pas fait usage d'une arme à feu.
- Je m'en doutais, mais je note l'info.

Ils descendirent d'un étage et rentrèrent dans les bureaux de la brigade départementale de renseignements et d'investigations judiciaires (BDRIJ).

- Bonjour, pourrais tu me trouver le nombre de Ford Raptor que l'on a en circulation en France. J'aimerais savoir s'il y en a eu de volés depuis le 1^{er} avril ?
- Ca va être compliqué, on a du boulot en retard pour les remontées de statistiques en base de données. C'est le patron qui nous demande ça en priorité.
- Et bien tu en auras un peu plus, on en est tous là ! Nous sommes sur un homicide, j'ai besoin de toi. C'est pas marqué brigade administrative, mais d'investigations, alors vas y, fais toi plaisir ! Si tu te fais brasser, tu lui diras de m'appeler.

Allez j'attends ta réponse avant ce soir ?

Jean-luc sortit avant que ne jaillissent les protestations.

Il déposa Lucie à Winteralp et prit la route pour Marignier.

La brigade était engluée dans une garde à vue pour violences conjugales.

Le major Bouguier s'enferma dans le bureau de Gérard le commandant de brigade pour faire le point.

- Aucun nouvel élément sur le 4x4 n'a été recueilli. Le conducteur était resté discret. On va vérifier les stations-service, on les a prévenues qu'ils nous gardent les vidéos, on en a déjà récupéré une partie et on

visionnera tout ça, mais bon cela représente un sacré temps. Il te faudra être patient. Cela ne représente pas grand chose sur la quantité d'endroits pour faire le plein.

- Oui, je vois que vous ne chômez pas, je vais commencer, ce sera déjà ça de fait. Je vais aussi informer la brigade de Reignier et je passerai à la station de Pont de Fillinges et le Super marché de Bonne, ce sont les points de ravitaillement les plus près. Avec un peu de chance....

Jean-luc se plonge dans les images de véhicules venant faire le plein. A midi, il partit manger avec Lucie. Alors qu'il montaient dans la voiture, il s'exclama :

- Ah, j'ai oublié de téléphoner au CCPD (1) de Genève,

1) Centre de Coopération Policière Douanière, bureau de liaison inter-services entre 2 pays

pour savoir s'ils ont eu un Ford Raptor volé.

Et toi, tu as avancé ?

- Oui ce matin, j'ai découvert un fichier crypté, dans l'ordi de Winteralp qu'utilisait monsieur Claveau. Je ne sais pas ce que c'est. Il a pas été facile à dénicher. S'il a codé l'accès c'est qu'il devait être sensible. Maintenant il faut je l'ouvre. Ce ne sera pas aisé.
- Tu progresses, tu vois, je pense que cela va être positif.
- Oui mais c'était un crac de l'informatique. Je ne sais pas si je parviendrais à l'ouvrir.
- Essaie, si tu ne peux rien en faire, tu l'envoies à Pontoise, le département informatique devrait y arriver.

Tu n'as pas de reproches à te faire, tu n'as pas leur matériel et leurs formations, tu l'as trouvé c'est l'essentiel, j'en aurais été bien incapable.

Le téléphone sonna, Jean-Luc répondit et après quelques mots raccrocha.

- C'était la brigades de recherches de Bonneville, il veulent que j'y passe cet après midi. Cela va se décanter un peu, il faut qu'on avance !

Quand il rejoignit ses collègues dans la Sous-préfecture, les bureaux venaient juste d'ouvrir.

- Salut Jean-luc, on voulait te voir pour faire le point sur ce que tu nous avais confié. Monsieur Claveau, Marc était inconnu de nos services, ça tu le sais déjà. Ses comptes bancaires sont normaux, quelques placements tranquilles. Le couple avait quelques économies. Nous n'avons pas vu de mouvement de fonds suspects. Il a toujours travaillé avec un bon salaire d'ailleurs. En fait c'est un bon citoyen qui paie ses impôts et ne se fait pas remarquer. Idem pour son épouse, elle est issue d'une famille bourgeoise de banlieue parisienne. Ils se sont connus à la Fac, mais elle a abandonné le droit commercial et fait des études d'infirmière. Elle est fille unique. Lui avait un frère dans l'armée de l'air habilité secret défense, il est capitaine, bons états de service, la gendarmerie de l'air d'Orange avait enquêté pour ses habilitations.

Les parents des deux côtés sont « cleans », comme aurait dit mon grand-père, ce sont des gens de bonnes

familles. Donc tout nous paraît normal du côté personnel.

- Et bien, c'est pas ce qui va nous orienter vers un mobile ! Merci les gars et son ordinateur personnel
- Ah oui, attend on t'appelle le technicien !

Quand il arriva le sous-officier semblait déjà désolé :

- Son ordinateur est tout ce qu'il y a de plus simple. Seule particularité, il n'a rien de professionnel. Il devait protéger sa vie privée.
- Il y a aussi des données sensibles dans sa société, il devait faire attention et ne rien sortir. Pour ce qui est de ne pas mélanger, le boulot et la vie personnelle, il a bien raison. On devrait essayer de faire pareil, pas vrai les gars ?
- J'ai pu accéder à ses messageries, réseaux sociaux et autres, c'était un père de famille bien tranquille.
- Ok merci, ça ne m'avance pas, mais on ne va pas se plaindre des gens biens.
Tu peux voir avec le GPS de sa voiture, où il a pu se déplacer ? Tiens je t'ai noté l'immatriculation.
Merci à plus !

Il n'était pas sorti des bâtiments quand son téléphone sonnait à nouveau :

- La BDRIJ d'Annecy, ça y est, j'ai tes renseignements.
- Tu as fait vite, super, alors qu'as tu trouvé !
- Il y a 37 Raptor en France.

- Ah quand même, je n'aurais pas cru autant. Il y en eu de volés ces dernières semaines ?
 - Juste un déroqué dans l'Hérault !
 - Tu peux me dire, la date du vol, s'il a été retrouvé et où ?
 - Bien sûr, il a été volé le 27 avril, après-midi, cette année. On ne l'a pas encore retrouvé. J'ai même appelé pour toi la brigade qui a reçu la plainte. Ils n'ont aucun soupçon. Le véhicule a été volé à Palavas. Il n'y avait pas de vidéosurveillance là où il était. C'était en bordure de plage, il n'y a personne en cette période. Le propriétaire était parti faire du kyte-surf. Personne n'a rien vu.
- Par contre, j'ai retrouvé un message que j'avais lu, un gros pick-up a été découvert le 7 mai à proximité de Groisy. Il était calciné, il n'est pas identifié à ce jour.
- Et bien voilà un bon boulot, super renseignement, je vais les contacter. Merci pour ton aide.

Jean-luc ne retourna pas à Marignier, visionner des vidéos ne l'attirait guère. Il appela à l'international : Genève CCPD afficha son portable.

Quand il raccrocha, il était contrarié. C'était toujours compliqué dès que l'on passait les frontières. Certes des progrès étaient faits, mais toute cette administration donnait de la lenteur aux investigations ce qui faisait bien l'affaire des malfrats.

Il chercha dans son répertoire et appuya sur Roland :

- Bonjour Gendarmerie de Genève !

- Salut Roland ! Jean-luc, SR Chambéry, comment vas tu depuis le temps ? Je te dérange ? Tu es au boulot ?
- Bonjour Jean-Luc, je vais très bien, cela fait plaisir de t'entendre. Et toi ça va, comment vas tu? Oui je bosse.
- On fait aller, faut que je passe te saluer. Dis moi j'aurais besoin d'un petit renseignement, pour hier comme d'habitude. Tu peux me dire si vous avez eu un vol de Ford Raptor, je te donne le type.
- Attend je me mets sur l'écran, je t'écoute !
Ok, ça cherche, et voilà, j'ai déjà le retour, rien sur le canton de Genève et en Suisse.
- Merci mon ami, rien ne vaut une bonne connaissance, le CCPD me demande 2 jours. Je te laisse bosser, promis je passe boire un verre.
- Avec plaisir, je t'attends, à bientôt ! Tout de bon !
- Merci, à charge de revanche.

Jean-Luc sourit, au moins il était fixé, la demande officielle serait jointe à la procédure. Il regarda sa montre, tant pis pour Lucie. Il avait le temps de monter à « Cham » comme on disait ici. Aussitôt qu'il eut la confirmation que les enquêteurs étant intervenus étaient en service, il reprit l'A40 et enchaîna sur le spectaculaire viaduc des Egratz. Il passa aux bureaux au centre ville et salua le commandant d'unité, puis retrouva les secouristes qui avaient évacué monsieur Claveau.

- Bonjour, je viens vous voir pour le secours à monsieur Claveau, vous vous en souvenez ?

- Bien sûr ! La SR de Chambéry enquête sur un accident ? Bizarre !
- Non, vous ne l'avez pas su, mais M. Claveau a été tué par balle le 7 mai. Pour l'instant on n'a pas grand chose, alors on vérifie tout ce que l'on peut, y compris son accident. Il se remettait bien de ses blessures.
- Tué par balle ? Ben ça alors ? On devait aller le voir pour son dossier accident.
- Je venais me renseigner si à tout hasard, vous aviez remarqué quelque chose de particulier.

Les deux enquêteurs se regardèrent, faisant appel à leur mémoire.

- Il a fait une sacrée chute, dans un couloir de la vallée blanche et a heurté une roche. Il était inconscient et on n'a pu lui parler. Avec lui se trouvaient deux collègues une femme et un homme. Elle a assuré, lui paniquait. Ce qu'il voulait c'était le ski qui avait déchaussé et était tombé dans une crevasse. Son patron est passé plus tard, quand il est sorti de la vallée. Comme je t'ai dit on devait l'entendre mais on ne se pressait pas avec ses blessures.
- Pour vous rien d'anormal ?
- Jusque là non, mais après, je vais te montrer. Lors d'un exercice, on est descendu récupérer le ski. Nous ne sommes pas d'accord sur l'analyse de ce que je vais te montrer, mais je trouve la partie sectionnée bizarre. Tu vois l'axe a lâché, je pense lorsque qu'il a fait ses premiers virages serrés. La pièce a cassé net au ras de l'épaulement. Je ne comprends pas comment ça pu se

briser à cet endroit. Je voulais redescendre le ski à la société Winteralp, mais je l'ai toujours !

- Moi, je ne vois qu'une pièce cassée, je ne suis pas un expert en skis. Je le récupère et je vais le leur amener , je te tiens au courant. Si j'ai besoin, je te demanderai de me faire un procès verbal de saisie. Pour l'instant on va vérifier cette cassure.

Quand il sortit Jean-luc était satisfait. Il avait bien fait de venir, même si cela n'avait rien à voir. Il ramassait les morceaux du puzzle, il finirait par le remonter. Mieux valait avoir trop de pièces, qu'il ne manque pas la dernière.

Il rejoignit Lucie, l'après midi avait filé à grande vitesse. Il la trouva encore penchée sur son ordinateur.

Guilhem vint le rejoindre.

- Bonjour, du nouveau ?
- Bonjour, on avance, pas assez vite, mais on avance !
- Votre collègue est sacrément compétente, si elle veut quitter la gendarmerie, elle peut venir chez nous ! dit il en souriant.
- Si elle vient chez vous, je vous place en garde à vue !
répondit Jean-luc en riant. On en a trop besoin.
Monsieur Claveau vous avez parlé de ce fichier crypté ?
- Non pas du tout. Je lui avais donné carte blanche. Peut être a-t-il découvert quelque chose, une faille dans nos systèmes, c'est peut être le compte rendu de ses recherches.

- Il faut qu'on sache, je ne peux pas le déverrouiller, je l'envoie à Pontoise. Je l'enverrai du bureau à la division numérique ! déclara Lucie.

Jean-luc intervint.

- Guilhem ? je peux vous appeler ainsi ?
- Bien sûr ?
- Le jour de son accident vous étiez avec lui ?
- Oui bien entendu, c'était une sortie entreprise avec nos prototypes. Je voulais les faire essayer aux gens qui ont travaillé dessus.
- Vous n'avez rien remarqué de particulier ?
- Non, tout le monde était heureux de la sortie puis bouleversé par l'accident. Nous étions satisfaits que Marc se rétablisse.
- Regardez ce que j'ai ramené, son ski qui a déchaussé !
- Vous l'avez récupéré ?
- Pas moi le PGHM, lors d'un exercice, j'en serai bien incapable. Regardez la fixation.
- Ah oui, un axe s'est brisé. Pourtant ces fixations sont éprouvées, c'est la semelle qui était testée. On produit ces systèmes depuis pas mal de temps et on n'a jamais eu de retour sur ce genre de problème. Je vais le donner à mes ateliers !
- Montrez le seulement à une personne de confiance, qu'ils vous donnent un avis technique. Mais pour qu'il reste discret, ne lui dites pas quel est ce matériel, après je le récupère. Suivant ce qu'il dira, on fera peut être une analyse. Que deviendrions nous sans la police scientifique maintenant ?

- Comme vous voulez, vous vous méfiez de mon personnel ?
- On se méfie toujours de tout le monde !
- De moi aussi alors ?
- On a procédé à quelques vérifications d'usage, sinon je ne vous demanderai pas ça.
- Merci pour votre franchise !
- Vous voilà enquêteur, c'est vous que l'on va embaucher à la SR ! dit Lucie en souriant.

Chapitre 10

Jean-Luc et Lucie roulaient sur l'autoroute en direction de d'Annecy.

- Hier j'ai eu la brigade de Groisy où nous allons, ils n'ont pas eu le temps de rechercher des numéros sur la carcasse.
- On verra déjà si c'est un Raptor.

A l'approche de la ville d'Annecy, la circulation s'intensifia lors de la traversée, ils durent brancher une application d'aide aux itinéraires, qui les fit passer par des petites rues puis des routes de campagne.

Enfin ils stoppèrent devant la brigade de Groisy.

- Bonjour ! les accueille le planton.
- Bonjour, nous sommes de la SR de Chambéry, peut-on voir le commandant de brigade, nous avons appelé ? annonça Lucie en montrant sa carte professionnelle.
- Oui, bien sûr je vais vous le chercher.

Une fois devant un café et la demande présentée, le Lieutenant leur indiqua le lieu de dépôt du Ford.

- Le patron du garage saura que vous venez de notre part, je vais l'appeler. C'est facile à trouver. Dans tous les cas, c'est bien un Ford. Des promeneurs l'on retrouvé en fin de matinée près d'une sortie de l'A41. Il était dans les bois, personne n'avait signalé la fumée.

Les gens ont dû penser que cela venait du chantier d'autoroute tout proche.

- Tu peux me confirmer la date !
- C'était le jeudi 7 mai.
- Très bien merci, on repasse ou on t'appelle pour te dire ce qu'il en est, à tout à l'heure.

Le garage Daries était situé tout près de la barrière de péage de Villy le Peloux. Cette proximité permettait aux dépanneurs d'intervenir avec rapidité sur le ruban autoroutier où ils étaient habilités à travailler.

L'un des deux frères, propriétaires des lieux, conduisit les deux enquêteurs dans le parc de voitures accidentées. Il y avait ici toutes les modèles imaginables, certaines voitures étaient partiellement endommagées et d'autres totalement détruites. Quand ils arrivèrent devant la carcasse qui les intéressait, le bilan était vite fait. L'incendie avait tout calciné, il ne restait rien. On ne pouvait pas seulement voir de quelle couleur avait été le véhicule. Les pneus n'étaient qu'un fouillis de cerclages métalliques, l'intérieur était à l'image de l'extérieur, un squelette noirci.

Jean-Luc interpella le patron du garage :

- Désolé, on va vous solliciter, il faudrait que nous recherchions le numéro de châssis.
- On l'a cherché avec vos collègues, il a été découpé.
- Alors il faut trouver les numéros de boîtes de vitesse ou de moteur
- Ce n'est pas facile !
- Dites moi si nous pouvons le faire chez vous ou si l'on doit l'amener à Annecy.

- On a de bonnes relations avec la brigade, on peut vous aider. Si vous voulez, je lève la carcasse avec mon chariot élévateur et je vous enlève les plaques de protection sous la voiture.
- Ce serait super ! Je vais abuser de votre gentillesse, pourriez vous aussi me prêter une combinaison, j'avais pas prévu.
- Pas de souci, je vais vous trouver ça.

Quand le moteur fut accessible, Jean-luc s'exclama :

- C'est un moteur V6, c'est un Raptor, le Ranger n'a pas encore ce type de moteur. Ce sera sur la prochaine version.
- Eh bien, vous vous y connaissez en 4x4 ! dit le garagiste.
- Non mais je me suis renseigné sur ce modèle.

Ce ne fut pas aisé, mais les numéros purent être relevés.

Avant de partir, Jean-luc réussit à ouvrir une portière. Il regarda à l'intérieur par curiosité.

- Il n'y a pas grand chose à voir ! le taquina Lucie.
- Non mais on ne sait jamais, on pourrait trouver un objet calciné !
- Oui effectivement !

Alors que Jean-luc claquait la portière, il entendit un petit cliquetis. Il rouvrit la porte et regarda à nouveau. C'est là qu'il aperçut l'étui de cartouche coincé dans le rail du siège passager. Il le prit et le leva à hauteur de ses yeux.

- Je parie sur du 408 Cheytac ? dit il à Lucie en mettant l'objet sous son regard stupéfait.

- Et les empreintes ? dit le mécanicien
- Avec ce qu'il a chauffé, il n'y a plus rien, ni empreinte, ni Adn, mais il m'intéresse. Oh oui il m'intéresse.

Il se tourna vers le garagiste.

- En attendant merci beaucoup, c'est sympa que l'on puisse compter sur des gens comme vous. Vous nous avez fait gagner un temps précieux.

Lucie et Jean-luc retournèrent à la brigade. Ils retrouvèrent les gendarmes de service et leur firent un compte rendu. Ils devraient établir l'indispensable réquisition adressée à l'IRCGN qui faisait la liaison avec Ford France afin de leur communiquer la correspondance avec le numéro de moteur qui identifierait l'immatriculation et donc la provenance du véhicule. En attendant, ils procédèrent à la saisie de l'étui et passèrent faire signer le procès verbal au garagiste qui était présent lors de la découverte.

Ils repartirent vers Marcellaz après avoir déjeuné au mess de l'escadron de gendarmerie mobile d'Annecy. C'était un moment agréable où on pouvait rencontrer des connaissances professionnelles.

En début d'après-midi, ils stationnaient la voiture devant Winteralp. Guilhem vint à leur rencontre :

- Vous êtes là tous les deux, cela tombe bien. J'ai des nouvelles, venez dans mon bureau !
- Vous avez fait vite dites donc ! intervint Jean-luc.
- J'ai amené le ski ce matin, je l'ai montré à Patrick, mon chef d'atelier, on travaille ensemble depuis des années.

Il a analysé la chose et en a tiré des conclusions. Une pièce n'était pas conforme !

- La pièce qui a cassé ?
- Exact, l'axe brisé maintient une pièce qui fait partie du système de liaison entre la pédale de chaussage, que l'on écrase quand on met la chaussure dans la fixation et le ressort de maintien de la talonnière. L'axe a cassé au niveau de l'épaulement où se fixe la bielle, ce qui a permis au ressort de se relâcher. La chaussure n'était plus verrouillée à l'arrière.
- Bon sang, comment est ce possible ?
- Je ne sais pas, c'est peut être, un défaut de fabrication ? Nous travaillons toujours avec le même décolleteur, il fait un travail sérieux et à une sacrée réputation de précision et de qualité.
- Comment s'appelle-t-il ?
- Patrick, Lebaron de Marnaz !
- Avez vous déjà eu ce genre de problème technique ?
- Non jamais, nos fixations sont sûres. Je ne vois pas comment nous aurions pu passer à côté de la sorte ? Ce qui nous surprend aussi, c'est pourquoi cela a cassé là. Ce n'est pas l'endroit le plus sollicité et il ne peut pas y avoir de choc. La taille des pièces a été calibrée avec une marge de sécurité. Les fournitures sont de qualité identique, Lebaron a un excellent contrôle qualité, c'est son épouse qui s'en charge, le problème doit se trouver dans le métal.
- Ne culpabilisez pas trop vite, je ne crois pas à de telles coïncidences.
- Vous croyez à un sabotage ? un acte volontaire ?

- Je ne crois rien, je vérifie, mais c'est une option qu'il ne faut pas écarter. Qui s'est occupé des skis.
- On était en retard pour monter les fixations. Tout le monde s'y est mis. Mais comme vous pouvez voir, cette pièce est facile à changer, il faut juste enlever une vis. Elle est juste un peu dure car on met une colle bloquante.
- C'est ce que l'on voit là.
- Oui la colle a débordé. Il y en a un peu qui dépasse, d'habitude on ne voit rien.
- Donc ils étaient nombreux à s'occuper des skis.
- Oui, tous les gens de l'atelier. Peu de gens du centre technique sont venus faire la journée ski. Ce sont des gens travaillant à Marcellaz qui sont allés les chercher, les ont manipulés, transportés. Mais je n'ose pas croire que ce soit intentionnel, il doit s'agir d'un défaut de fabrication, voilà tout ! Cet accident peut remettre en question la qualité de nos produits. Ce ne serait pas bon pour Winteralp. Si c'est le cas, les salariés peuvent perdre leur emploi. Je n'y crois pas, nous sommes une équipe.
- Je vais saisir ce matériel, pouvez vous me donner le deuxième ski. Nous allons faire procéder à des analyses. Peut être auront ils besoin de comparer. Cela demandera du temps mais, on saura.
- J'espère que cela ira vite, je crois que je ne vais pas beaucoup dormir d'ici là.
- Je comprends mais je vous rappelle que Marc n'est pas mort suite à son accident. Et puis ces investigations sont à charge comme à décharge, si on prouve que

c'est un défaut dans le métal, cela vous rassurera et dissipera nos soupçons.

Bien entendu, nous comptons sur votre discrétion.

- Vous pouvez compter sur moi.

Jean-luc repartit pour Marignier. Quand il consulta sa messagerie, il lut un courriel qui disait que le GPS de la voiture de monsieur Claveau n'avait indiqué aucun trajet hors routine habituelle. Décidément, il avait une vie bien rangée.

Ceci rappela au major qu'il devait également vérifier, le GPS du Ford Raptor quand il aurait un numéro de châssis.

Il retrouva les personnels de la brigade à Marignier. Il informa l'équipe des avancées concernant le véhicule.

Quand Philippe l'adjoint au commandant de brigade le rejoignit, il l'informa que les vidéos avaient été visionnées et qu'à aucun moment un Ford Raptor n'avait été filmé. Il décida donc de partir pour récupérer les fichiers des vidéos surveillance des stations de Pont de Fillinges et de Bonne puis il revint à Winteralp pour aider Lucie.

- Demain, nous aurons une journée « cinéma », il va falloir regarder les deux fichiers.
- C'est bon, j'ai fini ici. Pour moi, il n'y a que la pièce verrouillée qui me paraît suspecte.
- Même si elle n'est pas liée à notre affaire, elle est au moins intrigante.
- C'est le moins que l'on puisse dire, j'ai encore essayé, pas moyen de l'ouvrir.

- Ecoute il faut que l'on monte à Pontoise, on doit contacter le département véhicules, pour identifier le Raptor volé, même s'il n'y a pas trop de doute, on a besoin de confirmer l'information, on a ton fichier à faire ouvrir, les skis et l'étui de cartouche à faire examiner par l'IRCGN.
- Un déplacement à Paris, pourquoi pas, mais tu m'invites au resto et on va au spectacle ? Faut que je voie pour m'habiller ! dit elle en riant.

Chapitre 11

La Mégane roulait sur l'A7 en direction de Paris. Lucie avait baissé le son de l'autoradio. Jean-luc s'était endormi après la halte sur une aire près d'Auxerre. Ils s'étaient mis en route très tôt le matin, il fallait faire l'aller retour dans la journée.

- C'est pas du tourisme avait dit Jean-luc. Et puis cela fait des fais de déplacements et c'est long pour être remboursé. On sera rentré ce soir. On a pour 6 heures, on se relaiera.

Lucie avait peu parlé, Jean-Luc savait ce qu'elle avait. Ne pas ouvrir ce fichier avait blessé son amour propre. Elle acceptait mal ce qu'elle prenait pour un échec.

La veille, ils étaient restés toute la journée à Chambéry. Ils s'étaient partagés les fichiers des stations-service et s'étaient mis à regarder défiler les voitures.

Quelques scènes cocasses leur avaient donné l'occasion de sourire, mais ce fut un travail long et fastidieux. Ce fut d'autant plus difficile qu'ils ne trouvèrent rien.

Pourtant un tel engin devait consommer et il fallait bien faire le plein. A la fin de la journée, Jean-luc rangea tout et quitta les bureaux :

- Laisse tomber pour ce soir, on verra au retour de Pontoise. A demain 5 heures.

Quand il se réveilla, elle lui passa le volant. Il en profita pour lui demander :

- Alors qu'est ce que tu penses de cette affaire ? Quel est ton sentiment ?

Lucie réfléchit un moment.

- J'avoue que jusqu'à présent, je nageais dans le brouillard. Monsieur Claveau était un homme rangé et calme. Je ne voyais absolument pas pourquoi on l'avait tué. Avec la fixation du ski et ce fichier camouflé, je crois que l'on peut légitimement penser que le mobile est en rapport avec Winteralp. Donc si nos experts à l'IRCGN ne convergent pas vers cette hypothèse, ce sera retour à la case départ. Pourtant j'aimerais particulièrement arrêter le tueur. Carole, la femme de Marc, m'a beaucoup touchée, elle a été fauchée en plein bonheur.
- J'ai la même analyse que toi. Les expertises ne nous décevrons pas, tu verras. Je ne vois vraiment pas comment cela pourrait en être autrement, même si je n'ai pas encore d'éléments me permettant de comprendre. Par contre, je ne pense pas qu'il y ait seulement une hypothèse mais plusieurs. Y a-t-il, un ou plusieurs traîtres chez Winteralp ou dans l'environnement industriel ? A-t-il pu tirer lui-même ou a-t-il fait appel à un tueur ?
Quand on aura les résultats, on saura s'il faut creuser dans cette direction. Il faut confirmer le lien entre l'accident de ski et l'assassinat.
- Dans l'environnement économique ?

- Il a peut être fait l'objet de chantage pour divulguer des données sensibles et a refusé ! On ne sait jamais. Dès notre retour, on fouille dans la vie de tous les employés de Winteralp.
C'est pour cela qu'il fallait monter.
- Le patron n'a pas été trop difficile à convaincre ?
- Si mais il faut savoir lui présenter les bons arguments, si on a vite bouclé cette affaire, on reviendra à Grenoble sur notre tueur en série.
- Tu es un vieux filou !
- D'abord je ne suis pas vieux, ensuite c'est de la diplomatie, c'est tout ! dit il en riant.

Lucie resta un moment silencieuse, perdue dans ses pensées.

- Et Guilhem, crois tu qu'il soit impliqué ?
- Je ne pense pas que ce soit lui, il a mandaté Marc pour des recherches, je pense qu'involontairement il l'a amené dans un endroit dangereux, et puis il a mis beaucoup d'argent dans la société, il n'a aucun intérêt à ce que Winteralp soit concurrencée.
- Il m'a donné accès à tout !
- Je sais, cela confirme ce que je pense, mais gardons toujours à l'esprit que quelque chose que l'on ne connaît pas peut tout bouleverser. Il faut garder l'esprit ouvert et critique, même avec Guilhem. Des personnes ont pu subir des pressions telles qu'elles ont été obligées d'agir contre leur grès.

Quand Jean-luc gara la Mégane, il repensa à l'ancien lieu d'implantation de l'IRCGN au Fort de Rosny sous bois. Depuis quelques années, la gendarmerie avait implanté son institut dans de nouveaux locaux plus vastes et adaptés. Ils étaient devant des bâtiment cubiques ultras modernes qui avaient permis l'extension et la multiplication des départements de recherches. C'était l'une des particularité de la gendarmerie, s'articuler du plus petit territoire isolé jusqu'aux techniques de pointe.

Lucie et Jean-luc prirent tous les éléments qui devaient faire l'objet d'investigations.

Après avoir montré leur carte professionnelle, ils s'engagèrent dans le labyrinthe des divisions et départements.

Jean-luc fit parler son esprit pratique :

- Nous allons poser les skis en premier, se sont les plus lourds et on ne nous prendra plus pour des touristes perdus qui cherchent les pistes. Il faut aller à la Division Criminalistique physique et chimie. Ils feront une analyse chimique ou ils les passeront au Microscope électronique à balayage.
- Comment savoir ?
- On va leur donner et ils verront, chacun son métier, ce qui nous importe c'est le résultat. Voilà nous y sommes.

Quand il ressortirent, Jean-luc était satisfait. Il faudrait attendre quelques jours mais il avait pensé que ce serait bien plus long.

Ils passèrent au département balistique.

Jean-luc retrouva les experts qui avaient identifié le Lobaev.

- Tu veux voir ce que c'est ? lui demanda un sous officier
- Tu en as un ? s'étonna Jean-Luc.
- Oui on essaie d'avoir un exemplaire de chaque arme sortie dans le monde, je vais te le chercher. Ce n'est pas un modèle récent chez Lobaev. On a une réserve derrière et on a des râteliers remplis d'armes du monde entier.

Jean-Luc resta muet devant le fusil. Sa couleur noire mat ajoutait à l'impression de force qu'il dégagait. Son canon d'une longueur importante avec son frein de bouche, son bipied et sa lunette à grossissement 8 en imposaient.

L'expert semblait intarissable :

- Il est sorti en plusieurs calibres. Toi, si je me rappelle, c'est du 408 Cheytac. C'est une munition très puissante. On retrouve aussi ce fusil en version avec crosse repliable. Il date un peu mais il s'est montré très efficace, y compris dans les compétitions de tir. On peut lui ajouter un silencieux ou démonter le canon.
- Je t'amène cet étui de cartouche, peux tu me confirmer que c'est du 408 Cheytac.

Il prit son pied à coulisse et mesura, puis le compara à un modèle sorti d'une boîte.

- Oui c'est bien ce calibre.
- Peut-on savoir si la balle que je t'ai fait envoyer était sur cet étui.
- Non surtout avec ce qu'il a chauffé, mais c'est le même type de munition. Cela ne fait aucun doute et ce n'est pas courant.
- C'est déjà bien, met le dans ton rapport, cela nous servira peut être. Je reprends la balle et l'étui.

Quand ils sortirent, Jean-Luc proposa de passer au Département véhicules.

- Comme cela on pourra s'occuper de ton fichier tranquillement.
- Ca me va.
- Alors tachons de le trouver rapidement. On ne devrait pas en avoir pour longtemps. Après on mange au mess. Ce ne devrait pas être mauvais ici.

Effectivement avec les numéros relevés sur la carcasse le service d'identification des véhicules volés pourrait permettre de remonter jusqu'à l'immatriculation. Jean-Luc leur demanda également de rechercher les informations du GPS, une fois que l'on aurait ce renseignement et si le véhicule en était équipé.

Lucie se sentit beaucoup plus à l'aise quand elle arriva à la Division criminalistique ingénierie et numérique à la différence de Jean-Luc.

Elle remit sa clé USB et expliqua à l'expert ce qu'elle attendait de lui. Elle se morfondait toujours sur le fait qu'elle n'ait pas pu le lire.

L'expert le passa à l'antivirus puis brancha le support sur un ordinateur.

Jean-Luc souriait, le sous-officier avec ses lunettes rondes avait une tête d'intellectuel. Il correspondait bien à l'image qu'il avait de l'informaticien surdoué.

- Cela ne m'étonne pas que tu ne l'aies pas ouvert. Même pour nous cela va demander du temps. Tu sais on a beaucoup de logiciels que vous n'avez pas et on se tient constamment au courant de toutes les nouveautés.

Je m'en occupe personnellement. Ca va être un beau challenge. Laisse moi tes coordonnées, je t'appelle.

Lucie échangea en des termes que Jean-luc ne maîtrisait pas et enfin, ils purent quitter le service. Lucie avait retrouvé un début de sourire.

Quand ils sortirent, Jean-Luc s'arrêta dans le couloir :

- Tu vois que tu ne pouvais pas y arriver seule, même lui aura des difficultés, avec sa tête de premier de la classe ! Alors arrête avec ton air abattu et retrouve ton sourire. Le principal c'est que l'on aille au bout de notre enquête.
- Tu as raison, mais je n'aime pas rester sur un échec.
- Et bien peut être qu'un jour tu viendras travailler ici.

La gendarmerie nationale doit être une équipe, on s'appuie tous les uns sur les autres, ta trouvaille va se transformer en indice décisif, je le sens.

Il ne faut pas s'isoler parce que l'on est en SR. On est tous sur le même bateau, et dans cet organigramme, il ne faut pas oublier la brigade territoriale. Elle ne monte pas souvent sur scène, mais descend tous les jours à la mine. Nous avons la chance d'être mis en valeur quand on résout une affaire, mais eux travaillent dans l'ombre. Ils sont les fondations de la gendarmerie départementale, ils sont d'une aide précieuse, mais tu sais tout cela, tu y as été comme moi. Il ne faut pas changer notre mentalité parce que l'on change d'unité. Ne te replie pas sur toi, consulte et demande, tu avanceras. On a besoin des autres.

Dans une enquête, il faut pouvoir se dire que l'on a bien fait ce que l'on avait à faire, mais la police judiciaire n'est pas une science exacte. On réussit, parfois c'est l'échec. On ne l'accepte pas toujours, mais il faut apprendre à vivre avec.

Ils marchèrent un moment au travers des couloirs.

- Est ce que c'est bon pour toi, tu n'as rien d'autre à voir ? On a pas mal de route à faire, on arrivera à la nuit
- C'est bon, on y va quand tu veux.

Jean-Luc se mit au volant et reprit la direction de l'A7 dans le flot de circulation.

- Imagine toi parisienne et que nous partons en week-

end à la neige.

- Ah non, pas en couple avec toi ! Qu'ai je fait pour mériter ça ? dit Lucie avec un sourire moqueur.
- Finalement, je préférais quand tu étais préoccupée ! dit Jean-Luc a en riant.

Lucie remet le GPS.

- On va éviter de se faire prendre dans les embouteillages.
- Bonne idée !

A peine la région parisienne s'éloignait elle, que Lucie s'endormit et ne rouvrit les yeux qu'à Chambéry.

Chapitre 12

L'homme gara la BMW Z4 devant l'hôtel le plus beau et le plus cher de la station. Cela faisait longtemps qu'il n'était pas revenu à Vlora. La ville s'agrandissait et des grues indiquaient les chantiers de constructions. Ses cousins avaient décidé d'investir dans l'immobilier de luxe et misait sur la proximité avec l'Union Européenne, voire une adhésion prochaine. Quelques écologistes avaient protesté car cela allait défigurer la baie, mais ils avaient vite été mis au pas.

Il ouvrit la porte de sa décapotable et monta négligemment les marches vers l'entrée, lentement en prenant soin que toutes les jeunes femmes qui marchaient sur la plage et sur le front de mer, à cette heure d'affluence, aient le temps de le voir. Une fois en haut, il se retourna et ôta ses Ray Ban. Il admira la mer Adriatique. Son pays lui manquait. Il s'était habillé avec soin, pantalon beige en lin de chez Prada, une chemisette Hugo Boss, bleue comme la baie et des tennis blancs Bulgari.

On n'existe pas sans les marques, pensait-il !
Ils savaient que la première impression marquait les esprits. Son arrivée allait créer une rumeur qui allait se répandre comme une traînée de poudre. Son contrat en France allait lui permettre de montrer sa réussite, même si sa Rolex demeurerait une contrefaçon.

Quand il avait quitté la Haute-savoie, il était reparti sur Rome où il avait retrouvé des amis. Il avait embarqué à Lyon Saint-Exupéry, Genève était trop proche.

Une fois en Italie, il avait un peu fait la fête et puis son oncle l'avait sollicité. Les clients demandaient des voitures de location luxueuses et pas chères.

Que croyaient-ils des occidentaux ? Que tout était bon marché en Albanie ?

Ils détournaient pudiquement leur regard pour ne pas voir comment on leur fournissait un tel véhicule à ce prix.

Il avait appelé son neveu pour lui demander une Z4. Celui-ci avait toujours de faux papiers. Il avait loué la voiture et pris la route jusqu'à Brindisi où il avait embarqué sur le ferry qui l'avait amené jusqu'à Vlora.

La voiture avait les clés. Elle serait vite ré-immatriculée dans le pays, il n'y avait pas de contrôle.

Comme on le lui avait appris, il avait rentabilisé le voyage. Dans la roue de secours, il avait caché 2 kg d'ecstasy. Ce produit faisait fureur auprès des jeunes albanais et des touristes venus faire la fête. Son entrée au port n'avait pas été un problème, les touristes étaient les bienvenus, on ne se perdait pas en formalités administratives.

Il était remonté vers Tirana voir sa mère, revenue au pays, dans un petit village au nord. C'était important la famille. Elle était veuve depuis longtemps et il lui envoyait de l'argent tous les mois. Il avait revu ses deux sœurs. Il les avait sermonnées, elles s'habillaient trop à l'occidentale. C'était bon pour les filles qu'il draguait, mais pas pour ses sœurs.

Sa mère lui avait posé tout un tas de questions. Elle se doutait que tout cet argent n'était pas gagné dans un travail honnête. Elle avait même refusé les cadeaux qu'il lui avait amené.

- Mon fils comment gagnes-tu tout cet argent. J'espère que tu respectes la mémoire de ton père. Il a gardé son honneur et sa fierté. Tu sais que cela ne s'achète pas. Je me fais du souci pour toi.

Il était parti, sans oser répondre, pour rejoindre son clan à Vlora. Ses oncles et ses cousins étaient moins regardant sur la provenance de son argent.

L'Europe étalait ses richesses, il fallait en profiter.

Vlora serait sûrement la future Ibiza, où toute la jeunesse dorée viendrait y dépenser ses euros.

Il ne fallait pas laisser la place.

Il était aussi venu pour retrouver des amis et organiser un réseau de distribution de produits stupéfiants.

Le lendemain matin, vers midi, le téléphone sonna. Il repoussa les deux filles qui partageaient son lit et répondit encore tout ensommeillé. Il avait rencontré les deux demoiselles la veille en boîte de nuit. Il avait dépensé sans compter, champagne, cigares et tournée d'ecstasy.

Son oncle le convoqua pour le soir. Il demanda aux filles de quitter sa suite et se traîna jusqu'à la douche. Quand il se mit en route pour rejoindre son oncle, il avait repris une mine présentable.

Quand il arriva dans l'arrière salle du café, deux faux clients occupaient une table près de la porte du fond.

Il salua son oncle et deux cousins.

- Cela fait quelques jours que tu es ici. Il faut reprendre le travail. On va te donner de faux papiers, retourne en Italie, change de ville et d'agences de location et ramène nous de gros 4x4, les gens adorent.
- Il y a peu j'en avais un magnifique en France !
- Pourquoi tu ne l'as pas ramené, tu sais qu'on prend.
- Je ne pouvais pas prendre le risque de passer la frontière avec.
- Attention de ne pas te griller en France, tu sais que l'on y a besoin de toi. Je veux que tu restes discret et tranquille.
- Oui, oui pas de problème.
- Tu sais ce que tu nous dois, on s'occupe de ta famille ici. N'oublie pas ce que l'on a fait pour toi !
- Oui je sais, je n'oublie pas.
- On m'a dit que tu as beaucoup flambé ?
- J'ai fait un peu d'affaires mais depuis l'Italie.
- En Italie pas de problème, en France, on aura bientôt besoin de toi, alors reste tranquille là-bas.
- Je te jure cela vient d'Italie. Je vais faire un peu de business.
- Ok, tu n'oublieras pas la participation aux frais de la famille.
- Non, je n'oublie pas, mais il faut que ça démarre. Je ferai quoi en France et où ?
- Je te le dirai au moment voulu. Tu n'aimes plus la France.

- Si bien sûr, juste un problème avec une fille.
- Une fille, c'est quoi cette embrouille ! Je te répète qu'avant tout c'est la famille, tes problèmes de cœur, tu les règles et je ne veux plus en entendre parler, c'est bien vu. Tu sembles bien bizarre ! dit l'oncle en frappant la pointe de l'index sur la table.
- Non, ça va aller.
- Retourne en Italie et tiens toi prêt, et surtout ne t'avise pas de me mentir.

Son départ de Vlora fut beaucoup plus discret que son arrivée.

Chapitre 13

Jean-luc reprit du café. Dès le lendemain de leur retour de la région parisienne, ils étaient revenus à Marcellaz. Ce village avait quelque chose d'apaisant surtout après la fureur de la ville et de ses périphériques.

Les bureaux de Winteralp étaient ensoleillés et Guilhem les avait reçus dehors où une table et quelques chaises permettaient de faire une pause à l'extérieur.

- Nous aurons besoin de l'organigramme de Winteralp avec les renseignements d'identité et les adresses de tous les employés ! déclara Jean-Luc.
- Donc vous privilégiez un problème interne ?
- On ne peut pas vous le cacher, mais pour l'instant nous allons vers des vérifications. Quand nous aurons les résultats de Pontoise, nous pourrons certainement nous orienter avec plus de précision. Disons que l'on va débroussailler un peu le terrain. Faites vous des vérifications quand vous embauchez un employé ?
- Oui, mais c'est pour la forme. Beaucoup trop de choses sont rayées du casier judiciaire. Mais nous le demandons quand même, en espérant que les gens à problèmes se censureront d'eux-mêmes.
- Avez vous eu des soupçons d'espionnage, des informations ont-elles transpiré ?

- Non pas d'intrusion que je sache, mais il y a eu une fuite. Quand nos travaux ont bien avancé, j'avais pu lire dans la presse spécialisée que nous travaillions sur une nouvelle matière. Il suffit qu'un ouvrier ait entendu certaines choses et s'en vante le samedi soir dans un bar, c'est terminé pour la discrétion. Ce n'est pas une mauvaise intention mais de l'insouciance, j'avais donné des consignes mais les ouvriers n'imaginent pas que nous puissions être surveillés. De toutes façons, je ne pouvais pas faire autrement, il a fallu faire beaucoup d'essais en laboratoire et dans les ateliers. Je vous préparerai la liste que vous demandez et je vous la donnerai dans les meilleurs délais.

Jean-Luc et Lucie avaient fait le point avec la brigade de Marignier. Les enquêteurs locaux n'avaient pas recueilli de nouveaux renseignements.

Quand Jean-Luc prit connaissance de ses messages, l'IRCGN donnait une première réponse, il la lut à voix haute pour Lucie et les sous-officiers présents :

- Nous avons la réponse de Ford France. Le véhicule retrouvé à Groisy est bien celui qui a été volé à Palavas les Flots. Les numéros correspondent. Par contre le GPS avait été débranché ou détruit. On le perd quand il a quitté l'Hérault vers le nord-est.
- Il a du faire le plein dans la vallée du Rhône !
- Oui sûrement, mais cela serait fastidieux de s'y attaquer directement. Est il seulement passé par là ? Il a peut être fait un détour. On va contacter l'ancien propriétaire et lui demander ce qu'il avait dans le

réservoir. On essaiera de calculer son autonomie et son point de ravitaillement.

- Ok je m'en occupe, cela m'occupera, je ronge mon frein en attendant le résultat de l'ouverture du fichier ! annonça Lucie.

Jean-Luc regarda un autre message provenant d'Annecy. On lui annonçait que les tirages des photos étaient prêts. Il ouvrit les fichiers joints et regarda les visages. Les deux jeunes hommes devaient avoir tout juste 17 ans. Leur profil se ressemblait, cheveux rasé sur les côtés, bruns, yeux clairs. Jean-Luc ouvrit le troisième fichier.

Il s'agissait sûrement d'un prix attribué lors d'un concours de tir, vu les insignes qui décoraient le diplôme, mais personne ne savait lire l'albanais. Internet apporta rapidement la confirmation. Ecrit à la main, on pouvait lire le nom de l'heureux titulaire : Kelmendi, D.

- Tiens donc, le fils de Kelmendi, chez qui j'ai fait la perquisition, avec la police, fait du tir. Mais je ne sais pas qui est l'autre jeune homme ! dit Jean-luc en montrant la photo à Lucie.

Lucie nota le numéro du propriétaire du 4x4 volé et sortit l'appeler. Le véhicule avait environ 500 km d'autonomie et pouvait donc rallier la Haute-savoie sans s'arrêter. Elle l'annonça à Jean-Luc d'un air déçu.

- Lui as-tu demandé s'il avait un badge de télépéage ?
- Non, j'ai oublié !
- Rappelle le, s'il te plait et patience on saura pour ton fichier, cela te trouble.

Après quelques minutes Lucie revint vers lui.

- Tu avais raison, il avait un badge Vinci Autoroute.
- Ok appelle les, qu'ils te donnent tous les déplacements avec les horaires après le vol, s'il y en a. On ne peut plus payer en numéraire aux barrières de péage, je pense que le conducteur n'a pas voulu utiliser sa carte bancaire.
- Je m'en occupe.
- Viens rentrons à Chambéry, je vais essayer de ne pas rentrer trop tard ce soir. Tu feras la demande depuis le bureau.

Le lendemain une bonne odeur de café accueillit Lucie quand elle arriva au bureau.

- Comment vas tu ? demanda Lucie.
- Bien, une bonne nuit fait du bien et toi ?
- J'ai déjà la réponse de Vinci autoroute. Le badge n'a pas été utilisé après le vol.
- M... d'après moi, il est descendu voler le véhicule et a dû remonter de suite. Le délai entre la date du vol et le meurtre est court. Il avait des repérages à faire. D'après le témoin de Faucigny, il se servait du Ford, donc il faut vérifier sur l'autoroute.
- Comment veux tu que l'on fasse ?
- Demande à la société APRR à la barrière de péage de Chatusange, à l'est de Valence. Tu demandes les vidéos deux heures après le vol et les 24 heures suivantes. Faudra tout regarder, on se fera aider par la brigade territoriale, s'ils ont le temps.

- Tu veux savoir quoi ?
- Il faut bien repérer l'heure, le couloir de passage et ils te diront comment il a payé, badge ou carte. On aura les coordonnées. Je ne pense pas que l'on verra quelque chose.
- C'est parti !

Dès 08h00 le téléphone sonna, Jean-Luc décrocha :

- L'IRCGN, la Division Criminalistique physique et chimie, bonjour.
- Major Bouguier, bonjour, voilà une bonne nouvelle qui arrive ? Attends je mets le haut-parleur ! Pour que ma collègue entende !
- Nous avons réalisé l'analyse de l'axe qui a cassé sur les skis que tu nous as amenés. La pièce incriminée est en acier stub. Je te fais simple, un acier qui contient 1% de carbone, il est cassant à moins de 100 kg de torsion. Si ton gars était costaud, quand il a mis tout le poids dessus, il n'avait aucune chance que cela tienne.
- L'autre côté est comment ?
- L'autre est en acier 35cd4, la différence de teneur en carbone change sa résistance. Trop de carbone rend le métal cassant. Le 35cd4 est plus adapté pour ces contraintes.
- Donc ?
- On a comparé avec les données du constructeur, les fixations Winteralp ont toutes des axes en 35cd4. En conclusion, la pièce qui a cassé n'est pas d'origine, elle a été changée.

- Bingo, voilà notre lien. C'est pour ça qu'il y avait de la colle visible près de la vis de fixation. Excellent boulot, j'attends ton rapport avec impatience, merci beaucoup, bonne journée.

Jean-Luc raccrocha.

- Je te l'avais dit qu'on ne serait pas déçu par notre voyage ! Maintenant il va falloir éplucher tous les employés de Winteralp.
- Si on avait ouvert le fichier, on pourrait peut être recentrer sur une ou deux personnes.
- Ecoute on va faire comme si on ne pouvait pas le lire et si d'autres éléments arrivent et bien tant mieux. D'autant plus que tu seras peut-être déçue du contenu. Nous ne sommes pas des sprinters, mais des coureurs de fond. Allez viens, on va annoncer à Guilhem que son matériel n'est pas en cause. Il va pouvoir souffler. En passant on s'arrêtera faire le point avec le Juge d'instruction d'Annecy.

Quand ils revinrent à Chambéry, Lucie ouvrit le dossier préparé par Guilhem. Elle sourit, la première fiche le concernait. Même s'il savait que des vérifications avaient été faites sur lui, il était solidaire de ses employés.

Finalement ils étaient passés à Bonneville et avait demandé l'aide de la brigade des recherches.

Jean-Luc avait gardé les employés travaillant sur Marcellaz et les cadres du service technique.

- Laisse tout ça dit il à Lucie viens à la maison manger, cela nous fera du bien de parler d'autres choses. On a

du boulot demain.

Les papiers s'amoncelaient sur la table. Chaque membre de la société Winteralp avait sa chemise cartonnée. Dessus figurait le nom et la photo donnée par Guilhem.

- Il faudra vérifier les emplois du temps, rapidement. A Marcellaz ce sera facile, mais à Findrol dans les ateliers on fera par recoupements. Ce qui de toutes façons n'écartera pas la personne car elle pourra être commanditaire.
- Bien sûr ! J'ai mis l'organigramme de la société au tableau. Je fais le point :
On a donc Guilhem, directeur, Florence son épouse supervise les services administratifs avec une secrétaire et une comptable, le département informatique était composé de 5 personnes dont Marc, le groupe commercial est composé cinq personnes et ils ont deux stylistes à s'occuper de la conception. Cela fait quinze personnes aujourd'hui.
A Findrol, on a un directeur technique, un chef d'atelier, vingt techniciens et trois personnes au laboratoire. Cela fait 25 personnes. Pas mal pour une jeune entreprise.
- J'ai fait un plan des vérifications à faire pour chacun d'entre eux. On va prendre le dossier on aura des choses à vérifier à Winteralp.
- Alors direction Marcellaz !
- Tu t'y plais ?
- Oui, je m'y sens bien.

Les deux enquêteurs avaient décidé de garder secret leurs soupçons sur le personnel le plus longtemps possible. Ils entendirent séparément et de façon la plus anodine tous les membres de Winteralp. Ils se réunirent par la suite et purent comparer l'emploi du temps de chacun d'eux.

- Bon, ben personne n'a quitté l'entreprise le 7 mai au matin. Seuls les commerciaux étaient absents mais on a pu contrôler leurs rendez vous, ils étaient loin. Aucun employé n'a tiré sur Marc, c'est une certitude ! annonça Jean-Luc.
- C'est bien on avance ! relança Lucie.
- Oui on avance. Je reviens au véhicule, on va aussi faire une demande pour les radars de contrôle vitesse, si le 4x4 n'a pas été pris en excès. Avec un moteur comme ça, c'est pas impossible. En complément, on va faire un message à routes les unités si des fois, ils n'ont pas enregistré un vol de carburant.
- On peut demander à la BDRIJ à Annecy !
- Je sais mais j'ai peur que pour un vol de carburant la personne n'ait pas déposé plainte. Beaucoup de chef d'entreprises ne veulent pas en plus perdre du temps. Demandons directement aux brigades territoriales pour la période du 26 avril au 07 mai.
- Je m'en occupe.

Chapitre 14

L'homme gara le Range Rover dans le vieux hangar où d'autres 4x4 attendaient patiemment. Un mécanicien vint immédiatement enlever les plaques italiennes.

- Mon oncle est ici ? demanda-t-il.
- Non, il est au quartier général ! soupira celui qui semblait être le responsable. Tu as bien bossé, je crois qu'on va un peu calmer le jeu. Faut pas trop en faire non plus.
- Oui ça serait bien, j'ai peur de me faire remarquer surtout sur le ferry. Certes je laisse pousser ma barbe, et je change de look mais tout de même. Tu as une voiture à me prêter pour aller au centre ville ?
- Oh j'ai pas grand chose. Prend la Zastava, là-bas !
- Quoi ? Tu as pas mieux, c'est une horreur cette caisse.
- Tu as des goût de riches, nous on roule encore avec ça dans les campagnes. Tu voulais être discret, tu le seras, personne ne te regardera.
Toutes les autres voitures sont sorties et les 4x4 ne sont pas prêts.

Une fois arrivé au café de son oncle, l'homme, traversa le bar et alla s'affaler sur une chaise dans l'arrière salle.

- Bonjour mon oncle, je suis venu en Zastava, les affaires vont si mal que cela ?

- Non, mais je trouve que tu te fais un peu trop voir. J'ai donné des consignes. Tu sais que dans nos affaires, la discrétion est gage de réussite. Si on peut acheter certaines personnes, il est bon de leur laisser croire que se sont eux qui continuent de diriger et qu'ils sont importants. Restons dans l'ombre. Tu as fini ce que je t'avais demandé ?
- J'ai ramené un Range Rover.
- Ok, tu vas rester ici quelques temps. On t'enverra en France. On a une fille qui travaille sur Genève et qui habite en Haute-Savoie qui nous crée des problèmes, il va falloir la déplacer. On va la ramener ici. Elle fera de l'abattage, elle verra qu'elle était bien là-bas.
- En Haute-Savoie ? Pourquoi pas en Suisse ?
- Elle loge en France, donc, il faudra intervenir chez elle. Ca te pose un problème ?
- Non, ça ira !
- Encore cette histoire de fille ? Tu me caches quelque chose, tu n'es pas du genre à fuir devant une demoiselle !
- C'est compliqué. Je ne te mens pas, j'irai pas de souci.
- On te fournira une voiture pour que tu la ramènes !
- Très bien, je pars quand ?
- Ne soit pas pressé maintenant, on te le dira, notre contact là-bas nous avisera. Elle a eu un petit problème...elle est hospitalisée ! Pour l'instant !

Le lendemain après-midi l'homme se rendit dans un café de Tirana.

Il appela la gendarmerie française :

- Vous avez à l'hôpital d'Annemasse une jeune fille albanaise qui a été tabassée. Elle se prostitue sur Genève, ils vont la tuer, il faut la protéger.
- Monsieur, qui êtes vous ? vous ne nous avez pas donné votre identité. Vous appelez de l'étranger ?
- Protégez la ? et il raccrocha.

Une heure après une patrouille de gendarmerie se présenta au CHAL.

- Avez vous comme patiente, une jeune femme albanaise qui a été frappée ?
- Nous l'avions ! Elle est sortie ce matin. Deux hommes sont venus la chercher.
- Vous avez son adresse ?
- Oui, voilà, elle a signé une décharge. On voulait la garder. On lui a fait rencontrer une association de protection de femmes battues, mais elle a refusé toute aide. Les traces nous paraissaient suspectes. Elle nous a dit s'être fait agresser par des inconnus.
- Très bien merci, on va aller voir chez elle.

Quand les deux sous-officiers arrivèrent aux Portes de France à Gaillard à la frontière, ils montèrent sans tarder à l'adresse indiquée.

Ils eurent beau sonner, personne ne vint ouvrir. Ils essayèrent chez les voisins et trouvèrent une grand-mère disposait à leur parler :

- Oui ce matin, elle est venue avec deux hommes. Elle est restée 5 minutes et ils sont repartis. Mais il n'y avait pas son amie. Elles habitent à deux dans l'appartement. Sa colocataire ne venait plus depuis son agression.
- Quelle agression ?
- Elle a été frappée par des voyous à la descente du tram. C'est ce qu'elle m'a dit !
- Comment était-elle ce matin avec les deux hommes ? Semblait-elle sous la contrainte ?
- Non pas du tout, c'était calme ! Tout s'est passé rapidement. Elle est ressortie avec un sac et ils sont partis. Elle baissait la tête et n'a pas dit bonjour.
- On vous laisse notre numéro, si l'une ou l'autre reviennent, appelez nous ! merci.
- Je n'y manquerai pas !

Avant de partir le gendarme, tourna la poignée par acquis de conscience. La porte s'ouvrit.

- Madame, venez avec nous s'il vous plait ! On va regarder dans l'appartement !

Le petit meublé était désert, les armoires vides. Seuls les draps sur l'unique lit et un peu de vaisselle témoignaient d'une occupation antérieure.

- Je ne crois pas qu'elles reviendront ! souffla un des gendarmes. On va en parler au Procureur de Bonneville et il décidera ce que l'on fait, mais elles semblent être parties de leur plein grès.
- De leur plein grès ? J'aimerais en être sûr, s'ils en détiennent une, ils font faire ce qu'ils veulent à l'autre . On va appeler le parquet. Il risque de donner les

renseignements au parquet de Thonon les bains, ce n'est pas le même tribunal !

Merci madame, refermez bien !

Le soir, l'homme embarqua sur le dernier ferry à destination de Brindisi à bord d'une Golf verte. En douze heures, il remonta la botte italienne et franchit le tunnel du Mont Blanc.

Après une nuit à l'hôtel, il prit contact avec le numéro qu'on lui avait donné. Un rendez-vous avec ses contacts fut convenu sur le Salève. Il ne connaissait pas les individus qui lui remirent la jeune femme qui ne cessait de pleurer. Il la jeta dans son coffre et disparut. Il était mécontent, il aurait voulu la récupérer plus tard mais son oncle l'avait sermonné, il devait s'en charger immédiatement.

Une fois au pied du Salève, il se rendit sur une friche industrielle en bordure d'autoroute. Il connaissait ce lieu pour y avoir fait des « affaires ». La terre avait été remuée par des bulldozers et mise en tas, que l'herbe avait rapidement envahi. Il avait repéré un vieux local ayant servi à l'arrivée d'eau enfoui sous des ronces. Ce soir il devait aller sur Genève récupérer de la marchandise pour son business, il ne pouvait pas prendre le risque de passer la frontière avec la fille dans le coffre.

Il reviendrait la chercher à la nuit et passerait en Italie. Il dégagea un passage parvint à ouvrir la porte métallique et trouva une ancienne canalisation d'eau. Il vérifia la solidité

de l'ancrage et attacha la fille. Il écarta son bâillon et lui fit boire de l'eau, ses supplications ne changèrent pas son attitude.

- Si tu tentes quoique ce soit je te tue, si tu t'échappes, je te retrouverai et je te tuerai, alors attend moi sagement ici ce ne sera pas long.

Il referma et s'en alla s'occuper de ses affaires.

Chapitre 15

Quand ils arrivèrent à Reignier, les deux enquêteurs de la SR furent accueillis par trois gradés, Philippe, Nicolas et Maxime qui vinrent à leur rencontre. Ils les firent entrer dans leurs bureaux.

- C'est nous qui vous avons appelé. Nous voulions vous voir à la suite de votre message sur les vols de carburant d'hier.
- Bien sûr, vous avez quelque chose ?
- Oui, dit Maxime, nous avons repensé à une petite affaire que nous avons eu, mais il n'y pas de plainte.
- Dans la nuit du 27 avril, reprit Nicolas, nous avons eu un vol de carburant, dans une zone artisanale à Scientrier. Il a été volé 100 litres environ d'essence. Le patron nous a juste avisé pour que l'on fasse une surveillance la nuit. L'entreprise n'a pas de vidéo surveillance, par contre la société Thermo, à côté, en est équipée.
- Je vois on va aller les voir, bon recoupement, la date correspond et le carburant aussi.
- Pas besoin d'y aller, on l'a déjà fait. On connaît le patron. Regardez !

Maxime appuya sur « lecture » et la vidéo débuta. Enorme avantage, elle ne déclenchait qu'au mouvement. Après avoir vu un couple d'amoureux en quête d'un coin tranquille et un chat en divagation :

- Mais c'est un Raptor noir ! Bien vu les gars ! C'est génial, on sait comment il s'est ravitaillé. Au moins pas de trace, mais il a pris un risque, en venant avec le Ford ! s'exclama le major Bouguier.
- Dommage on ne voit pas le conducteur, juste une ombre ! fit remarquer Lucie. Il était 00h10.
- C'est déjà pas mal, la vue est de trois quart haut. Il n'y pas d'autres caméras dans le coin ?
- On a vérifié, il n'y a que là que le 4x4 apparaît.
- Bon travail ! déclara Jean-Luc en repassant la bande. On ne peut pas voir ses plaques.
- Non, mais on voit qu'il est seul.
- Exact.

Les cinq sous-officiers discutèrent un moment. Lucie semblait perdue dans ses pensées. Tout à coup, elle revint vers l'ordinateur et repassa une nouvelle fois la vidéo :

- C'est quoi là, ce que l'on voit dans la benne du pick-up ?

Les garçons se penchèrent.

- Effectivement, on aperçoit un carré clair.
- Fais une capture d'écran, on fera améliorer la netteté.

Une fois fait, Maxime intervint :

- Il me semble que je connais le logo qu'il y a dessus. Attendez, je vais le faire voir à tout le monde dans les bureaux.

Quand il arriva à un jeune gendarme adjoint volontaire (GAV) celui-ci réagit immédiatement :

- Bien sûr que je connais. C'est un carton de pizza du distributeur automatique de Pont de Fillings.
- Tu es sérieux ?
- Certain, je ne sais pas cuisiner et je suis seul alors j'y vais souvent. Bougez pas, je dois en avoir un dans mes poubelles.

Quand il revint, on ne put que confirmer ce qu'il avançait.

- Venez les gars, on va de suite à Pont de fillings !
décida Jean-Luc.

Une fois sur place, ils purent interroger le patron qui préparait le repas de midi.

- J'ai ma remorque pour faire mes pizzas et quelques plats à emporter. Ce carton vient bien de chez moi. Je l'utilise pour la borne de confection automatique des pizzas. Regardez elle est là. Ce modèle de carton est spécialement conçu aux dimensions de la machine.
- Personne d'autre n'en a de semblables dans le coin ?
- Pas que je sache !
- Ce système ne prend que les paiements par cartes bancaires ?
- Absolument !
- Il nous faudrait toutes les transactions enregistrées le 27 avril entre 18h00 et le 28 avril à 01h00.
- J'ai mieux que cela si vous voulez ?
- Quoi donc ?
- J'ai une caméra de surveillance pour les dégradations. J'arrêtais pas de me faire casser le matériel. J'ai les autorisations.

- Banco, on veut tout ça évidemment.
- Pour les transactions, je demanderai à ma banque, ce sera plus long.

De retour à la brigade avec la vidéo, tous se groupèrent autour de l'écran et la lecture démarra.

Jean-Luc fut impressionné par le nombre de gens qui venaient se servir. C'était un nouveau mode de consommation.

A 23 heures 17, un jeune homme se présenta seul.

Casquette noire, blouson foncé et lunettes de soleil, il attira l'attention de tout le groupe. Il semblait ne pas connaître les lieux et découvrir le fonctionnement de la machine. Il se plaça devant la borne et enleva sa casquette pour se gratter la tête. Il baissa ses lunettes pour taper sur le clavier et sûrement distrait par un bruit se tourna vers la caméra. Il repartit tranquillement avec sa commande. Quelques secondes plus tard, on voyait passer devant l'objectif, le coin d'un 4x4 noir.

- Bon sang, c'est lui mais on le voit très mal.
- C'est vrai que ce n'est pas évident ! confirma Maxime.
- On va isoler, la partie qui nous intéresse et on l'envoie à Pontoise ! dit Jean-Luc

Quand il eut le fichier désiré, Jean-Luc appela le département traitant des images.

- Je suis sur un assassinat et j'aurais besoin d'améliorer la qualité d'une vidéo. Pouvez vous me faire un montage de l'homme que vous verrez sur la bande, à des moments il enlève sa casquette, a un autre ses lunettes, peut-on reconstituer son visage ?

- On peut essayer, parfois cela ne donne pas grand chose. On va regarder.
- Je voudrais aussi un cadrage sur le coin du 4x4 noir qui passe derrière.
- Ça pas de souci. Ce sera fait. Je te donne mon adresse mail, envoie moi tout ça de suite, je m'y mets immédiatement.

La fin de la vidéo n'apporta pas plus d'éléments.

- Et bien, vous nous avez bien fait avancer ! Merci beaucoup, on vous tiendra au courant.
- Au plaisir !
- Mange pas trop de pizzas quand même dit Jean-Luc en serrant la main du GAV et en lui adressant un clin d'œil.

Dans l'après midi le message de Pontoise arriva.

- Viens voir Lucie, la réponse concernant la vidéo à la borne à pizza.

Jean-Luc ouvrit la première pièce jointe et le visage lui apparut. Le montage était bien fait. On voyait un garçon de 25 ans environ, cheveux courts yeux clairs.

- Ce visage me dit quelque chose ! dit immédiatement Jean-Luc.
- Moi aussi dit Lucie, mais je ne vois pas d'où. Moi aussi j'ai reçu un message de la société d'autoroutes APRR. On a les vidéos.
- C'est bon tu peux réduire considérablement le temps, il a du passer au plus tard à 21h30. Côté radars, il n'y a rien, il devait rouler sans se faire remarquer.

- Bon je me mets sur le péage.
- Ca y est s'exclama Lucie, je l'ai. Il est passé à 21h 22. Il n'a pas sorti son bras, il avait un badge. On ne voit pas son visage.
- Appelle APRR, comme ça c'est fait. Je regarde mes mails ! Le visage ne t'ait pas revenu ? demanda le major.
- Non.

Lucie revint un quart d'heure plus tard.

- Décidément c'est rapide chez APRR, j'ai déjà la réponse, il a volé le badge en montant sur une aire de repos à des touristes belges.
- On aura essayé !...
- Attend un idée me vient, laisse moi revoir ce mail d'Annecy, avec les photo de chez Kelmendi.

Il cliqua sur le premier fichier, le referma et ouvrit le deuxième.

- Bon sang ! viens voir Lucie.

Il lui désigna la photo, elle reconnut immédiatement l'acheteur de pizza, avec tout de même quelques années de moins. La petite cicatrice au coin de l'œil gauche était déjà là.

- Ca commence à chauffer, il faut que j'appelle le commandant Larraz de la Police, toi appelle Marignier et tiens les informés ! En attendant, je garde la photo sur moi, je me l'envoie.
- Envoie moi la également sur mon portable.

Quand il raccrocha Jean-Luc avait une sourire au coin des lèvres :

- J'aime cet air là, dis Lucie, tu as quelque chose ?
- Oui, je croyais que c'était le fils de Kelmendi, Arslan qui se prénomme Démiri. Mais je me suis trompé, c'est un autre garçon. Son fils était en garde à vue à Genève le matin du meurtre, m'a dit le capitaine des renseignements intérieurs, c'est pour cela qu'il est parti précipitamment. Il faut que j'aille interroger Arslan à la maison d'arrêt de Bonneville.
- Je viens avec toi ?
- Non, pas la peine, conduis. Laisse moi à la maison d'arrêt et toi va faire un tour aux environs du garage Kelmendi, on ne sait jamais. Fais attention à toi, ne prend pas de risque ! Et fais gaffe au chien ! Je t'attends pour me reprendre !
- T'en fais pas, le chien mord pas plus que toi !

Quand il sortit de la maison d'arrêt, Jean-Luc consulta son portable et découvrit un texto de Lucie :

- *Une voiture vient d'arriver, je rentre voir qui c'est. Le chien est attaché !*
- C'est pas vrai, bon sang, elle m'a pas écouté et je suis à pied ! s'exclama le major.

Il vérifia quand il avait reçu le message : 22.05.20 14h35 cela faisait quarante minutes maintenant.

- Tant pis j'appelle si elle est en approche, elle aura coupé sa sonnerie..... Elle répond pas ! Qu'est ce qui lui a pris ?

Il consulta sa montre, elle aurait déjà dû le rappeler comme à leur habitude.

- Allo le CORG, major Bouguier vous avez une patrouille dans le secteur est d'Annemasse.
- Attend je regarde ! Oui on a une patrouille de motard sur St Cergues !
- Peux tu me mettre en relation avec eux s'il te plait ! C'est urgent !

Chapitre 16

Après le départ du sms, Lucie s'avança vers la clôture. Elle avait contourné le hangar et se trouvait dans un secteur broussailleux et caché du chien qui aurait aboyé. Elle repéra un endroit où le grillage avait été réparé. Elle décrocha les deux piquet liés l'un à l'autre et s'avança vers le hangar. Pour l'instant elle ne voyait et n'entendait rien. La Golf verte était toujours garée devant, elle remarqua qu'il s'agissait de plaques italiennes, mais à l'avant elle était de petite dimension et ne parvint pas à la lire.

En zigzagant entre les carcasses de voitures elle s'approcha des vitres. Elle était trop petite, il lui fallut monter sur le capot d'une vieille Peugeot. Quand elle regarda à l'intérieur, elle vit un homme lui tournant le dos affairé à chercher dans les tiroirs d'un établi. Quand il se retourna enfin elle reconnut sans hésitation l'homme à la pizza.

Une fois qu'il eut trouvé la paire de pince qu'il cherchait, il se rapprocha d'un fut de 200 litres marqué d'un nom d'huile moteur qui se trouvait sous un tas d'objets divers. Une fois tout enlevé, il dessertit le haut du fut et le déposa au sol. Lucie était intriguée.

A l'aide d'un crochet, il fouilla dans le liquide noir et visqueux et parvint à remonter un objet enveloppé dans un grand sac poubelle en plastique. Il le déposa l'objet sur un vieux carton étalé et avec une lame l'ouvrit.

Lucie reconnut un sac de sport. Il finit par le déchirer et sortit un canon long et noir. Elle reconnut le canon d'un fusil comme on lui avait montré à Pontoise. Elle se déplaça pour mieux voir et envoyer un message à Jean-Luc. C'est alors que la tôle sur laquelle elle se tenait quelques instants auparavant reprit sa forme initiale dans un claquement sec. L'homme, qui refermait le sac, leva la tête et vit Lucie. Elle sauta à terre et roula suite à sa mauvaise réception. L'homme jaillit de la porte qui se trouvait sur le côté du garage appuyant sur la barre anti-panique. Il tenait une arme à la main.

Lucie ne put qu'écarter les mains.

- Qu'est ce que tu fais là toi, viens ici, rentre, dit il en regardant de tous côtés.
- Désolé je croyais que le bâtiment était désaffecté.
- Tu es seule ?
- Des amis vont arriver, on avait rendez vous.

Dés qu'elle fut à l'intérieur, l'homme la plaqua contre le mur de tôle et découvrit son arme de service.

- Tu te promènes avec une arme. Qui es-tu ?
- Gendarmerie nationale, on enquête sur un trafic d'armes !
- Tu te fous de moi, Démiri m'a dit que vous étiez déjà venus et son père est en prison pour ça. Remarque ma cache était bonne, vous n'avez rien trouvé.

Allonge toi par terre, sur le ventre, met tes mains dans le dos !

- Vous devriez partir mes collègues arrivent !
- Et je vais te croire, met toi au sol !

Une fois Lucie ligotée, l'homme tenta de mettre de l'ordre dans ses idées. Il décida de garer sa voiture à l'arrière du bâtiment, pour ne pas qu'on puisse la voir de la route.

Lucie essayait de se calmer. Il ne fallait surtout pas qu'il fasse le lien avec l'assassinat. Elle bougea ses mains mais les poignets étaient solidement attachés avec un câble qui descendait jusqu'aux pieds et enserrait les chevilles. Elle sentait l'odeur d'huile de vidange et de sciure. L'angoisse commençait à la tennailler. Elle entendit la voiture démarrer puis l'homme revint.

- Tu as vu ce que j'avais dans le sac hein ?
 - Tu trafiques des armes, c'est ça ?
 - Tu persistes à te foutre de moi.
 - Non c'est la police qui est venue, nous maintenant on surveille le hangar au cas ou !
 - Qu'est ce que je vais faire de toi ?
 - Dépêche toi, pars, mes collègues vont arriver !
 - Je t'amènerai bien pour me servir de toi, mais le coffre sera déjà occupé pendant le voyage.
 - Le coffre sera occupé ?
 - Je peux te le dire, je suis grillé ici. J'étais venu chercher une pute et la ramener dans mon pays.
 - Laisse la partir et va-t-en !
 - Ferme là, tu parles trop ! hurla l'homme en pointant son arme sur Lucie.
- Tu me laisses réfléchir.

Il partit dans un autre local et Lucie entendit de l'eau couler. Quand il revint, il se glissa derrière une fenêtre et regarda vers la route, rien ne sembla l'alarmer.

Lucie pensa aux dernières paroles de Jean-Luc « ne prend pas de risque ». Rien n'était perdu mais c'était mal engagé. Il fallait essayer de gagner du temps et peut être de l'amadouer en discutant. Jean-Luc finirait bien par arriver.

- Tu connais Démiri ?
- C'est comme mon frère, c'est mon cousin.
- Et toi tu t'appelles comment ?
- A quoi ça va te servir de savoir mon prénom.
- Je ne sais pas, on parle c'est tout.
- Ferme la !
- Pourquoi veux tu faire du mal à la fille?
- Je ne veux pas lui faire de mal, on m'a dit de la ramener c'est tout ! Ferme la je t'ai dit !
- Tu n'as pas l'air méchant, laisse la et va-t-en. Le temps que je me détache ou que mes collègues arrivent tu seras loin.
- Tu m'as dit que tes collègues devaient arriver d'un moment à l'autre. Tu mens comme tous les flics !
- Je les ai appelés avant de rentrer. Ils doivent être en route.
- Conneries, tu es seule et ton histoire de trafic d'armes ne tient pas, Démiri m'a dit que vous aviez arrêté pas mal de monde.

- On en a arrêté oui, mais on ne sait jamais, d'autres peuvent revenir, on a pu manquer quelque chose, tu vois on n'avait pas trouvé ton fusil.
- Heureusement, c'est mon père qui me l'a offert avant de mourir. Je faisais du tir avec Démiri. J'étais plus fort que lui.
- C'est quoi comme arme ?
- Lobaev KS-11, le meilleur !
- Pourquoi tu le cachais comme ça ?
- Tu poses trop de questions, tu commences à m'emmerder, je t'ai dit de te taire.
- Je te répète, laisse la fille et va-t-en, c'est la meilleure solution. Tu peux passer en Italie très vite, le tunnel du Mont-Blanc est à côté.

L'homme se leva et lui asséna un coup de pied dans les côtes. Lucie gémit.

- Ta gueule, laisse moi voir ton portable.

Lucie se mordit la lèvre.

- Parfait tu as mis ton empreinte pour déverrouiller.
- Il tordit la main de Lucie et s'écarta visiblement satisfait.

L'homme semblait avoir perdu pied. Il parcourait le portable quand elle entendit un rugissement.

- Tu as ma photo ? comment cela se fait il ? Tu me cherchais salope ! Tu m'as menti depuis le début. Pourquoi me cherchais-tu ? Tu as pas appelé !
- On pense que tu es dans le trafic d'armes.
- Tu parles, c'est pour ça que tu t'intéressais au fusil.

Putain comment vous avez su ? Après tout je m'en moque. Faut que je file.

L'homme s'approcha et brandit son arme vers Lucie. Elle le regarda décidée affronter la mort. Il resta immobile quelques secondes.

- Remarque tu peux toujours me servir, tu vas venir avec moi. Je peux avoir besoin de toi tant que je n'ai pas passé le tunnel du Fréjus.

Il va falloir que vous vous seriez derrière ! Et puis tu es mignonne, je me suis jamais tapé un flic, on verra en route ! dit il en riant.

Lucie était terrorisée par ses yeux clairs, glaçants et pleins de haine.

L'homme chercha du regard un rouleau de ruban adhésif.

- Maintenant tu vas te taire, de toutes façons, je n'aime pas parler quand je conduis.

Il se rendit à l'établi et prit le rouleau. Il revenait vers Lucie quand il entendit deux moteurs s'arrêter sur la route au niveau du hangar.

Ce bruit attira son attention et il s'approcha d'une fenêtre.

- Merde des flics !

Deux motards rangeaient leurs engins regardant vers le hangar. Ils s'avançaient vers le portail.

L'homme courut vers la porte latérale, prenant son sac de sport au passage. Il brandit l'arme et tira avec précipitation, deux fois en direction de Lucie.

Cette dernière ferma les yeux et tenta malgré ses liens de se recroqueviller. Elle fut surprise de ne pas être touchée.

Il poussa la porte qui alla frapper une carcasse de voiture sous la violence du geste et rejoignit sa Golf garée à l'arrière. Les clés étaient sur le volant. Il jeta le sac et son pistolet sur le siège avant. Il fit rugir le moteur de presque 250 cv et démarra, fonçant vers le portail.

Les deux gendarmes avaient sorti leur arme en entendant les coups de feu. L'un se mit en appui braquant son pistolet vers le hangar, l'autre allait se glisser par le portail entrouvert quand ils entendirent d'abord le moteur et virent arriver le bolide. Ils s'écartèrent, tout en intimant l'ordre au conducteur de s'arrêter. La golf percuta les deux battants les ouvrant à la volée, bousculant un sous-officiers.

Le chien aboyait et tirait sur sa chaîne comme un fou.

Les deux militaires ne firent pas feu, le véhicule fuyait déjà et ils n'avaient jusque là rien de sûr à lui reprocher.

C'est à ce moment qu'ils virent le fourgon de la brigade arriver.

- On prend la Golf en chasse, allez voir dedans ce qu'il y a, on a entendu deux coups de feu ! dit un motard.
- Ok, on prévient aussi le CORG.

Les deux Yamaha démarrèrent en trombe dans la direction prise par le fugitif, projetant du gravier. Déjà la patrouille en fourgon donnait l'alerte sur les ondes radio.

Les deux gendarmes investirent les lieux en précaution. Ils découvrirent Lucie ligotée. En les voyant elle ne put être et que soulagée.

- Il n'y a personne d'autre ! dit elle, sans vous j'étais mal barrée.
- C'est ton collègue major qui nous envoie, il a appelé les motards et puis nous.
- Vous pouvez pas savoir comme je suis contente de vous voir.
- Ca va aller maintenant. Tu n'es pas blessée.
- Ca va , un peu mal aux poignets et au côté.
- Les motards ont parlé de coups de feu ? Tu n'es pas touchée ?
- Non, j'ai bien cru que c'était bon, mais il a tiré trop bas en courant. Les balles sont dans la caisse à outils là. Il est meilleur au fusil.

Un fourgon blanc s'arrêta devant le hangar. Les sous-officiers virent Jean-Luc jaillir de la cabine et courir jusqu'à eux tout en lançant un merci au conducteur. Il déboula dans le garage.

- Lucie ça va ? J'ai appelé le CORG, ils m'ont dit qu'il y avait eu des tirs !
- Elle a eu chaud, elle était attachée par terre.

Jean-Luc s'approcha d'elle et lui mis la main sur l'épaule :

- Tu n'es pas blessée au moins.

Lucie appuya sa tête sur son épaule et se mit à pleurer vidant son corps de toute sa peur.

- Pleure ça fait du bien !

- Le tueur était là, je l'ai reconnu, il est parti, les deux motards le suivent ! parvint à articuler Lucie.
- Attends j'appelle un hélicoptère. Qu'il se mette en liaison avec les motards et qu'ils le lâchent pas.
- Il a dit qu'il passait par le Fréjus, il faut essayer de l'arrêter. Attention il a parlé d'une fille dans le coffre de la voiture, j'ai pas tout compris.

Jean-Luc raccrocha le téléphone :

- J'ai prévenu Annecy, ils vont voir ce qu'ils peuvent faire. Maintenant à toi, viens on t'amène à l'hosto. Les gars faites moi des photos.
Les TIC d'Annecy arrivent et avec des témoins il faudra perquisitionner.
- Pas question que j'aille à l'hosto ça va aller, dit Lucie en récupérant son arme et son téléphone. Viens on va essayer de le suivre. La Mégane est derrière.

Quand il rejoignirent la voiture Jean-Luc et Lucie allumèrent la radio sur la fréquence du département.

Ils apprirent que Choucas venait de décoller à Chamonix.

Lucie fit le point en annonçant à la radio les motifs de recherches du conducteur de la Golf. L'officier de permanence demanda en raison de la présence supposée de cette femme de ne pas se rapprocher de la voiture pour ne pas la mettre en danger, sans compter qu'un fuyard sous pression était un danger pour le public. On étudiait un dispositif d'interception.

Les motards annoncèrent se diriger en direction de l'A41, après avoir fait tout un tas de petites routes ou l'homme essayait de les perdre. Les motocyclistes s'étaient montrés particulièrement adroits pour ne pas le perdre de vue. Après avoir fait un circuit dans la zone commerciale toute proche, il était reparti vers Thonon les bains. S'étant rendu compte de son erreur, il remonta vers la vallée verte. Quand l'homme s'engagea sur l'autoroute, Annecy fit décrocher les deux motos, la brigade rapide d'intervention (BRI) prenait le relais à distance.

Un message radio passa sur les ondes de Radio Autoroute afin de demander aux conducteurs en direction d'Annecy de quitter le ruban au plus vite et au plus près.

La Mégane RS de la BRI se cala à 200 km/h, en liaison avec Choucas, elle gardait ses distances sur la voie de gauche. Le pilote était concentré, à une telle vitesse en milieu ouvert, le moindre incident pouvait être fatal pour les usagers ou pour l'équipage. C'est dans ce genre de situation qu'il appréciait les formations reçues sur circuit. Le conducteur de la Golf n'y allait pas de main morte. Malgré la vitesse, ils ne se rapprochaient pas.

Jean-Luc et Lucie rejoignirent directement l'autoroute et prirent la même direction.

- Désolé, dit Jean-Luc, j'ai fait au plus vite pour venir, dès que j'ai pu lire ton sms. J'ai réquisitionné l'artisan que tu as vu et qui passait devant la maison d'arrêt avec son fourgon. Le malheureux, j'ai dû lui faire peur.

- Non c'est moi qui suis désolée. Je ne t'ai pas écouté et j'y suis allée. J'ai pas réfléchi, quand j'ai reconnu l'homme à la pizza, j'aurais du partir et donner l'alerte. C'était dangereux, j'ai eu de la chance.
- Des fois, on agit en étant pris par notre enquête, sans mesurer les risques que l'on prend. Je crois que j'aurais fait pareil. Tu as eu de la chance et tu es indemne, c'est l'essentiel. Cela te fera une expérience et tu verras que tu en tiendras compte. En plus cela nous permet de savoir qu'il y a une pauvre fille à l'arrière dans sa voiture.

Le camping-car démarra tranquillement de l'aire de Villy le Pelloux. Le couple de retraité descendait vers la Méditerranée, il avait profité d'une petite halte technique, juste après le péage. Il atteignit tranquillement les 100 km/h, leur vitesse de croisière. Madame revint à l'avant avec un paquet de biscuit qu'elle ouvrit et en donna un à son mari. Celui-ci fit remarquer qu'il n'y avait pas grand monde sur l'autoroute et la discussion se lança sur leur futur périple.

La Golf approchait de la barrière de péage de Villy le Pelloux. Le personnel de l'autoroute avait été avisé et se préparait au passage à grande vitesse.

Quand la barrière s'écarta sous l'impact, tout le monde fut soulagé, le passage étroit avait été négocié par le conducteur.

La BRI suivit peu de temps après, mais malgré la qualité de son pilote, ralentit un peu.

Pendant ce temps le peloton d'autoroute d'Annecy mettait en place un dispositif à la sortie de Seynod. Un barrage de véhicule juste en amont de la sortie obligerait la Golf à prendre cette issue. Un autre élément d'arrêt, invisible de la chaussée, attendait plus bas quand le conducteur aurait été obligé de couper sa vitesse folle en raison du long virage serré qui amenait vers le péage. Les personnels de l'équipe légère d'intervention de l'escadron de gendarmerie mobile d'Annecy et du PSIG de Seynod qui avaient pu être récupérés dans l'instant se préparaient à intercepter la voiture.

Le dispositif présentait beaucoup de danger, mais on ne pouvait pas laisser sortir cette voiture de l'autoroute sans mettre en danger la population, le pilote ne ralentissait pas et il fallait tenter de récupérer la jeune femme dans le coffre.

Le camping-car rencontra les premiers panneaux annonçant les travaux juste après la sortie vers Annecy nord et l'hôpital, à peu près au niveau de Meythet.

Le conducteur nota qu'une nouvelle fois, des aménagements perturbaient la circulation de l'autoroute. Il regarda dans son rétroviseur et ne voyant personne poursuivit sa route en décélérant. Quand il jugea le panneau lumineux et les cônes assez prêts, il se déporta sur sa gauche.

L'éclair venant de son rétroviseur gauche le fit sursauter, il tourna la tête, vit la Golf tous phares allumés arriver sur lui

à très grande vitesse, il donna un brusque coup de volant sur sa droite, ce qui fit balloter son engin, puis le fit revenir vers la gauche où la Golf tentait de passer.

Le conducteur de la VW surprit par la manœuvre, serra sur sa gauche.

Des étincelles apparurent sur le côté de la berline qui forçait le passage et frottait la séparation des deux parties de l'autoroute. Le conducteur vit le cliquet de sangle qu'un poids lourd avait dû perdre contre le muret central, mais ne put l'éviter. Quand il roula dessus, le pneu avant gauche éclata, dans un énorme bruit sourd entre le choc et l'éclatement. Le pilote perdit instantanément la maîtrise de sa voiture qu'il tenta de contrôler en maintenant le volant. Le pneu éventré et la vitesse empêchèrent toute manœuvre.

La voiture fit une embardée et partit en tonneaux latéraux qu'elle enchaîna comme un gymnaste à l'exercice.

Une portière arrière s'ouvrit et fut broyée, le poids du moteur inclinait la voiture et le coffre plus haut n'heurtait pas le bitume.

Le camping-car s'était immobilisé dans la zone de travaux et les deux occupants regardaient horrifiés et bouche bée le désastre se produire.

Quand la Golf s'immobilisa enfin sur son pavillon, un silence total s'abattit sur l'autoroute. La chaussée était recouverte de mille débris et de la vapeur s'échappait du compartiment moteur.

Déjà un ralentissement se constituait de l'autre côté, dans l'autre sens de circulation.

Choucas, depuis les airs, donna l'alerte.

Les premiers arrivés furent l'équipage de la BRI, qui se précipita sur les lieux après s'être garé en sécurité. Au loin, ils virent les gyrophares des véhicules du barrage qui remontaient vers eux.

Le patrouilleur qui se tenait en retrait et prêt à intervenir en cas d'incident, balisa l'accident ordonnant le maintien de la fermeture de l'autoroute.

Les deux gendarmes regardèrent à bord du véhicule accidenté. Le conducteur n'était visiblement pas attaché et sa tête reposait sur le bitume par la vitre brisée. Du sang s'écoulait de son nez. Le sous-officier chercha son pouls mais ne trouva rien.

Le deuxième militaire parvint à ouvrir le coffre et fut ébahi. Le coffre était vide.

Quand Jean-Luc et Lucie arrivèrent, la situation était calme et bien en main.

Le SAMU 74 repartait, on attendait une entreprise de pompe funèbres pour emporter le corps vers l'hôpital d'Annecy.

- Il n'y a plus rien à faire pour le conducteur.
- A la vitesse où il allait, cela ne m'étonne pas. Mais je ne comprends pas, il a parlé d'une fille dans le coffre.
- Je te crois, n'aie crainte. Il devait peut être passer la chercher, l'arrivée des motards a dû modifier ses plans.

Une fois la voiture sur ses roues, les enquêteurs retrouvèrent un pistolet et un sac de sport.

Quand Jean-Luc sortit le fusil avec des gants, un enquêteur siffla :

- Sacré fusil, dis donc !
- Lobaev KS-11 et tu verrais les cartouches qu'il tire. On va l'envoyer faire un petit tour à Pontoise pour faire une expertise.

Lucie n'oublie pas son portable et ses papiers.

Elle ouvrit le portefeuille du conducteur décédé et sortit une carte d'identité roumaine.

- Il s'appelle, Darozian, Mehmet.
- Il y a des chances que ce soient de faux documents. On va lui prendre ses empreintes et on envoie tout ça aussi à Pontoise.

Carole resservit du thé. Depuis quelques semaines, elle ne portait plus que la polaire de Marc malgré les beaux jours qui arrivaient. Elle regarda Eva qui trottait partout heureuse de voir du monde et s'avancait vers Lucie faisant sautiller ses petites boucles blondes.

L'ombre était fraîche sous le noyer. L'endroit était doux et apaisant. Le bonheur avait la forme du sourire d'Eva qui explorait chaque recoin, mais la tristesse des yeux de Carole qui vous faisait frissonner comme une bise sournoise en hiver.

Jean-Luc reprit

- Voilà où nous en sommes et ce qui s'est passé. Je vous avais promis de vous tenir informée. Nous avons un

peu tardé mais les évènements se sont un peu précipités.

- Merci, je savais que vous tiendriez parole. Merci pour votre investissement.
- Je dois vous avouer que si nous avons exploré chaque piste, nous avons bénéficié d'une certaine chance. Nous allons continuer avec la même détermination.
- Continuer pourquoi ?
- Comme nous vous l'avons dit, nous avons des soupçons chez Winteralp. Il n'y a aucun lien entre Marc et l'homme qui a appuyé sur la détente. Un meurtre a toujours un mobile. Nous pensons que notre tueur, Kelmendi, Ditrán n'était que l'exécuteur d'un contrat. Nous avons passé tout ce que nous avons trouvé sur lui au peigne fin, mais rien ne ressort en rapport avec Marc.

Nous avons des soupçons sur quelqu'un de Winteralp suite au sabotage du ski. Nous avons la preuve que les fixations de Marc étaient préparées pour qu'il ait un accident. L'instigateur espérait qu'il se tuerait ou qu'il céderait au chantage après son accident. Nous ne savons pas qui c'est, pour l'instant, mais je peux vous garantir que nous le trouverons.

Carole réfléchit un instant, puis se lança :

- Vous croyez que Guilhem était au courant ?
- Non, bien sûr que non, tout nous laisse penser qu'il n'était pas au courant. Il appréciait Marc et lui avait confié une mission d'investigations.

Pour l'instant, nous n'avons pas de preuve, mais je pense que Marc avait découvert une attaque contre Winteralp.

Si c'est le cas, Guilhem aurait été ou sera perdant.

Nous devrions en savoir un peu plus quand nos services auront ouvert un document que Marc avait protégé.

Carole hocha la tête, elle remonta la fermeture de sa polaire et avec un bavoir frotta la bouche d'Eva qui se serrait contre sa jambe.

- Je crois que je vais remonter vivre sur Paris ! dit elle brusquement.
- Je comprends, votre famille est là-bas, vous serez plus entourée, intervint Lucie
- Pourtant j'hésite, Marc était si heureux de nous amener vivre ici. Nous étions si bien.
- Vous avez peut être le temps de vous décider, reprit Jean-Luc. Laissez vous un délai, peut-être de passer un hiver toutes les deux.
- Tout le monde est très gentil avec nous dans le village. Vous avez raison, rien ne presse.

Chapitre 17

Jean-Luc se repoussa dans son fauteuil, remonta ses lunettes et se frotta les yeux.

- Pffou ! Quel boulot, je n'y vois plus rien, viens on va boire un café. Tu as trouvé quelque chose ?
- Ok, j'arrive. Je n'ai rien trouvé d'intéressant. Les croissants de Marcellaz vont me manquer ! fit remarquer Lucie.
- Hey attention tu vas grossir ! Tu y prends goût !

La vie du personnel de Winteralp s'étalait sur le bureau, empilée et classée par tas. En plus de cela, il fallait exploiter le téléphone portable de Kelmendi, Ditrان, ses comptes bancaires et déplacements. Un travail fastidieux et colossal qui prendrait des jours. Ils n'avaient aucun renfort, les autres unités de la gendarmerie avaient leur travail habituel et n'étaient guère disponibles.

Lucie entraînait tous les numéros d'appels de Ditrان dans le logiciel d'analyse qui reconstituerait l'arborescence des contacts du titulaire de la ligne.

Pour l'instant les deux enquêteurs échangeaient avec leurs collègues. Les enquêteurs avaient rencontré le juge d'instruction d'Annecy et évoqué les événements survenus. Ils avaient reçu la mission de rechercher les complices ou coauteurs.

Leur chef leur avait adressé ses félicitations pour le résultat obtenu, mais s'impatientait toujours de les voir réintégrer le groupe sur le meurtrier en série.

Ils en étaient là quand le téléphone portable de Lucie sonna.

- Allo, bonjour, Division criminalistique, ingénierie et numérique à Pontoise ! Comment vas-tu ? Tu te rappelles de moi ?
- Oui bien sûr très bien. Dis moi que tu as une bonne nouvelle ?
- Oui, ça y est, le gars qui avait codé ce document était sacrément balaise. On a mis du temps, désolé.
- Si tu y es arrivé, c'est l'essentiel !
- Je t'ai envoyé un mail sur ta boîte, tu pourras lire le résultat. Je t'envoie le rapport plus tard.
- Merci beaucoup, tu nous sauves.

Lucie ne prévint pas Jean-Luc immédiatement. Elle avait passé tant de temps à tenter d'ouvrir ce document que maintenant qu'il était là, elle avait besoin d'intimité pour le lire. Elle mit sa carte professionnelle pour s'identifier, ouvrit sa session d'intranet, et tapa son mot de passe. Le temps lui parut s'arrêter durant le délai que la connexion mit à se faire. Elle respira un grand coup quand elle cliqua sur la pièce jointe.

Il s'agissait d'un rapport d'un certain formalisme, adressé à Guilhem, daté de décembre 2018 et signé M. Claveau.

Marc faisait état des vérifications effectuées, des failles qu'il avait découvertes et des solutions qu'il préconisait, jusque là rien d'anormal.

Enfin en bas de page, elle trouva le paragraphe qu'elle espérait :

Élément suspect :

Lors de mon inventaire sur les postes centraux, non connectés de Marcellaz, j'ai constaté la trace d'un mouvement suspect.

Une copie d'informations a été effectuée, il s'agit d'une fiche technique de synthèse sur nos futurs brevets. S'agissant de données sensibles cette manœuvre peut nous exposer à une ingérence, voire de l'espionnage de la part de la concurrence.

Question : Etiez vous au courant de cette copie ?

Des investigations que j'ai pu mener avec les moyens à ma disposition, j'ai trouvé que cette copie a été faite le 20 juin 2018 par une clé USB, ayant laissé pour trace azXtuV 2156549873. Elle ne fait pas partie des matériels de Winteralp.

Aucune autre information ne figure dans le système informatique, cependant il me parait indispensable, si vous n'êtes pas à l'origine de cette copie, de procéder à des investigations complémentaires afin d'en découvrir la destination et l'auteur.

Lucie grinça des dents. Jean-Luc avait raison, Marc avait bien découvert un élément suspect qui l'avait alerté et dont il allait parler à Guilhem. Ce devait être la cause de sa mort.

Elle appela le major Bouguier sans plus attendre et lui montra le document sur son écran.

Il mit ses lunettes et se concentra sur la lecture.

Quand il eut fini, il la regarda, un sourire éclaira son visage :

- Voilà une bonne nouvelle. C'était bien ce que l'on pensait, il avait mis à jour une magouille. Ils ont eu peur et l'ont fait taire. Que vaut la vie d'un homme maintenant. On va poursuivre ses investigations, on lui doit bien ça !
- Et à Carole et Eva aussi !
- Bien sûr ! Cela va bien resserrer nos suspects. Dommage, il n'a pas pu poursuivre et trouver d'autres éléments.
- Je ne crois pas que ce soit en informatique qu'il faille chercher. Il le dit et je suis d'accord avec lui. Il était extrêmement compétent, s'il y avait quelque chose à gratter encore, il l'aurait fait. On va trouver d'autres moyens.
- Te voilà remontée ! J'aime ça ! Allez au boulot ! Qu'est ce que tu envisages ?
- On va à Marcellaz, il faut faire le point avec Guilhem.
- Qu'est ce que tu ferais pas pour avoir tes croissants ! dit il en souriant mais je crois qu'il vaudrait mieux que ce soit lui qui vienne. On a confiance en lui. Par contre il faudra peut être pas trop traîner à Winteralp ! Il y a des yeux et des oreilles qui vont nous observer. Il faudrait pas que notre oiseau s'effraie et s'envole. On verra par la suite comment on agit.

- Tu as raison, je l'appelle de suite.

Guilhem rejoint le binôme en début d'après midi.

- Merci d'être venu si vite ! dit Jean-Luc.
- Je vous avais dit que je ferai mon maximum pour vous aider.
- Nous avons reçu le document que Marc avait préparé à votre attention.

Guilhem marqua le coup et pâlit.

- Puis-je en prendre connaissance ?
- Oui, vous nous donnerez votre sentiment.

Jean-Luc et Lucie ne quittaient pas Guilhem des yeux dont le regard suivait les dernières lignes du travail de Marc. Quand il eut fini., il mit ses coudes sur le bureau et se prit la tête dans les mains.

- Je ne voulais pas croire que quelqu'un de Winteralp ait pu nous trahir et c'est moi qui ai mis Marc en danger.
- Vous ne pouviez pas imaginer un tel scénario. Vous avez fait votre travail de chef d'entreprise et Marc a fait le sien. Nous allons tâcher de bien finir le nôtre.
- Pourquoi, pourquoi cette violence ? Tous nos secrets de fabrication ne valent pas la vie d'un homme.
- C'est votre philosophie, mais tout le monde n'a pas la même. Des millions sont en jeu et dans certains cas on tue pour quelques euros.
- Je suis effondré, je n'aurais jamais imaginé cela d'un ou plusieurs de mes collaborateurs.

- Pour l'instant, il faudra tenir notre entretien secret, c'est pour cela que l'on vous a fait venir. On verra après comment nous pouvons agir sans faire fuir la personne qui nous intéresse.
- Bien sûr, je vous écoute, vous comprenez bien que je ne veux plus travailler avec un tel individu.

Jean-Luc et Lucie étaient rassurés la réaction de Guilhem était franche et sincère.

- Expliquez nous qui a accès à votre poste central, celui où a été faite la copie.
- En fait il y a deux postes qui sont placés dans un local dédié avec porte blindée. Nous synthétisons nos recherches dans ce local. Sur les derniers essais que nous avons fait pour la résine des skis, nos techniciens travaillaient sur des éléments séparés et c'est donc la mutualisation des données qui devenait sensible. Chaque poste de Winteralp est protégé, mais on travaille ainsi même si cela paraît archaïque. Nous remontons les informations par clés USB jusqu'à Marcellaz et nous faisons une sauvegarde manuelle dans chacun des deux postes.

Les ordinateurs ouverts sur l'internet sont spécifiques. Je croyais avoir trouvé une parade même si je voulais confier à Marc une étude pour un nouveau système plus simple, plus efficace et connecté.

Nous sommes une boîte jeune, nous nous structurons. Ce bureau est sous alarme évidemment.

- Etiez vous au courant de cette copie ?

- Absolument pas, nos recherches avaient abouti mais ils fallait encore valider avec des essais en laboratoire. Nous n'avions pas besoin d'une copie, c'était le moment délicat durant lequel notre découverte était vulnérable. Elle n'était pas encore protégée, on l'a fait juste après.
- Connaissez vous le document qu'elle évoque ?
- Bien sûr, c'est une synthèse, qui si elle ne détaille pas toutes les données techniques, permettrait de rapidement rattraper l'avance que nous avons sur ce nouveau matériau.
- Combien de personnes ont accès à ce bureau central et aux ordinateurs ?
- Nous étions 7 avec Marc à y avoir un accès complet. Il y a mon épouse Florence, Jean-Pierre un informaticien qui a occupé le poste de Marc en intérim, les deux secrétaires, le responsable du laboratoire et moi. les gens de l'informatique connaissent le code d'accès au bureau mais n'ont pas de droit d'accès aux ordinateurs.
- Pourquoi les secrétaires ?
- Nous mettons aussi sur ce poste les renseignements administratifs et personnels sensibles. C'était notre coffre fort.
- Je vois, comment rentre-t-on dans cette pièce ?
- Nous avons un code d'accès personnel. Chaque entrée est filmée depuis l'intérieur. Pour accéder aux postes il faut entrer un autre mot de passe personnel.
- Vous gardez des traces de toutes ces mesures ?
- Oui bien sûr

- Comment Jean-Pierre a pris l'arrivée de Marc ?
- Oh très bien, il ne voulait pas le poste. C'est un gars tranquille qui n' en a pas voulu quand je le lui ai proposé.
- Il a fait valoir quelle raison ?
- Il ne voulait pas plus de responsabilité. Il a un enfant handicapé, il est très occupé. Il doit le faire opérer aux Etats-Unis et il a monté une association pour récolter les fonds. Je n'ai pas osé lui retirer l'habilitation quand Marc est arrivé. J'ai confiance en lui, il est avec nous depuis le début.
- Je comprends. Le système de code et caméra a été posé par quelle société.
- La Société Séku-Mont-Blanc de Findrol. Mais nos informaticiens en assurent la maintenance.
- Tout fonctionne ?
- Oui parfaitement, je n'ai pas constaté d'anomalie.
- Il n'y a jamais eu d'incident où une personne non habilitée a été vue dans ce local ?
- Non jamais, je vous l'aurais dit !
- Quand Marc a eu son accident et puis après sa mort, un membre de Winteralp a-t-il changé ?
- Non je n'ai rien remarqué, mais j'étais très bouleversé par ce qui était arrivé à Marc.
- Je comprends, personne ne semble avoir de double vie, de problèmes personnels ou a eu un changement dans ses habitudes financières ?
- Non pas à ma connaissance. Je suis proche de mes employés mais je respecte leur vie privée.

- Personne ne vous semble plus particulièrement impliqué dans le sabotage du ski et l'accès au local sécurisé et aux ordinateurs.
- Non, personne, je n'avais guère de raison de me méfier !
- Pourtant vous avez demandé un bilan à Marc !
- Oui, mais je pensais à une ingérence extérieure, au pire à une négligence mais pas à un complot.
- Je crois que nous avons fait le tour. Comme nous vous l'avons dit, il faut garder cet entretien secret. Nous allons poursuivre les investigations et les resserrer sur les personnes qui ont accès aux ordinateurs. Cependant, je préfère vous en parler dès à présent, si nous n'avons pas plus d'éléments, nous serons dans l'obligation de perquisitionner leur domicile. Nous ne le ferons qu'en cas d'absolue nécessité.
- Très bien, j'espère que vous aurez trouvé d'ici là, tenez moi au courant. Ce sera difficile de ne pas observer mes collaborateurs avec un autre regard.
- Essayez de rester comme à votre habitude et nous ferons au plus vite. Envoyez nous les fichiers de surveillance de la caméra et le listing des identifiants des personnes ayant eu accès au local, puis aux ordinateurs le 20 juin 2018. Pour les images, c'est impossible, nous ne les conservons pas plus d'un mois. Pour le reste, je m'en occupe, je vais demander à un informaticien.
- Surtout pas, si vous ne savez pas le faire, Lucie s'en chargera. Elle viendra demain pendant la pause déjeuner, si cela vous convient.

Une dernière question, avez vous eu des soupçons d'espionnage par une autre société.

- Non jamais. Mais j'avais été contacté il y a quelques temps, après la parution de l'article, dont je vous ai parlé, par une société des Etats unis.

Ils voulaient développer le produit avec nous. Je pense surtout qu'ils testaient le procédé de fabrication mais n'y parvenaient pas. Nous commençons à avoir quelques résultats encourageants.

J'ai refusé, bien sûr, c'est très difficile de travailler avec les US. Ils ont une façon de traiter une affaire qui ne correspond pas à la nôtre. Je n'avais pas confiance en eux et ce qui allait se passer le brevet développé.

J'ai préféré ne pas prendre de risques, je n'ai pas voulu m'associer avec eux.

De plus je veux faire un produit de Haute-savoie, pensé et fabriqué ici, même si cela nous coûtera plus cher.

Depuis nous sommes en discussion avec tous les grands réseaux mondiaux de magasin de sport.

- Beau projet, j'espère que vous réussirez avec votre équipe. Souhaitons, que tout cela ne bouleverse pas vos projets.

Donc Lucie viendra demain, si c'est possible pour vous.

- Je pars demain matin pour deux jours, voir des fournisseurs. Je vous appelle dès que je rentre.

Chapitre 18

Lucie fit le point :

- J'ai mis de côté Guilhem et Florence. Les investigations préalables sur eux n'ont rien donné. Nous avons 4 personnes concernées :
 - Christine, Rivière, secrétaire, mariée deux enfants, 42 ans, pas de casier, inconnue de nos services.
 - Sylvie, Pradier, secrétaire et comptable, célibataire, vit en concubinage, 44 ans, inconnue de nos services également. Je recherche son compagnon, il semble qu'elle ait une vie sentimentale mouvementée, j'en avais entendu parler quand j'étais à Winteralp. C'est une très belle femme qui sait jouer de son charme.
 - Jean-Pierre, Pellaz, informaticien, marié, 39 ans, 2 enfants dont 1 handicapé, nous en avons discuté avec Guilhem. S'occupe d'une association pour récolter des fonds pour son fils, connu pour consommation de stupéfiants dans sa jeunesse.
 - Richard, Vallin, chimiste et responsable du laboratoire, 55 ans, divorcé, inconnu de nos services.
- Ok, on va prendre un homme et une femme chacun et on va aller plus à fond. On va regarder si leur téléphone ressort sur le listing de Kelmendi. Cela m'étonnerait, ce serait trop beau, mais il faut le vérifier. On fait les comptes en banque, réseaux sociaux et enquête de voisinage sur eux et les

conjoints. Il faudra aussi essayer de faire ressortir leur emploi du temps au moment de la préparation des skis.

Pour une fois, Lucie reçut les résultats à ses réquisitions bancaires rapidement. Il y avait peu de chance d'y trouver la solution clairement affichée, mais pour utiliser un argent gagné illégalement, il fallait bien passer par un compte. Elle regarda les relevés de Sylvie, Pradier. Ses comptes étaient clairs, bon salaire, peu de frais, ses livrets et placements dormaient paisiblement et n'avaient pas reçus de virement depuis longtemps, rien n'alarma Lucie. Elle sortit les relevés de Pellaz, Jean-Pierre et son épouse. Le compte commun laissait entrevoir une vie familiale avec sa multitude de frais. Le compte de madame n'était guère utilisé. Elle remarqua que les frais de leur enfant handicapé étaient énormes.

Elle rejoignit Jean-Luc qui semblait avoir également terminé.

- Je n'ai rien trouvé et toi ?
- Rien non plus.
- Cela n'a servi à rien.
- On ne peut le dire que quand on l'a fait.
- La famille Pellaz a des frais énormes avec leur fils handicapé, c'est bien malheureux.
- Sûrement, imagine les frais pour l'opération en plus aux Etats unis. Tiens au fait, as-tu demandé les comptes de son association.
- Non, je n'y ai pas pensé.

- Il fait quoi dans cette association ? Elle marche bien.
- Il est trésorier, c'est sa femme qui est présidente. Non elle marche pas fort, la somme à collecter est conséquente et peu d'argent rentre.
- Vérifie, demande les relevés !

Lucie parcourait les documents qu'on lui avait transmis par mail. C'était une succession de petits dons qui portaient le nom du donateur.

C'est alors que Lucie remarqua un virement de 10.000 euros. La date interpella Lucie. Elle appela Jean-Luc.

- Regarde ce que j'ai trouvé. L'association a reçu un virement de 10.000 euros le 26.05.2019. Quelques jours après le décès de Kelmendi. Le virement vient d'un compte étranger.
- Effectivement c'est bizarre. Une telle somme dénote dans leurs comptes, et on ne peut pas identifier la provenance, c'est un compte étranger. Ce ne peut être que le commanditaire, le tueur est mort. Appelle sa banque pour voir ce qu'ils en pensent.

Quand Lucie revint, elle semblait surprise :

- J'ai eu sa conseillère, Pellaz a refusé cet argent, il n'en connaît pas la provenance et l'a fait bloquer trois jours après. La banque me dit qu'ils sont rigoureux sur la gestion des dons.
- Voilà qui est bien étrange. Pourquoi lui avoir viré une telle somme ? On lui posera la question.

Dans la soirée, Guilhem leur fit savoir qu'il était rentré et attendait Lucie à la pause déjeuner.

Lucie remonta dans la Mégane. Elle appela Jean-Luc.

- Ca y est j'ai pu consulter la mémoire du système de sécurité. Nous n'avons pas l'heure à laquelle la copie a été faite. J'ai donc noté les passages et les connexions. Je rentre et nous en parlons.

Jean-Luc attendait Lucie avec impatience. Il l'avait volontairement laissée repartir seule. Il avait vu sa crainte mais devait lui faire admettre que ce qui s'était passé était l'exception même si dans leur métier le risque était permanent.

Quand Lucie fut de retour, elle déclara d'un air détaché :

- Voilà la liste des mouvements à l'entrée du local et les accès à l'ordinateur !

Ils se mirent au travail, immédiatement. Le nombre de passages n'était pas important. Il était même très espacé dans la journée avec une plus grande activité en fin de journée ce qui semblait plus logique car c'était le moment des sauvegardes du travail du jour.

Lucie remarqua qu'un accès avait été fait durant la pause du midi. Elle vérifia les jours précédents et suivants. Aucune ouverture de porte n'était enregistrée dans ces horaires. S'il ne paraissait pas incongru cet accès était tout de même suspect.

Lucie ouvrit le fichier lui donnant accès aux codes de la porte. Elle compara avec celui qui était enregistré. C'était celui de Pellaz.

Si monsieur Pellaz avait ouvert la porte, rien ne prouvait qu'il avait ouvert une session sur un ordinateur.

Lucie sortit le listing des connections sur les ordinateurs. Elle chercha l'identifiant de Pellaz et le trouva sur un des deux postes. Elle s'en ouvrit à Jean-Luc.

- Nous avons six accès au local sécurisé dans la journée. Seulement quatre personnes ont ouvert une session. Il faut donc tous les identifier.

Lucie se lança dans les recherches. Après quelques instants, elle tendait à Jean-luc le résultat de ses découvertes.

- Alors, nous avons Guilhem, le matin. Pellaz a midi, et Richard, Vallin et Sylvie, Pradier le soir. As-tu vérifié si cela colle avec les ouvertures de la porte ?
- Non je m'en occupe.

Lucie retraça les horaires sur son listing et fit remarquer :

- Le soir, il n'y a que le code de Richard enregistré, je ne vois pas celui de Sylvie. Je ne comprends pas !
- Ils ont dû rentrer ensemble. Les horaires d'ouverture de leur session sont proches, regarde, chacun sur un poste ! De toutes façons, nous avons des éléments à vérifier, nous allons auditionner tout ce petit monde.

Le lendemain, Jean-Luc et Lucie se répartissaient entre St Jeoire et Marignier afin de procéder aux auditions des

quatre témoins. Ils s'étaient organisés de la sorte afin qu'ils ne puissent communiquer entre eux avant leur audition. Jean-Luc tenait à cette précaution.

Quand le major rejoint Lucie, ils firent le point :

- Je vais commencer par Pellaz. Il m'a confirmé qu'une somme de 10.000 euros avait été viré sur le compte de son association. Ne sachant pas qui donnait, il a refusé cet argent dès qu'il en a eu connaissance. La somme l'intéressait bien évidemment, mais pas de la sorte. Sur son passage dans le local sécurisé, il nie formellement y être allé pendant une pause déjeuner. Il n'a pas de souvenir précis de cette journée mais, il m'a certifié qu'il n'y était jamais allé dans ces horaires. Quand il était responsable informatique de Winteralp, il n'a rien remarqué de suspect. Il m'a semblé sincère, il est principalement préoccupé par son fils.
- Moi, reprit Jean-Luc, j'ai entendu Vallin et Pradier. La secrétaire m'a dit qu'elle allait sur les postes protégés pour faire les sauvegardes en fin de journée. Elle ne se rappelle pas que Vallin soit venu avec elle. Par contre lui s'en souvient très bien, quand il venait voir Guilhem pour un point journalier, il amenait les informations sur un support USB. Il aidait madame Pradier à faire les sauvegardes. C'est pour cela qu'ils ont ouvert les 2 ordinateurs.

- Pourquoi Pradier a-t-elle dit qu'elle ne s'en souvenait pas ?
 - Vallin a rigolé quand je lui ai dit cela. Ils avaient une liaison à cette époque. Lui l'assume très bien, mais elle ne voulait surtout pas que cela se sache. Quand j'ai réentendu Sylvie, elle me l'a avoué.
 - Ils étaient donc amants à cette époque. Et aujourd'hui ?
 - C'est terminé, ils sont restés bons amis. Les ordinateurs sont côte à côte, Vallin m'a bien dit qu'ils étaient entrés et sortis ensemble, quand ils le pouvaient ils ne se quittaient pas. Personne ne savait à Winteralp et cela rajoutait du piment. Ils n'ont pas pu extraire un fichier sans que l'autre le voie. Sylvie a fini par le confirmer et puis on peut le voir avec la disposition du matériel.
 - Nous n'avons donc comme suspect que Pellaz ?
 - Oui, surtout que son code et son mot de passe ont été rentrés.
 - Il va falloir faire une perquisition chez lui et le réentendre.
 - Oui, pourtant quelque chose me retient, cela paraît trop simple et cela ne me convient pas. Peut être parce que se sont des machines qui nous donnent la solution.
 - J'ai vérifié le système, on ne peut pas le déjouer.
 - Certes, mais on peut lui faire dire ce que l'on veut et comme pour confirmer cela, on n'a pas la vidéo.
- Jean-Luc caressait son bouc, signe d'une grande réflexion.

- Dis moi, toi qui est experte en informatique, si on avait effacé les vidéos avant la date de destruction, resterait il une trace ?
- Oui on peut intervenir manuellement, le système enregistre tout ce qui se passe, si ce n'était pas le cas, on pourrait le contourner aisément.

Jean-Luc la regardait maintenant avec un sourire aux lèvres.

- Tu veux que je vérifie, c'est ça ?
- S'il te plait, tu sais bien que moi, enfin bref ! Demain on va aller à Marcellaz et on regarde tout ça.
- Ok mais tu paies les croissants ! dit Lucie en partant.

Chapitre 19

La jeune femme toujours attachée à sa canalisation ne pleurait plus. Elle avait versé bien trop de larmes. Il avait dû se passer un imprévu son geôlier lui avait dit qu'elle ne resterait pas longtemps et cela faisait une journée qu'elle macérait dans ses déjections. Ses épaules lui faisaient terriblement mal, la position n'était pas très confortable. La nuit surtout elle était terrorisée. Le noir total semblait l'engloutir, seul le bruit de fond de véhicules la maintenait en lien avec le monde extérieur.

Depuis le début elle avait arraché son bâillon mais ses cris étaient restés sans réponse, l'endroit était très isolé, il était inutile de s'épuiser ainsi.

Les colliers de serrage autour de ses poignets la blessaient, elle était parvenue en se tortillant à trouver la moins mauvaise position.

La soif la tenaillait atrocement maintenant. La deuxième nuit une averse avait arrosé la campagne. La pluie rebondissait sur les feuilles de ronces et une partie de l'eau était rentrée dans le petit local par la fenêtre brisée. La jeune femme avait pu lécher le mur et récupérer un peu de liquide qui avait humecté ses lèvres.

Maintenant résignée, elle passait son temps à écouter le moindre bruit pour tenter de se signaler entre de longs moments d'assoupissement.

Chapitre 20

Marcellaz s'étirait doucement sous le soleil matinal. Les enfants rejoignaient gaiement l'école. Jean-Luc et Lucie étaient partis de bonne heure pour éviter la circulation. Ils aperçurent Carole et Eva au loin et les saluèrent de la main.

Un tracteur passa traînant une bétailière au dessus de laquelle, on apercevait les mufles des bovidés qui changeaient de pâturage. Jean-luc entra dans la boulangerie et prit quelques croissants quand ce fut son tour. Ah ! Ce n'était pas la ville et chacun y allait de son petit mot, les nouvelles circulaient dès le matin, mais c'était tellement humain et sympathique. Cela changeait des clinquantes boulangeries froides et sans âme.

Jean-Luc et Lucie allèrent au bar tout proche et commandèrent deux cafés qu'ils burent en terrasse. Ils prirent le temps avant de rejoindre Winteralp.

Quand ils arrivèrent dans les bureaux, Guilhem les accueillit. Il n'avait pas perdu son amabilité, mais paraissait préoccupé. Jean-Luc débita :

- Lucie va vérifier le système vidéo, nous voulons être certain qu'avant la date de destruction automatique, les prises de vues n'aient pas été effacées.
- Faites, Lucie connaît les locaux.

Jean-Luc était admiratif de la dextérité de sa collègue qui avançait dans des mondes dont il ignorait l'existence. Elle fit défiler une liste de date et de codes.

- Voilà, tu avais encore raison ! On a effacé une période qui inclut le jour de la copie du fichier, le 20.06.2018.
- Peut on savoir qui a effacé ces données ?
- Oui, attend un peu, j'ai un code d'ouverture de la cession, je vérifie sur les droits attribués : Pellaz. On tombe toujours sur le même.
- C'est vrai, mais cela ne le charge pas plus.
- Pourquoi ?
- Ben si on s'est servi de ses codes, on l'aura fait jusqu'au bout.

Jean-Luc ressortit et se mit à marcher de long en large dans les bureaux, il n'arrêtait pas de se répéter qu'il lui manquait un élément.

Il vit arriver Pellaz qui se dirigea immédiatement vers lui.

- Vous tombez bien, je voulais vous appeler. J'ai une information primordiale à vous communiquer. Hier au soir, j'ai préparé la convocation pour l'assemblée générale de notre association, nous sommes en retard.
- Et alors ?
- J'y viens, comme chaque fois, je me sers de celle de l'année précédente et je change la date. Et là coup de chance ! Devinez quand a-t-elle eu lieu l'an passé ?
- Désolé, je ne fais pas souvent de devinette au travail !

- Le 20 juin 2018 ! Et comme chaque année, nous mangeons ensemble à Faucigny au restaurant , pour le repas du midi. J'étais même parti un quart d'heure avant avec l'autorisation de Guilhem.

Celui-ci regarda sur son bureau et sortit :

- Je confirme, j'ai vérifié mon agenda, mais je ne me rappelais plus de la date, désolé.
- Le 20 juin 2018, vous croyiez que j'étais dans notre local. Nous étions 6 à table, vous pouvez vérifier, je n'ai pas quitté le restaurant.
- Et bien voilà qui vous met hors de cause, mais nous vérifierons tout de même. Pouvez vous donner les téléphones des membres de l'association présents ce jour là, à ma collègue. Nous allons les appeler de suite.
- Je comprends que vous ayez pu me soupçonner, mais si j'avais fait cela mon fils serait déjà opéré, car je suppose que celui qui l'a fait, en retirera de l'argent. Mon fils a besoin de moi à ses côtés, pas en prison.
- Je le crois aussi et même si cela peu vous surprendre, je n'étais pas convaincu de votre culpabilité.
- Je vous l'ai dit, je n'ai rien à vous reprocher, vous avez fait votre travail.

Jean-luc et Lucie roulaient en direction de Chambéry.

Après un moment le major rompt le silence :

- Qui a pu utiliser les codes et mots de passe de Pellaz ?
- Je ne sais pas, on n'avance pas ! dit Lucie.
- Mais si on progresse, on a éliminé les gens ayant accès au local et aux ordinateurs. Qui reste-t-il ?

- J'avoue ne plus savoir !
- Il reste les personnes qui s'y connaissent en informatique et qui sont parvenus à pirater toutes les sécurités de Pellaz. Je l'ai regardé faire tout à l'heure, quand il tape son code d'accès au local, il ne se méfie pas, il ne se protège pas et une personne mal intentionnée peut facilement le lire et l'utiliser par la suite. Il nous faut enquêter sur ses collègues du service informatique.
- Cela nous fait donc 3 nouveaux suspects, ils étaient 5 à travailler sur l'informatique, Marc est mort et Pellaz est hors de cause, puisque ses témoins confirment son repas au moment de la copie.
- Quand on va arriver, on fait le point rapidement sur ces 3 personnes. Nous procédons par élimination mais, nous allons y parvenir, il ne nous reste qu'un petit peloton.
- Tu es sûr que nous approchons du but ?
- Je le crois, pour faire la copie et naviguer dans les programmes, il faut avoir des compétences en informatique, j'ai fait une erreur, je n'aurais pas dû les écarter ! reconnu Jean-luc.
- On ne peut pas tout faire en même temps ! Rien ne presse maintenant.
- Je ne voudrais pas que le complice s'enfuit.

Une fois au bureau, les deux enquêteurs sortirent les dossiers concernés :

- Nous avons ! montra Lucie

-Kévin, Gaillard, 38 ans, célibataire, connu pour des problèmes d'alcool au volant.

-Marlène, Pradini,40 ans, mariée, 2 enfants, inconnue de nos fichiers.

-Sébastien, Klantz, 50 ans, divorcé, n'est pas connu non plus .

- Demain, nous faisons l'environnement de ces trois là.

Lucie eut du mal à trouver le sommeil. Quand elle parvint à plonger au pays des songes, elle eut l'impression que le téléphone sonnait dans son rêve. Tout à coup elle réalisa que ce n'était pas son imagination, mais bien son portable qui l'appelait.

- Section de recherches Chambéry, Chef Marchand !

- La brigade de Marignier à l'appareil, vous devriez venir, les bureaux de Winteralp ont été cambriolés cette nuit.

- Bon sang, appelez les TIC d'Annecy de notre part, on arrive !

Lucie appela Jean-Luc :

- Winteralp a été cambriolé à Marcellaz.

- M.... alors ! On y va !

Quand les deux enquêteurs rejoignirent Marcellaz, les TIC étaient déjà sur place avec la brigade locale. Les premiers gendarmes arrivés leur firent un résumé de la situation :

- La porte a été fracturée avec un objet, comme un pied de biche. Vu qu'elle est reliée, comme toutes les

ouvertures, à une alarme dont le haut parleur est dehors, celui-ci avait été rendu muet avec de la mousse expansive. Quand on est arrivé, il fonctionnait encore mais nous l'entendions à peine à 5 mètres.

Cette alarme a aussi tenté d'appeler une société de surveillance. La ligne était filaire et a été sectionnée dans un boîtier derrière le bâtiment. Le patron de Winteralp, n'est pas content du tout, de ses systèmes de sécurité qui n'étaient pas eux-mêmes protégés. Dans les bureaux, la porte blindée a été ouverte avec des coins de bûcheron, en fait les montants de la porte et du chambranle métallique ont cédé.

La caméra de surveillance à l'entrée a été détruite et deux postes d'ordinateur ont été volés.

Des voisins ont vu de la lumière, mais ils n'ont pas osé venir, ils ont appelé les gendarmes nous sommes venus.

- Vous n'avez rien vu en venant ?
- Non rien du tout ! Ni sur la route, ni en arrivant sur place.
- Très bien, qu'est ce qui a été volé ?
- Deux ordinateurs, apparemment rien d'autre. Le patron fait l'inventaire.

Jean-Luc et Lucie rejoignirent Guilhem.

- Vous avez remarqué le vol d'autres objets.
- Non, rien jusqu'à présent !
- Cela va pénaliser votre société, se sont vos ordinateurs de sauvegarde des données.
- Non, dans ce climat de suspicion, je gardais une copie chez moi.. Personne n'était au courant à part Florence.

- Bien vu !
- On a bientôt des démonstrations à faire et on avait besoin de ces données.
- Je comprends, je reviens, je vais voir mes techniciens. Lucie peux tu regarder l'enregistrement de la caméra avant qu'elle ne soit détruite.
- Je m'y mets !

Jean-Luc fit un point rapide avec les techniciens en investigations criminelles d'Annecy. Ils ne purent que lui confirmer que leurs recherches d'indices s'étaient avérées vaines. Quelques relevés d'éventuel ADN de contact avaient été faits mais sans grand espoir d'un résultat positif. Les coins et la masse abandonnés sur place étaient de vieux objets, très anciens, comme on en trouvait partout dans la région.

Quand Guilhem eut terminé d'appeler des sociétés de sécurité pour venir remplacer le matériel détruit, ils se retrouvèrent autour d'un café.

Lucie vint les rejoindre :

- J'ai pu lire, la vidéo. On voit un homme seul, mais cela dure 2 secondes, il ouvre et fracasse la caméra d'un coup de masse. Il a une cagoule et des gants. Visiblement il savait où était la caméra.

Regardez si vous reconnaissez quelqu'un ?

Guilhem et Jean-Luc ne purent identifier personne dans la silhouette noire et furtive que l'on apercevait comme un fantôme.

Les techniciens et la brigade quittèrent les lieux quelques temps après. Une fois le calme revenu dans les bureaux, Jean-Luc se leva et refit le parcours présumé de l'auteur des faits. Ce vol ne pouvait qu'avoir un lien avec le meurtre de Marc, il en était persuadé. Leur enquête avait dérangé la personne recherchée.

La mousse dans le haut-parleur s'était montrée efficace. La bombe n'avait pas été laissée sur place donc pas de possibilité de recherches de ce côté. Il avait vu les gendarmes fouiller les alentours, donc pas de chance qu'elle ait été jetée ici.

La porte d'entrée des bureaux en aluminium et verre n'avait pas beaucoup résisté, avec deux points de pesée, le système s'était ouvert.

La porte blindée s'était montrée plus efficace. Un coin bien affûté avait été glissé sous la porte, en forçant sur le point d'ancrage au sol, le carrelage s'était brisé et l'angle bas de la porte s'était trouvé libéré. Ensuite on voyait très bien qu'un coin avait été mis près de cet endroit, puis un autre au dessus, et ainsi de suite en remontant. La serrure n'avait pas résisté au coups de masse. L'auteur était donc jeune et costaud. Il fallait avoir de la force pour tordre et arracher cet acier.

Dans la pièce protégée, on voyait sur le faux plafond la trace de la masse qui avait arraché la caméra, simple et efficace.

Pour les ordinateurs, les branchements avaient été défaits avec précaution. Les connexions vissées avec des périphériques avaient été sectionnées.

Jean-Luc s'assit dans un fauteuil et regarda l'ensemble des lieux. Il fit le point en caressant son bouc :

- Il fallait connaître les lieux, certes le hurleur de l'alarme n'était pas bien camouflé et assez facile d'accès, mais l'auteur avait coupé le téléphone ce qui n'est pas systématique même si c'est courant. Il avait prévu les coins et la masse, on ne se déplace avec de tels objets au cas ou. Quand il avait ouvert la porte, il n'avait pas cherché la caméra, il savait où elle était. Et puis dans le local, il y avait un autre ordinateur qu'il n'a pas touché. Donc les données l'intéressaient mais pas le matériel.
- Tu es bien pensif ! intervint Lucie.
- Je faisais le point, il est certain que cet acte est en relation avec notre homicide. La méthode pour ouvrir la porte blindée me laisse penser que madame Pradini, ne peut pas être l'auteur de ces dégâts, mais on va tout de même vérifier, il faut en être sûr.
- La vidéo n'est vraiment pas bonne, cela ne nous aidera pas. On dirait un homme. Je vais vérifier la marque et le type de la caméra. Au fait tu l'as trouvée toi ?
- Non pas du tout, les TIC ne m'en ont pas parlé.
Attends je les appelle, toi fais la brigade.

Quelques instants plus tard, l'information était confirmée, personne n'avait trouvé l'appareil de vidéosurveillance.

- On va la chercher, elle est peut être sous un bureau ! dit Jean-Luc.

Malgré tous leurs efforts, ils ne purent que constater qu'elle avait bel et bien disparue.

- Bizarre, pourquoi avoir pris cette caméra ?
- Il croyait peut-être qu'elle gardait les images en mémoire.
- Je ne crois pas, il connaissait les lieux comme je te l'ai dit. Je pense que notre enquête inquiète, la personne que l'on recherche. Il a peut-être voulu faire disparaître des indices ou des preuves.
- C'est possible.
- Va demander à Guilhem s'il a de la documentation sur la caméra qui était installée. Moi je vais prendre un escabeau et monter vérifier le système dans le faux plafond.

Jean-Luc observa les dalles avant de monter. Il mit des gants et ne trouvant pas d'escabeau, il monta sur une chaise. Le plancher technique qui isolait la salle informatique rendait le plafond accessible. Il souleva la dalle qui était perforée pour le passage du support de caméra. Deux câbles pendaient visiblement sectionnés qui avaient servi à alimenter l'appareil et transmettre les données. Il regarda sur la structure de métal. Le pied carré de la caméra était fixée aux traverses métalliques. Il avait été sectionné au ras de l'articulation qui permettait l'orientation de l'objectif.

Une dalle mitoyenne semblait avoir été bougée et mal remise en place. Il la souleva et regarda mais ne vit rien de particulier.

Il revint vers Lucie qui se penchait sur un dossier étalé sur un bureau.

- Tout est là, la caméra est de type Oxy 120, elle fait partie d'une gamme assez répandue. Elle est installée depuis l'aménagement dans ces locaux. Elle a toujours bien fonctionné. On a même la notice de montage.

Jean-Luc jeta un coup d'œil et répéta :

- Pourquoi prendre cette caméra ?

Il observa avec attention et puis tout à coup demanda :

- Remontre moi, la notice de montage.
- Voilà, elle est là !
- Y'a un problème, là c'est une platine de fixation ronde à 2 vis, là-haut, c'est un socle carré avec 4 vis !
Comment cela se fait ?

Guilhem, vous avez fait changer votre matériel ?

- Non pas du tout, c'est toujours la même.
- Et bien il va falloir passer voir la société qui vous l'a installée ! Je ne sais pas ce que cela veut dire. Je remonte faire une photo là-haut avec mon portable.

Lucie et Jean-Luc garèrent la Mégane devant la société Séku-Mont-blanc de Findrol. Après s'être présentés, ils furent reçus par le directeur.

- Le dossier Winteralp, bien sur que nous gardons une archive de la facture. Je vais la sortir et faire appeler le technicien qui a installé le matériel.

Et après quelques instants :

- Voilà, c'est Jacques qui l'a installé, vous avez de la chance il est à l'atelier, je vous le fait appeler.

L'homme arriva immédiatement.

- Bonjour, confirmez vous avoir installé une caméra Oxy 120 chez Winteralp à Marcellaz.
- Oui bien sur, j'ai laissé la doc là-bas. C'était une caméra fixe toute simple avec envoi des données. On l'avait reliée à leur serveur. Je m'en souviens très bien.
- Avez vous modifié la platine de fixation ?
- Non c'est un kit, j'ai mis ce qu'il y avait dedans.
- Donc le socle était rond.
- Oui comme sur toutes les Oxy 120.
- Et celui-ci, vous dit quelque chose ? demanda Jean-Luc en montrant la photographie sur son portable.
- Évidemment, c'est une platine de Oxy 130. C'est la même mais orientable à distance. On la relie a une télécommande qui envoie les ordres et fait bouger la caméra.
- Et elles se ressemblent les 120 et 130.
- Oui elles sont identiques, on peut même modifier une 120, le corps est le même. Le moteur est tout petit.
- On peut la commander de loin ?
- Oui un peu, de quelques dizaines de mètres si c'est dégagé.
- L'installation est la même ?
- Oui tout à fait la fiche est identique.
- Le fonctionnement est semblable.
- Pas tout à fait. Avec la télécommande de la Oxy 130, on peut aussi couper l'enregistrement et voir en direct sur un poste connecté au système.
- Les images peuvent être transmises sur plusieurs postes.

- Oui pour la 130, sur tous les postes en même temps en passant par le serveur.

Jean-Luc et Lucie ressortirent.

- Là voilà notre réponse !
- Laquelle ? demanda Lucie
- L'auteur a du installer une caméra orientable pardi !
Rappelle toi où sont les ordinateurs, quand on se met au clavier, la caméra est en hauteur, si elle pivote, on peut voir les touches utilisées, et de la sorte tu peux voir tous les codes qui sont tapés. La personne coupait l'enregistrement et retenait ou notait les codes. Ce qui confirme que la personne que nous recherchons est bien à Winteralp.

Chapitre 21

De retour à Chambéry, ils découvrirent la ville sous un ciel triste et couvert. Les sommets aux alentours n'osaient pas regarder la ville et se tenaient cachés derrière des paquets de nuages que le vent balayait parfois, laissant apparaître les immeubles, tels des spectres surplombant l'autoroute.

Dans leurs bureaux, Jean-Luc et Lucie prenaient connaissance des informations qui commençaient à revenir sur leurs 3 suspects.

Lucie, referma un dossier :

- Marlène, Pradini n'a pas de soucis à se faire. Son mari est cadre dans une grande banque française à Genève. Leurs enfants suivent de bonnes études. Ils ont une belle maison sur Bonne. Je ne vois pas pour quel motif elle aurait pu tremper dans cette affaire.
Tout peut arriver, tu sais !
J'ai regardé Sébastien, Klantz. C'est un ancien champion de ski, des années 90.
Il s'est reconverti dans l'informatique.
Il a mis fin à sa carrière brutalement suite à un gros accident de ski. Il est droitier et a eu son épaule droite et son bras fracassés. Il a récupéré mais pas totalement, je ne le vois pas soulever une masse et défoncer une porte blindée. Il n'y a rien de suspect sur

lui non plus, ses comptes sont normaux, son téléphone ne sort nulle part.

Faisons ensemble le dernier : Kévin, Gaillard.

Lucie sortit son dossier, elle avait déposé les informations le concernant à l'intérieur sans s'y attarder.

Elle se concentra sur les factures détaillées de son téléphone.

Le nombre d'appels vers des numéros différents étaient très importants, on les retrouvait pour la plupart quelques jours et puis, plus du tout. Elle découvrit un numéro en Italie contacté deux fois.

Par précaution elle décida de vérifier et fit une nouvelle demande pour avoir les sms et envoya au CCPD (1) de Modane, une demande d'identification du numéro italien. Jean-Luc avait les lunettes sur le bout du nez et se peignait le bouc avec les doigts.

(1) Centre de coopération Policière et Douanière avec l'Italie

- Toi, tu as trouvé quelque chose ? demanda la chef.
- Peut-être, ce Kévin a un bon salaire mais fini ses fins de mois à sec. Il a des paiements aux casinos d'Annemasse, de St Julien en Genevois et même à Divonne les bains.
- C'est pas parce que l'on joue que l'on devient tueur.
- Certes, mais le besoin d'argent est parfois mauvais conseiller. Je vois qu'il a aussi 2 voitures, il a deux contrats d'assurance distincts qu'il paie chaque mois, un

appartement au bord du lac à Annecy.
Il faudrait qu'on en parle avec Guilhem.

A nouveau réunis à la brigade de Marignier, Guilhem, prit la parole. Lucie et Jean-Luc l'écoutaient avec attention :

- Kévin est un garçon très sympa. Il est très bon dans sa partie. C'est un « fils à papa » comme on disait de mon temps. Son père était très riche, c'était un des plus gros décolleteur de la vallée de l'Arve et lui a payé des études à Berkeley en Californie. Il en est ressorti bardé de diplômes mais n'a pas percé comme son père souhaitait, ni moi non plus, je dois l'avouer. Il a toujours été comme ça. En Haute-Savoie, il avait commencé une école de décolletage, pendant 2 ans , son père voulait qu'il reprenne l'affaire familiale. Il a été obligé de le changer, il a fait électrotechnique, cela ne marchait pas non plus. Enfin il est parti aux USA. Je crois que son père ne lui a pas laissé le choix. J'ai rencontré un décolleteur qui l'a connu jeune.
- Il n'est pas bon dans son métier ?
- J'attendais plus de lui. Je pensais qu'il prendrait la place qu'avait Marc. Mais il n'a jamais confirmé les espoirs que j'avais mis en lui. Il se contente du minimum, refuse de s'investir. Je ne peux rien lui reprocher, il fait ce qu'on lui dit, mais il aurait pu prétendre même à mieux en dehors de Winteralp. Ses parents sont décédés il y a 10 ans, il n'avait plus beaucoup de rapports avec eux. Je ne sais pas ce qu'il a fait de l'argent que lui a laissé son père, il était fils unique.

- Il a quoi comme voiture ?
- C'est la Clio rouge là-bas. Je le vois toujours avec.
- Pas d'aventures féminines ?
- Il est très discret là-dessus.
- Il est propriétaire de son logement à Annecy ?
- Oui, c'est ce qu'il m'a dit.
- Il était à la sortie ski avec Marc ?
- Oui, quand Marc a chuté, Kévin est resté sur place avec Sophie.
- Il s'était occupé des skis ?
- Sûrement, il est très actif dans les sorties entre nous, mais je ne connais pas son rôle exact.
- Vous avez dit que le service informatique s'occupait de la maintenance du système vidéo ?
- Oui, et Kévin est compétent pour faire cela.
- Pouvez vous me dire s'il était là le 20 juin 2018 ?
- Oui je regarderai sur mes anciens plannings.

Après avoir raccompagné Guilhem, Jean-Luc et Lucie firent le point avec Gérard et Philippe, le commandant de brigade et son adjoint.

- Voilà où en est notre enquête. Actuellement nos soupçons se portent sur Kévin, Gaillard mais malheureusement nous n'avons pas d'indices suffisants pour perquisitionner chez lui. Quand on le mettra en garde à vue, il nous faudra des éléments pour le déstabiliser.

- On vient de vérifier quelle autre voiture il possédait. Une Mercedes classe C cabriolet ! dit Lucie.
- La frime, cela va avec ses factures de fringues. Il dépense beaucoup dans la mode.
- Il habite où ? demanda Gérard.
- Sur Annecy, un des immeubles avenue d'Albigny, face au lac.
- Sacré train de vie !
- Oui, il a beaucoup de mal en fin de mois, il a un bon salaire mais tout ça à un coût.

Lucie intervint :

- J'ai vérifié ma messagerie. J'ai reçu la réponse de son opérateur téléphonique. J'ai la liste de ses textos. Et bien dis donc sacré dragueur ! Il a souvent des contacts féminins différents, ça défile. Après quelques jours, fini plus de contact et une nouvelle femme apparaît.
- Effectivement ! Ce doit être un adepte des sites de rencontres pour changer si vite et si souvent.

Jean-Luc intervint :

- As-tu eu la réponse pour son numéro d'appel en Italie.
- Oui, c'est un numéro à Rome, c'est un foyer où logent des jeunes. Ils ont contacté la police locale, ils hébergent principalement des albanais.
- Ah, cela nous intéresse, Kelmendi était albanais ! Je voulais également, vérifier une information que j'ai entendu tout à l'heure.

Lucie te souviens-tu du nom de la société américaine

qui était en contact avec Winteralp et que Guilhem à éconduit ?

- Oui, c'est SnowUS, pourquoi tu connais ?
- J'ai déjà vu ce nom quelque part ! Et je crois bien que c'était ce matin ! laisse moi vérifier.

Jean-Luc se connecta à facebook. Il fit défiler les amis de Gaillard et s'arrêta sur un certain Bill, Tramp. Sur sa photo, il avait sensiblement le même âge que Kévin et semblait avoir le profil d'un jeune cadre dynamique.

Il ouvrit sa fiche et lut :

- Travaille comme cadre chez SnowUS et a fait ses études à Berkeley Californie. Voyons voir en quelle année : 2000 à 2005 et notre ami Gaillard ?

Jean-Luc resta sans voix, Lucie fit le tour et lut :

Etudes à Berkeley 2001 à 2005.

Ses yeux croisèrent ceux de Jean-Luc, il souriait. Il leva la main et elle claqua la sienne dessus.

- Si ça c'est pas un lien possible vers un mobile ! On va acter tout ça et on va voir le juge. Je crois que là nous avons quelques indices intéressants et il va falloir qu'il nous explique beaucoup de choses. On va pas s'enflammer, mais quelques éléments collent. Bon les gars on aura besoin de vous pour la perquisition et la garde à vue, on fera ça sur Annecy, on sera sur place pour le juge. On vous tient au courant, on va finaliser la procédure pour acter tous

ces renseignements. Silence total vers Winteralp, que notre oiseau n'ait pas envie de s'envoler. On préviendra Guilhem quand on l'aura interpellé.

Quand ils arrivèrent à Chambéry, Modane les appelait :

- Les carabiniers ont comparé la photo de Kelmendi, Ditrán avec les copies des passeports du centre d'hébergement et ils l'ont trouvé. De plus il avait été arrêté pour vol et ses empreintes étaient bien celles-ci. Il a bien séjourné là-bas sous une fausse identité.

Chapitre 22

Un vent léger bruissait dans les branches des grands platanes. Deux coureurs à pied allaient de concert sur le chemin du bord du lac. Sur l'eau quelques cygnes lissaient leurs plumes avant de s'élancer le long de la berge. Près des embarcadères, d'autres avaient encore la tête sous l'aile s'accordant une grasse matinée. L'un d'eux leva la tête comme si cette agitation matinale le dérangeait.

Les trois véhicules de la gendarmerie s'arrêtèrent dans l'impasse qui longeait le grand bâtiment. Jean-luc descendit, son gilet pare-balles le grossissait sous son bomber . Lucie le suivit toujours comme son ombre. Les militaires de Marignier et du PSIG de Seynod furent rapidement prêts.

Ces derniers étaient venus en civil reconnaître les lieux et s'enquérir du code d'accès de la résidence.

Le matériel pour enfoncer la porte avait été emporté au cas où la nécessité se ferait sentir. Jean-Luc laissa l'ascenseur pour les militaires chargés et monta en courant les 4 étages.

Quand l'ascenseur sonna et la porte s'ouvrit, il se tenait les mains sur les genoux, soufflant plus qu'il n'aurait voulu.

Lucie le taquina me sourire aux lèvres :

- Alors tu as fait ton footing ce matin ? En forme ?

Jean-Luc la fusilla du regard.

Le luxe de la résidence changeait des lieux habituels d'interpellation, moquette au sol, cage d'escalier propres et sans dégradations.

Tous se répartirent autour de la porte.

Lucie sonna quand le major eut repris son souffle et lui fit signe. Elle s'écarta aussitôt de l'ouverture.

Après quelques instants, on n'entendait toujours aucun bruit dans l'appartement. Lucie re-sonna, et enfin comme un gémissement leur parvint du fond de l'appartement.

Après des secondes interminables, le bruit du verrou puis de la clé se fit entendre.

Kévin apparut en peignoir bleu marine aux armoiries d'un hôtel de Luxe, les yeux encore engourdis de sommeil.

Il les écarquilla quand il vit tous les uniformes, puis se fixa sur Jean-luc qu'il reconnut pour l'avoir croisé à Marcellaz.

- Que se passe-t-il ? demanda Kévin.
- Nous venons dans le cadre de l'homicide de Marc, Claveau.
- Mais, vous avez arrêté l'auteur !
- Vous allez être entendu comme témoin. A partir de cet instant, 6 heures 00, vous êtes en garde à vue. Ma collègue va vous lire vos droits. Nous ferons également une perquisition de votre domicile, ses annexes et vos véhicules.
- Vous avez un mandat de perquisition ?
- Désolé monsieur mais en droit français, ce mandat n'existe pas, on le trouve aux des Etats-Unis.... ou dans nos séries télévisées françaises. Nous agissons sur

commission rogatoire d'un Juge d'instruction
d'Annecy.

Deux jours auparavant Jean-Luc et Lucie avaient rencontré le magistrat instructeur. Ils s'étaient entendus qu'à ce stade de l'enquête, ils ne détenaient que des raisons plausibles que Kévin, Gaillard soit mêlé à l'assassinat.

Les enquêteurs pourraient donc l'entendre jusqu'à trouver des indices graves et concordants. Toute la complexité de la procédure était là. Une fois ce genre d'indices rassemblés, les OPJ ne pourraient plus procéder à son audition et devrait le conduire devant le juge d'instruction. Il ne fallait outrepasser cette limite sous aucun prétexte, les avocats étaient à l'affût du moindre vice de procédure qui pourrait annuler les actes accomplis.

Encadré par deux gendarmes, Kévin assis sur une chaîne semblait abasourdi.

- Etes vous seul dans l'appartement ?
- Non j'ai une amie dans la chambre.

Lucie s'avança vers la pièce désignée frappa et entra, la voix féminine n'eut pas le temps de lui répondre d'entrer. Une jolie jeune femme était encore allongée nue sous les draps de soie.

- Gendarmerie nationale, madame. Veuillez vous habiller et vous lever.

Lucie demeura dans la chambre et ferma la porte derrière elle.

Pendant ce temps Jean-luc dialoguait avec Kévin. Il procéda à la saisie du téléphone portable et de l'ordinateur de ce dernier et les militaires en renfort commencèrent la perquisition.

La jeune femme sortit de la chambre, en compagnie de Lucie, sans un regard pour Kévin. Elle baissait la tête et tenait son sac à mains serré contre elle.

Lucie souffla à Jean-Luc :

- Elle ne le connaît pas, ils se sont rencontrés hier soir suite à un rendez vous sur un site de rencontres !
- Amène là tout de même à la gendarmerie, tu l'entendras comme témoin. Pars devant.
- Venez madame, ne perdons pas de temps, vous serez à l'heure au travail, ne vous inquiétez pas, personne ne saura rien ! Dépêchons nous ! lui lança Lucie en ouvrant la porte d'entrée.

Lors de la fouille, Jean-Luc vit une clé pendue sur le côté d'un tiroir du bureau. Il connaissait ce genre de clé, il s'agissait d'un coffre de banque comme il en avait vu dans d'autres affaires. Il la montra à Kévin et la prit. Il la déposa dans une pochette où se trouvait déjà une licence de tir de 2018 avec les tampons de la cible du Salève, un club de tir à côté d'Annemasse. Le perquisition dura un certain temps. Jean-Luc eut même le temps d'admirer la vue sur le lac.

Une fois installés dans les bureaux de la gendarmerie d'Annecy et la vidéo enregistrant sa déclaration, Kévin s'était repris, il semblait calme et serein.

Il répondait aux questions et fournait même un alibi pour le jour de la copie du fichier à Winteralp.

Il se rappelait qu'à 12h15 ce jour là, il avait rendez vous avec Lola25, une jeune femme mariée. Il n'avait plus ses coordonnées mais son rendez vous devait être enregistré dans son application. Il nia farouchement tous les éléments qui pouvaient le relier à Bill, Tramp ou Kelmendi, Ditrان.

La course contre la montre était engagée. Il fallait faire des vérifications dans un délai très court.

Lucie reçut la tâche d'exploiter les deux appareils saisis. La brigade de Reignier, fut sollicitée pour se rendre à la Cible du Salève avec la photo de Kévin et Ditrان.

En milieu de journée, la brigade territoriale répondait que Kévin était connu au club de tir. Les moniteurs ne connaissaient pas Kelmendi, Ditrان mais connaissait le nom.

Kelmendi, Démiri, son cousin, était aussi licencié au club de tir et ils joignaient une photo de quatre personnes se tenant par les épaules devant des cibles. On y reconnaissait Kévin et Démiri.

Depuis quelques heures Lucie exploitait le téléphone de Kévin. Elle avait vérifié l'application désignée par Kévin qui archivait ses contacts. Elle avait bien trouvé un message de rendez vous pour le jour et l'heure concernés. Avant d'en aviser Jean-Luc, elle voulait pousser plus loin ses vérifications. Elle avait à se faire pardonner son échec dans l'ouverture du fichier codé par Marc et qui leur avait

fait perdre du temps et désirait se montrer décisive cette fois.

Elle revint vers l'ordinateur de Kévin et navigua sur les applications. Elle trouva la même application pour le même site de rencontres. Cela l'étonnait qu'un raccourci ne soit pas visible sur le bureau.

Elle ne parvenait pas à l'ouvrir. Elle demanda le code d'accès à Kévin qui blêmit légèrement et lui dit avoir oublié ce mot de passe.

Alors qu'elle réfléchissait, quel mot de passe elle allait taper dans sa tentative, Jean-Luc interrogeait Kévin sur cette fameuse Lola 25. Il était évasif concernant cette personne et se contredisait même.

Lucie réfléchit, une évidence lui venait à l'esprit. Elle hésita et tapa : *Lola25*.

Quelle ne fut pas sa surprise, l'application se déverrouillait.

La fiche de l'abonné correspondait à une jeune femme sans photo et dont le profil avait été peu complété. Dessous figurait la mention :

Vous avez supprimé ce profil pour le réactiver cliquez ici.

En tête de page figurait le pseudo Lola25

Lucie était toute heureuse et ses yeux souriaient. Kévin avait créé un faux profil et s'était donné un faux rendez-vous afin d'avoir un alibi.

Lucie toute fière prit Jean-Luc à part et l'informa de ses découvertes.

- Ah, je retrouve ma Lucie efficace et qui a confiance en elle. Bien joué. Fouille encore voir si tu trouves quelque chose.

Lucie retourna sur le PC et cliqua pour réactiver le profil. Elle navigua sur la messagerie qui était attaché à ce pseudo et fut étonnée d'y trouver des messages.

Deux correspondants figuraient sur la liste : Kévin et son pseudo masculin Vinké74 et un interlocuteur anglophone qui se faisait appeler BT.

Quand elle ouvrit, elle vit que cet homme vivait aux Etats unis, elle repensa de suite au site facebook qu'elle avait consulté avec Jean-Luc.

Elle ne lisait pas bien l'anglais, mais le juge d'instruction ferait traduire tout cela et identifierait la personne qui se cachait derrière ces initiales mais dont l'ombre semblait apparaître à Lucie en filigrane.

Elle fouilla partout ailleurs. Elle découvrit dans l'historique des connexions sur le site d'une banque Suisse.

Elle nota les coordonnées et referma l'ordinateur.

Plus rien n'attira son attention. Elle fit le point avec Jean-Luc. Il cessa séance tenante son audition de Kévin.

Ils mirent en forme leur procédure et se préparèrent à conduire Kévin devant le magistrat pour une mis en examen pour complicité qui leur paraissait certaine.

Ses mensonges étaient plus convaincants que des aveux.

Chapitre 23

Le soleil surgit de derrière le Môle pour inonder Marcellaz de ses rayons bienfaiteurs. Le village s'éveillait doucement à ses activités. Une bonne odeur de foin embaumait les rues, accentuée par la rosée matinale. Partout on voyait des balles de foin attendant dans les champs de rejoindre les granges.

Jean-Luc aimait cette touche humaine apportée au paysage. Ils étaient passés regarder une fois encore la piste qui s'enfonçait dans le sous bois, où Marc avait trouvé la mort. Sur la gauche l'immense pré était beau, comme une peinture d'impressionniste avec ses balles rondes éparpillées sur fond de lisière.

Il allait falloir trouver les mots devant Carole et lui résumer ce qui avait conduit à la mort de son mari.

Lucie regarda l'heure.

- Elle a dû déposer Eva à la maternelle, on peut y aller !

Guilhem et Florence les attendaient avec la veuve de Marc. Ils avaient installé des tasses sur la table à l'extérieur, tout à côté des assiettes de viennoiseries justes sorties du four sentaient bon.

C'était Carole qui avait demandé à ce que Guilhem et Florence soient présents quand les enquêteurs lui feraient le résumé de l'affaire. Les militaires ne s'y étaient pas opposés connaissant les liens qui s'étaient créés entre eux.

Après un échange de quelques banalités autour d'un café, ils s'assirent autour de la table.

Tous se mirent à regarder Jean-Luc qui ne put cacher un certain émoi.

- Comme vous le savez l'instruction est toujours en cours et je n'ai plus accès au dossier. Cependant, nous avons eu avec Lucie, un entretien avec le juge qui a bien voulu répondre à certaines de nos questions sans rentrer dans le détail.

Vous pourrez lui poser des questions lorsqu'il ne manquera pas de vous convoquer.

Kévin, Gaillard, à son retour des Etats unis a eu des dépenses que je qualifierai d'au-dessus de ses moyens. L'héritage de ses parents a permis pendant un temps d'assurer ce train de vie, mais tout à une fin.

Il s'est rapidement endetté, il était un fervent adepte des sites de rencontres et pour épater ces dames n'hésitaient pas à mener grand train, hôtels de luxes, restaurants gastronomiques, soirées de jeu aux casinos, boîtes de nuit sur la côté d'azur et voiture de sport. Bref un rythme qu'il ne pouvait assurer avec son seul salaire. Comme beaucoup il pensait se refaire au jeu, mais cela n'a pas été le cas et a même accéléré sa chute. Il s'est donc retrouvé dos au mur et avant de devoir vendre son appartement de l'avenue d'Albigny, il a mis en place un stratagème qui par la suite, l'a totalement dépassé et a conduit à l'assassinat de Marc.

Quand il a appris l'approche de SnowUS et le

refus d'association de Guilhem. Il a pensé gagner de l'argent facilement. Il savait qu'il avait un contact avec cette société. En effet un de ses collègues d'Université un certain, Bill, Tramp travaillait pour eux. Ils n'avaient jamais perdu totalement contact.

Il l'a donc contacté et leur a proposé d'espionner Winteralp pour eux, ce qu'ils se sont empressés d'accepter.

Au début, il semble qu'il s'agisse de choses assez futiles et puis SnowUS a mis la pression et Kévin ne pouvait plus faire marche arrière.

C'est tout au moins ce qu'il donne comme version. Quand vos recherches ont abouti, il a été obligé de transmettre les résultats.

Il a donc fait une copie d'un fichier de synthèse et l'a envoyé au USA. Il déclare avoir fait exprès de ne pas transmettre le détail des découvertes, pour laisser le temps à Winteralp de déposer son brevet.

Jean-Luc but un peu de café et regarda Carole qui ne le quittait pas des yeux.

- Quand Marc est arrivé, Kévin a été inquiet en raison de ses compétences. Il a vite compris que Guilhem lui avait confié une mission de sécurité. Il a donc pris peur car il se doutait que sa copie serait découverte. Il avait pourtant pris tout un tas de précautions. Il avait monté une caméra identique au modèle installé à l'entrée de votre local, mais pivotante et avait pu récupérer les codes de Pellaz. Une fois dans le bureau il avait effacé les images de son entrée et avait même imaginé un faux rendez vous avec une de ses

conquêtes, qu'il avait créée de toutes pièces.

Quand il a compris que Marc avait trouvé la trace de la copie, il s'est affolé et s'est retrouvé sous pression de SnowUS qui voulait qu'il prenne des mesures.

Il a envoyé une lettre anonyme de menaces à Marc, mais celui-ci n'en a pas tenu compte et n'en a parlé à personne visiblement.

Surtout pas à vous Carole, car je pense qu'il ne voulait pas vous faire peur.

N'ayant pas de réponse Kévin a donc décidé de saboter les skis de Marc lors de la sortie entreprise.

Chez un ami décolleteur il a confectionné un axe en acier peu résistant et l'a mis sur une fixation de Marc.

Il espérait qu'il prenne peur après ce drame.

Quand il a su que Marc avait perdu la mémoire, il croyait avoir réussi au-delà de ses espérances.

Mais tout a été remis en cause quand pour votre anniversaire, Guilhem, il a appris que Marc retrouvait toutes ses facultés et allait reprendre son poste.

Il a donc agi dans l'urgence, car il ne voulait pas que Marc revienne à Winteralp.

Il a contacté Kelmendi, Kémiri avec qui il faisait du tir mais surtout des tournées en boîtes de nuit à Genève et qu'il savait en contact avec des mafieux.

Il l'a mis en rapport avec son cousin Kelmendi, Ditrان qui n'a pas hésité et accepté le contrat. Le sort de Marc était scellé.

Malheureusement vous connaissez la suite.

Tous autour de la table restèrent silencieux. Carole avait les yeux baissés et tordait ses doigts.

Guilhem et Florence se soutenaient du regard.

Lucie et Jean-Luc respectaient leur silence visiblement affectés par la mort de Marc mais soulagés d'avoir pu mener cette enquête à son terme.

Carole releva la tête et demanda :

- Pourquoi en arriver à une telle extrémité ?
- Les investigations aux USA seront longues, mais je pense que SnowUS avait payé et cher la copie donc, ils ne voulaient pas que l'on découvre leur supercherie. Plus que la somme versée à Kévin, leur réputation pouvait être entachée et cela aurait pu leur coûter cher en terme de notoriété.
- Marc est donc mort pour de l'argent.

Jean-Luc ne sut que répondre, l'évidence était là.

- Le juge a-t-il suffisamment de preuves pour poursuivre Gaillard ? reprit Carole
- Oui ! Les expertises ont bien confirmé que le fusil trouvé dans la voiture de Ditrان est celui qui a tiré sur Marc. La balistique est formelle.

Dans la voiture de Kévin, nous avons pu découvrir des empreintes digitales appartenant à Ditrان et même son ADN, ce qui prouve qu'ils se sont bien rencontrés.

Dans une banque d'Annecy, il a été trouvé dans un coffre au nom de Kévin, une clé USB avec la copie du fichier de Winteralp. Le seul ADN découvert dessus est celui de Kévin. Le dossier est solide.

Il a été placé en détention provisoire à la maison d'arrêt de Bonneville.

Le silence se fit à nouveau, lourd et pesant. Guilhem prit la parole :

- Bien que ce soit un fait bien anecdotique que savez vous sur notre cambriolage ?
- Je vous en aurais parlé en aparté. Quand Kévin a mis la caméra amovible, il l'a laissée en place, cela pouvait servir à nouveau, mais quand il a vu que l'enquête se recentrait sur Marcellaz, il a décidé de venir la retirer dans l'urgence et n'a trouvé que ce moyen. Il n'a pas osé la retirer normalement, tout le monde s'observait. Et vous du côté de SnowUS ?
- Nos avocats se sont mis en rapport avec leur service juridique et les ont mis en garde contre toute tentative de copie de notre produit, même si à ce jour nous ne pouvons prouver le lien avec eux. Je pense que nous avons été assez clairs et que le risque d'une mauvaise réputation va les remettre dans de bonnes pratiques.

Chapitre 24

Jean-Luc et Lucie, dans leur bureau, faisaient le point sur la procédure. La mise en page était fastidieuse.

Jean-luc imprima l'exploitation du téléphone portable de Ditrان. Il avait demandé à ce qu'il soit traduit en français pour la partie des messages, il venait juste de le recevoir.

Le major se pencha sur la listing et en prit connaissance. Il n'y avait pas trop conversations mais une particulièrement attira son attention.

Un numéro suisse avait transmis quelques informations. Le ton était peu amical. Ditrان avait une fille à récupérer et son correspondant voulait s'en débarrasser au plus vite. On avait les coordonnées d'un rendez vous sur le Salève et puis plus rien.

Tous les numéros étaient des téléphones prépayés, cela n'avait rien donné, notamment vers l'Albanie.

Cela confirmait bien ce que Lucie avait entendu au garage.

Lucie revint dans le bureau et trouva Jean-Luc caressant son bouc les yeux dans le vague.

- Que t'arrive-t-il, tu es tout pensif, tu n'es pas satisfait de notre boulot ?
- Si bien sûr, mais si nous manquions quelque chose.... Je viens de lire les messages de Ditrان. Il avait bien une prostituée à ramener au pays. Il l'a récupérée juste avant que tu le découvres au garage.
- Et alors ?

- Qu'en a-t-il fait ? Tout laisse penser qu'il agissait seul dans la région, mis à part le propriétaire du garage, mais on a refait une perquis et on n'a pas trouvé de fille. Où est elle ?
- Je sais, il a confirmé que nous serions deux dans le coffre !
- On manque quelque chose, il faut refaire tout son itinéraire entre l'heure du rendez vous et ton intervention au garage ?
- Crois tu que ce soit indispensable ?
- Oui, s'il l'a enfermée en un lieu isolé, imagine ce que vit cette pauvre fille. On doit au moins tout vérifier.
- Comment veux tu procéder ?
- Occupe de toi de localiser son itinéraire avec son portable, moi je vois avec le GPS de sa Golf. On a perdu beaucoup de temps alors tu fais ça par téléphone, c'est ultra urgent !

Une heure après et quelques tensions avec leurs interlocuteurs, Jean-Luc et Lucie comparèrent leur découvertes sur les déplacements de Ditrán.

- Après son rendez vous au Salève, il est descendu vers Etrembières, au bord de l'autoroute. Je connais ce coin, c'est un ancien site de Paintball, il y avait même eu un projet de stade sur cette friche. Après, il part sur Genève et ne revient que dans l'après midi et tu le trouves au garage. S'il l'a amenée en Suisse, elle sera chez quelqu'un, on ne peut plus rien pour elle.
- On appelle du renfort ?
- Non pas pour l'instant allons sur place on verra bien.

Gyrophare allumé et sirène hurlante, les enquêteurs de la SR n'avaient jamais fait la route aussi rapidement.

Quand la voiture stoppa sur la route longeant le ruban autoroutier. Jean-Luc fonça vers un portail métallique. Il n'était fermé que par un fil de fer. Aucune trace n'était visible la dernière averse avait tout effacé. Lucie et lui commencèrent à marcher au milieu des tas de terre. Rien ne semblait troubler la quiétude du lieu. Jean-Luc se mit à appeler.

Appuyée contre le mur les lèvres sèches comme des planches de vieux bois, la jeune femme sembla entendre une voix au fond de son esprit. A quoi cela pouvait bien servir, elle était bien maintenant, elle se sentait comme en élévation, son corps ne lui faisait plus mal, pas même sa bouche qui avait tenté de couper le lien de plastique. Ses lèvres douloureuses l'empêchèrent de sourire. Quatre jours que durait son calvaire....

Jean-Luc et Lucie arpentaient les quelques hectares en friche. Lucie monta sur un point haut mais ne vit rien de particulier. En bas, Jean-Luc semblait courir partout. En relevant la tête, elle devina plus qu'elle ne vit, un petit bâtiment dépassant d'une coulée de terre..

- Jean-Luc va vers le nord, vers l'angle on dirait qu'il y a quelque chose sous les ronces. Oui par là encore plus loin.

- Tu as raison cria-t-il il y a un petit bâtiment encore debout.

Les ronces cachait quasiment la porte, Jean-Luc crut un instant que personne n'était passé là depuis des mois. Il s'approcha un peu et une odeur d'excréments le mit en alerte. Il cria.

- Y a quelqu'un ?

Il n'entendit aucune réponse mais perçut un gémissement. Marchant sur les plantes agressives, il ouvrit la porte. L'odeur ne le rebuta pas.

- Lucie, elle est là, appelle une ambulance vite !
- Je m'en occupe.

Jean-Luc pénétra dans le réduit, il prit le pouls de la jeune femme. Même s'il était faible, elle vivait. Il sortit son canif et délicatement coupa les liens qui la retenait prisonnière. Il remarqua les traces de dents, mais le plastique avait été trop coriace.

Lucie arrivait. Jean-Luc prit la jeune femme dans ses bras et la sortit dehors.

- Tu as de l'eau ? demanda-t-il à sa collègue
- Oui j'ai une petite bouteille dans mon sac.

Ils versèrent un peu dans la bouche de la blessée.

- Pas trop dit Jean-Luc, juste pour mouiller les lèvres et la langue. On va attendre le médecin. Je vais la porter à la sortie.

Quand la porte arrière du fourgon du SAMU74 se ferma le docteur se montra optimiste.

- Vous êtes arrivés à temps, quelques heures encore et elle était perdue. On va s'occuper d'elle, il lui faudra du temps mais elle se rétablira.
- On viendra assurer sa protection à l'hôpital.

Epilogue

L'ensemble du personnel de Winteralp était à Marcellaz. Le major Bouguier et le chef Marchand avaient délaissé leurs investigations avec leur groupe sur leur tueur en série. Ils étaient passés à l'hôpital de Chambéry où la jeune femme recueillie à Etrembières avait été transférée pour sa sécurité. Elle se prénomait Dilina et avait 18 ans. Elle avait repris quelques couleurs et les services de l'immigration réfléchissait à son avenir.

Lucie et Jean-luc avaient répondu avec plaisir à l'invitation de Guilhem et Florence.

Des chapiteaux blancs avaient été montés sur les pelouses devant les bureaux. L'herbe était parfaitement tondue, les bordures retaillées. Sur la parcelle centrale un drap blanc recouvrait un objet à la silhouette énigmatique.

Jean-Luc remarqua la présence du Maire de la commune ce qui donnait un côté officiel à la cérémonie.

Tous les participants étaient habillés pour l'occasion et l'on se serait cru à un mariage.

L'animation musicale passait un air de jazz en fond et Jean Luc reconnut Diana Krall.

Des photographes et des journalistes de la presse spécialisée se tenaient en groupe et de temps à autre faisaient quelques clichés.

Après avoir fait un tour rapide pour saluer leurs connaissances, Jean-Luc et Lucie se tenaient discrètement dans un coin.

Carole vint les rejoindre serrant contre elle Eva qui, dès qu'elle était libre, courait partout et touchait tout ce qu'elle pouvait avec ses petites mains et savaient se faire pardonner dans l'instant avec son sourire enjôleur.

Guilhem s'approcha du micro et demanda l'attention de l'assistance.

- Bonjour et merci à tous d'être venus aujourd'hui. Nous n'avions pas eu encore l'occasion d'inaugurer nos bureaux depuis notre installation. Quel meilleur moment que la sortie de matériels que je qualifie de novateurs pour le faire. En effet nos skis vont changer de façon évidente notre confort et nos performances durant la pratique de ce sport. Vous avez ici des nouveaux modèles avec leur semelle en FlexyMark. Il s'agit du nom de la résine que nous avons mis au point dans les ateliers de Winteralp.

Les photographes ne manquèrent pas de mitrailler les skis qui venaient d'être dévoilés formant un W avec une paire de bâtons, les panneaux d'informations et même les étendards au nom de Winteralp. Cette opération communication était indispensable pour lancer les nouveaux matériels.

Lucie s'était éloignée avec Eva, elles s'étaient approchées de jeunes veaux qui broutaient dans le pré mitoyen. Jean-luc et Carole les rejoignirent.

Carole prit la parole visiblement bouleversée :

- Je n'ai pas eu l'occasion vous remercier pour le résultat de votre enquête. Vous vous êtes montrés, tous les deux, humains et efficaces. Merci cela à ôté un poids de mon cœur.
- Je suis satisfaite du résultat de nos investigations et cela d'autant plus que maintenant que notre enquête est bouclée, je peux dire qu'elle m'a ému et me tenait beaucoup à cœur ! dit Lucie
- Savez vous que je vais rester vivre à Marcellaz ?
- Bonne nouvelle, je pense que vous y serez heureuse.
- Je reste auprès de l'esprit de Marc. Guilhem m'a proposé de travailler avec eux à Winteralp comme conseillère juridique. Je devrais pouvoir me remettre à niveau en la matière. Eva est si heureuse ici. J'aurais des horaires plus réguliers et je serai sur place.
- Je suis certain que vous serez une excellente conseillère juridique. Nous vous souhaitons de retrouver le bonheur ! dit Jean-luc.

Une fois ses obligations officielles terminées, Guilhem vint vers les militaires.

- Restez avec nous, nous avons une deuxième partie plus intime.

Il s'éloigna rapidement, raccompagnant la presse après avoir partagé un verre avec eux et répondu aux questions.

Guilhem mobilisa à nouveau l'attention de l'assistance.

- Chers amis, après la présentation de notre nouveau matériel, nous voilà réunis entre nous, pour une cérémonie plus intime.

Notre société a connu de graves turbulences et surtout la fin dramatique de l'un d'entre nous.

Afin de rendre hommage à Marc qui a passé trop peu de temps avec nous, tout le personnel a voulu avoir toujours une pensée pour lui. En accord avec Carole sa veuve, nous avons décidé de marquer son passage avec nous par une plaque commémorative.

Il regarda Carole qui s'avança avec Eva vers l'objet recouvert d'un drap blanc sur la pelouse. Elles tirèrent ensemble le tissu qui révéla le sigle en W de Winteralp. Deux skis penchés vers l'extérieur étaient reliés au centre par deux bâtons inclinés vers le centre, représentant le symbole de la marque.

Sur le bas d'un ski, figuraient le visage de Marc et l'inscription *A Marc Claveau*.

Il fit silence et sans qu'il eut à le demander le recueillement se poursuivit bien au delà d'une minute.

Guilhem rompit ce moment de recueillement.

- Je tenais à remercier le major Bouguier et sa collègue Lucie, Marchand d'avoir apporté toutes les réponses sur ce drame. Vous serez toujours les bienvenus à Winteralp.

Eva courait autour de l'emblème dans sa jolie robe blanche.

- Comme nous le montre Eva, la vie doit reprendre son cours et j'ai le plaisir de vous annoncer que Carole, Claveau va désormais travailler avec nous comme conseillère juridique. Buvons donc au souvenir de Marc et à Winteralp.

Jean-Luc regarda la foule, son verre à la main. Elle se pressait autour de Carole, Guilhem et Florence.

Lucie s'approcha visiblement émue :

- Tu vois c'est pour des moments comme ceux là que j'aime ce métier.
- Moi aussi, répondit Jean-Luc.
On va partir mais nous avons une dernière chose à faire.

Jean-Luc avisa Pellaz au milieu de ses collègues de Winteralp. Il lui fit signe de le rejoindre.

- Je voulais vous dire que, vous pouvez débloquer la somme qui a été versé sur le compte de votre association, avec l'accord du juge bien sûr. On ne va pas la rendre à un meurtrier. Autant qu'il profite à votre enfant. J'espère qu'elle couvrira les frais.
- C'est merveilleux, oui avec ce que nous avons collecté cela devrait suffire. Merci à vous.

Carole, Guilhem et Florence étaient très occupés.

Lucie réussit à attraper Eva et lui fit une bise au passage.

Les deux enquêteurs s'éloignèrent laissant les gens de Winteralp se retrouver entre eux.

Une fois à leur véhicule, ils se retournèrent d'un même mouvement.

Leurs nouveaux amis les regardaient partir, ils levèrent la main pour les saluer et montèrent dans la Mégane.

FIN